

l'Avant-Scène
femina-théâtre
208
Sommaire
LE JOUEUR
de André Charpak
d'après Dostoievski
LA CHAISE
Impromptu de Pierre de Prins
LA POSTÉRITÉ
1 acte de André Ransan
Jean Serge raconte
LE CAS DOBEDATT
de Bernard Shaw
BI-MENSUEL ● 15 NOVEMBRE 1959



QUELQUES SCÈNES

DE

"UN JOUEUR"



ANDRÉ CHARPAK,
JACQUES GRIPEL.

KARL. Toutes les femmes sont des créatures grossières et sans la moindre délicatesse.



NADINE BASILE,
BÉATRICE BRETTY,
BRUNO BALP,
LUCIEN BARJON.

LA GRAND-MÈRE. Je parie que tu es toujours fourré à la roulette.

HENRY JOUF,
ANDRÉ CHARPAK

ASTLEY. Elle vous aimait. Je puis vous le révéler maintenant, car vous êtes un homme fini.



André Charpak dans le rôle de ALEXIS
(Portrait Pic)

NADINE BASILE, ANDRÉ CHARPAK.

ALEXIS. Avant toi, je n'ai jamais aimé.

VÉRONIQUE SILVER, ANDRÉ CHARPAK.

MADEMOISELLE BLANCHE. Vous partez pour Paris. Quelle merveilleuse coïncidence !



LUCIEN BARJON, BÉATRICE BRETTY. JEAN KEPEL, VÉRONIQUE SILVER.

LA GRAND-MÈRE. Ce maudit zéro n'est plus jamais sorti.



UN JOUEUR

Théâtre de l'Alliance Française

Les spectacles Lumbroso
et André Charpak présentent :

Quatre actes de André Charpak
d'après la nouvelle de Dostoïevski

Décors et costumes de Bado

Mise en scène de André Charpak

Distribution

Alexis Ivanovitch, 27 ans, précepteur chez le général	**André Charpak**
Pauline Alexandrovna, 23 ans, belle-fille du général	**Nadine Basile**
Le Général Zagorianski, 60 ans	**Lucien Barjon**
Des Grieux, 30 ans	**Jean Kepel**
Mademoiselle Blanche, 25 ans	**Véronique Silver**
La Grand-Mère, 70 ans, tante du général	**Béatrice Bretty**
Astley, 30 ans	**Henry Jouf**
Le Baron de Wurmerhelm	**Bruno Balp**
La Baronne de Wurmerhelm	**Jenny Orléans**
Potapytch, 60 ans	**Bruno Balp**
Karl, 20-30 ans	**Jacques Gripel**

Dessins de Pinatel

La pièce « Un Joueur » a été créée le 28 juin 1959 au Festival d'Arras et y a obtenu le Grand Prix du Festival. Elle a été reprise au Théâtre de l'Alliance le 4 novembre 1959.

© André Charpak 1959.

PIERRE-AIMÉ TOUCHARD

André Charpak et le Théâtre de Dostoïevski

Dans le numéro de *l'Avant-Scène* où parut la première pièce d'André Charpak, *Humiliés et Offensés*, inspirée du roman de Dostoïevski, Claudine Chonez disait son étonnement admiratif de trouver dans une adaptation tant de fidélité à l'esprit du romancier, et aussi tant d'intelligence de ce qu'exige l'intérêt proprement dramatique. Voici la seconde œuvre d'André Charpak : elle encore adaptée d'un roman du même auteur, et l'on se réjouit d'y découvrir les mêmes qualités.

André Charpak est d'origine slave. Mais il a reçu une éducation française, et c'est sur la petite scène du Conservatoire d'art dramatique de Paris que je l'ai vu pour la première fois. On lui faisait jouer alors, si mes souvenirs sont exacts, les héros de tragédie, et je dois à la vérité de dire que nous l'y sentions assez mal à l'aise. Pourtant, on ne pouvait douter qu'il eût une personnalité vigoureuse et qu'elle attendît le moment de s'affirmer. Ce moment vint lorsque Charpak prit conscience de sa vocation d'écrivain de théâtre et découvrit que, chez lui, le comédien était demeuré slave, et l'écrivain devenu français : il écrivit, dans une belle langue, simple et claire, les adaptations de romans russes que sa sensibilité lui permettait de revivre dans une intimité exceptionnelle.

Et l'on put remarquer que l'indiscutable originalité de ses pièces venait de ce que nos adaptateurs français « cent pour cent » avaient jusqu'alors considéré que ce qu'il fallait sauvegarder avant tout de l'œuvre russe originale, c'était sa complexité, que là était la caractéristique du roman russe par rapport au roman français. Or, André Charpak au contraire, éclairé, libéré par sa « vision directe » de l'âme russe, a osé simplifier les intrigues touffues, les ramener au déroulement rectiligne cher à nos esprits français et nous convaincre ainsi que la spécificité russe tenait à autre chose qu'à la complexité. Jamais en effet nous n'avons eu aussi fortement l'impression de retrouver le climat des romans de Dostoïevski qu'en présence de ces pièces dépouillées que sont *Humiliés et Offensés* et *Le Joueur*. Le mystère, toujours présent, toujours pesant, n'y est point dans les situations dont Charpak souligne la banalité ; il est dans les êtres, et plus précisément encore, il est dans la manière dont s'abordent les êtres, jamais directe, toujours ouverte au contraire non seulement à des interprétations diverses, mais encore à d'immédiates contradictions sur elle-même.

Un professeur d'allemand m'expliquait dans mon jeune âge qu'une des particularités de cette langue était que tant qu'on n'avait pas entendu le dernier mot d'une phrase on ne savait pas si elle serait affirmative ou négative, et qu'ainsi l'interlocuteur de mauvaise foi pouvait selon l'attitude de l'autre modifier intégralement le sens de la phrase inachevée. Chez les personnages du *Joueur* on n'a pas l'impression qu'il entre de la mauvaise foi, mais qu'ils ne savent pas eux-mêmes si ce qu'ils vont dire est positif ou négatif. Ils sont dominés par une sorte de crainte permanente de voir clair en eux et en autrui ; ils tâtonnent dans les ténèbres qu'ils n'osent plus désirer déchirer.

Cela est particulièrement sensible dans les rapports entre le héros, Alexis, et la jeune femme capricieuse et dévorée de doutes qu'il aime : Pauline Alexandrovna. Alexis est le précepteur des enfants du général. Il souffre de cette situation humiliante auprès d'un homme avili et particulièrement auprès de sa nièce, cette Pauline Alexandrovna qui semble la seule dans ce milieu taré à avoir conservé quelque pureté, qui peut-être aime Alexis, mais que son orgueil retiendra jusqu'au bout de se l'avouer et qui prend plaisir à le torturer. Elle serait odieuse si elle n'était si visiblement malheureuse et éternellement condamnée à souffrir. Les deux êtres sont face à face comme des étrangers et liés pourtant d'une obscure complicité. A chaque instant on pressent vainement qu'ils vont se « déclarer » en eux-mêmes comme disait Giraudoux, ils frôlent la lumière, la vérité, la paix ; il semble même qu'ils jouent à les frôler, comme des gosses vicieux, sûrs de ne jamais franchir le pas qui ferait d'eux des êtres saints. André Charpak a rendu ces jeux atroces, ces faux-fuyants, ces appels sans échos, ces blessures échangées, ces désespoirs murés, avec une pudeur, une sûreté de touche qui nous permettent de ne pas juger ces êtres qui semblent défier notre mépris.

Les autres personnages de la pièce sont, malgré leur présence souvent importante, des personnages épisodiques, y compris cette étonnante caricature de la grand-mère richissime, sur la mort de qui tout le monde spécule et qui vient tranquillement perdre toute sa fortune à la roulette. Mais eux aussi ils vivent en étrangers les uns par rapport aux autres, et l'œuvre est si forte qu'on a l'impression que c'est leur fatalité de demeurer dans cette solitude. Ainsi cette pièce, où l'on ne cesse guère de rire est-elle l'une des plus cruelles que l'on puisse voir. Elle se relie directement à ce théâtre existentialiste illustré chez nous par Sartre et par Camus : nous avons le sentiment que, là encore, André Charpak nous a permis de faire le pont entre Dostoïevski et nous.



acte 1

L'action de déroule à Roulettenbourg (Allemagne), vers 1885.

Une dépendance du Grand Hôtel de Roulettenbourg dont on aperçoit au fond l'amorce d'une façade.

C'est l'été. Petites tables au milieu de bosquets d'arbres.

Deux allées perpendiculaires coupent la scène.

Au fond, une porte vitrée communiquant avec le grand salon de l'hôtel.

De la façade se détache une enseigne où l'on peut lire : « Le Grand Hôtel de Roulettenbourg, cuisine française ».

LE BARON ET LA BARONNE

scène 1

UN GARÇON D'HOTEL
LE BARON DE WURMERHELM ET LA BARONNE

Lorsque le rideau se lève, le garçon d'hôtel, Karl, sert le café.

Entrent le Baron et la Baronne.

KARL. Darf ich Herrn und Fraü Baronnin ehrerbietig willkommen heisen ?

LA BARONNE. Danke ! Danke !

LE BARON. Welch ein herrlicher Ort, nicht wahr, mein Seelchen ?

LA BARONNE. Schô, sehr schôn...

LE BARON. Und das Personnal ist styliert, das liebe ich ! Es ist sicher das beste Hotel in Roulettenbourg. Dazu ist noch die Küche sehr schmackhaft, echte Franzosische Küche!



KARL

LA BARONNE. Sind sie dessen so sicher, cher ami ?

LE BARON. Ob ich dessen so sicher sei ? Haben Ihnen denn dise « escargots de Bourgogne » und die « Nuits Saint-Georges » nicht genau so wie mir gefallen ?

LA BARONNE. Natürlich ! Wer soll mir beweisen ob das alles franzôsisch ist ?

LE BARON. Aber mein seelchen wie komisch sind sie ? Lesen Sie doch : (*Il désigne la façade.*) « Cuisine française ». Los, los, kommen sie mein Seelchen, wir haben den Park noch nicht bewundert. Eine kleine Promenade wird uns gut tun !

(Ils sortent par la gauche. Du fond, entre Mlle Blanche et le Général.)

scène 2

KARL, MADEMOISELLE BLANCHE
ET LE GENERAL

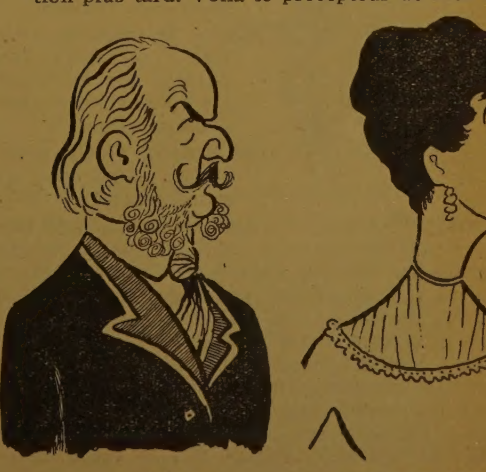
LE GÉNÉRAL. C'est bien, mon ami, merci.
(*Karl sort.*)

BLANCHE. Eh bien ! Est-elle vraiment morte, oui ou non ?

LE GÉNÉRAL. Comment vous l'affirmer avec certitude, mon amie ? J'ai encore envoyé trois télégrammes. Il nous faut attendre la réponse...

BLANCHE. Voilà trois mois déjà que nous attendons... Voilà trois mois que vous envoyez télégrammes sur télégrammes et c'est toujours la même réponse : « Grand-mère rétablie », « Grand-mère convalescente » ou « Grand-mère hors de danger » ! Vous verrez qu'elle nous enterrera tous !

LE GÉNÉRAL. Ne dites pas cela, Blanche. Mes derniers télégrammes sont restés sans réponse, et ce silence de mort est de bon augure. Je suis convaincu que la chère tante s'est enfin décidée à rendre son âme à Dieu... Mais chut ! (*La porte vitrée s'est ouverte sur Alexis suivi de Des Grieux et de Pauline Alexandrovna.*) Nous reprendrons cette conversation plus tard. Voilà le précepteur de mes enfants...



LE GÉNÉRAL MADEMOISELLE BLANCHE

scène 3

LE GENERAL, MADEMOISELLE BLANCHE, ALEXIS PAULINE ALEXANDROVNA ET DES GRIEUX

LE GÉNÉRAL. Dites-moi, Alexis Ivanovitch...

ALEXIS. Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL. Où comptez-vous conduire les enfants tout à l'heure ?

ALEXIS. Dans le Parc Central, mon général.

LE GÉNÉRAL. C'est parfait. Mais conduisez-les le plus loin possible du Casino, sinon vous seriez capable de les emmener à la roulette ! Je sais combien vous êtes léger et susceptible de vous laisser entraîner par le jeu.


ALEXIS

ALEXIS. Tranquillisez-vous, mon général. Je n'ai pas d'argent en ce moment et il en faut pour perdre au jeu.

BLANCHE. J'ai assisté à vos débuts à la roulette, il y a quinze jours, à Wiesbaden... Vous y avez laissé une fort jolie somme, n'est-il pas vrai ?

ALEXIS. Oui, dix mille frédérics-or.

DES GRIEUX. Dix mille frédérics? Mais d'où vous venait tout cet argent?

ALEXIS. De dix ou sept coups heureux. Ma mise initiale n'était que de dix frédérics et c'est en la doublant plusieurs fois de suite que je suis monté jusqu'à dix mille frédérics Mais j'ai voulu défier le sort, lui faire la nique et en deux coups j'ai tout reperdu...


DES GRIEUX

DES GRIEUX. Ah ! vous autres Russes !... je pense que vous ne serez jamais capables de jouer à la roulette.

ALEXIS. Je pense au contraire, monsieur Des Grieux, que ce jeu a été créé exclusivement à notre usage.

DES GRIEUX. Quelle drôle d'idée ! Sur quoi la fondez-vous ?

ALEXIS. Sur ce fait historique que la faculté d'acquérir des capitaux constitue un des principaux points du catéchisme des vertus de l'homme occidental. Or, le Russe, non seulement n'est pas capable de se constituer un capital, mais encore il le gaspille à tort et à travers. C'est pourquoi, ayant des besoins d'argent comme tout le monde, il recourt à des procédés faciles tels que la roulette où l'on peut s'enrichir en deux heures sans fournir le moindre effort. Mais comme il joue inconsidérément, il perd presque toujours.

LE GÉNÉRAL. Ce que vous dites est stupide ! Et vous devriez avoir honte de parler ainsi de vos compatriotes.

ALEXIS. Permettez, mon général. On peut se demander ce qui est le plus laid : l'extravagance russe, ou le système allemand d'amasser de l'argent à la sueur de son front...

LE GÉNÉRAL. Que voulez-vous dire ?

ALEXIS. Tout simplement que j'aimerais mieux mener la vie errante et misérable d'un vagabond plutôt que d'adorer l'idole allemande.

LE GÉNÉRAL. Quelle idole ?

ALEXIS. La manière allemande de s'enrichir. Je suis dans ce pays depuis très peu de temps, mon général, mais tout ce que j'ai eu l'occasion de voir — et de vérifier — révolte ma nature. C'est tout à fait comme dans les livres de morale : Ici, chaque maison, chaque famille à son Vater, qui est comme Dieu-le-Père, un modèle de vertu et d'honnêteté. Mais il est si vertueux et si honnête qu'on a peur de l'approcher. Je ne peux pas souffrir les honnêtes gens dont on a peur de s'approcher... Si le Vater a amassé une jolie somme et qu'il entend la transmettre à son fils aîné en même temps que sa boutique ou son lopin de terre, il ne donnera pas de dot à sa fille et il vendra son cadet comme domestique ou comme soldat, à seule fin de préserver ou d'arrondir le capital.

LE GÉNÉRAL. Allons donc !

ALEXIS. Mais oui, cela se pratique ici, je me suis informé. Avec tout cela, le fils aîné n'est guère plus heureux. Il a quelque part une Gretchen ou une Amalchen qu'il voudrait bien épouser, mais le Vater s'y oppose, car le nombre de florins épargnés n'a pas encore atteint le niveau fixé. Enfin, au bout de vingt ans, le magot s'est suffisamment arrondi et le Vater consent à bénir l'union de son fils quinquagénaire avec la Gretchen de son cœur, jeune vierge de quarante printemps à la poitrine plate et au nez rouge. A cette occasion, il verse quelques larmes, fait de la morale, parle des cigognes allemandes si chères à son cœur... et rend le dernier soupir. L'aîné, bien entendu, devient à son tour un Vater et la même histoire recommence. Ainsi, après cinq ou six générations apparaît le baron de Rothschild ou Hoppe et Compagnie ou le diable sait qui. N'est-ce pas là un spectacle grandiose ? Voilà à quoi ont abouti un ou deux siècles de labeur continu, de patience et d'énergie. Voilà à quoi mènent la fermeté, l'honnêteté et la cigogne sur le toit. Il n'y a rien de plus sublime, n'est-ce pas ? Et du sommet qu'ils ont atteint, nos Allemands jugent le monde entier et méprisent tous ceux qui ne leur ressemblent pas. Eh bien, j'aime mieux faire la noce à la Russe ou m'enrichir à la roulette. Je ne veux pas être Hoppe et Compagnie au bout de cinq générations. J'ai besoin d'argent pour moi-même; je ne veux pas vivre uniquement en fonction d'un capital. Voilà. J'ai peut-être exagéré, mais tant pis, telles sont mes convictions.

LE GÉNÉRAL. Eh bien, nous ne les partageons pas, monsieur, non, nous ne les partageons pas ! Et à l'avenir, faites-nous la grâce de ne pas nous les faire connaître. Vos ambitions sont vraiment trop petites.

ALEXIS. Grande ambition, petite ambition, c'est la même chose, mon général : pure affaire d'appréciation.

LE GÉNÉRAL. Quelle idée stupide !

DES GRIEUX. Une idée bien russe...

ALEXIS, *à Des Grieux.* C'est ce que m'a dit récemment à Paris un de vos compatriotes.

DES GRIEUX. A quel propos ?

ALEXIS. Je lui racontais comment j'avais failli cracher dans le café d'un général...

LE GÉNÉRAL, *qui buvait son café s'étrangle.* Cracher dans...

ALEXIS. Oui, c'était le général des Jésuites...

LE GÉNÉRAL. Monsieur, j'ignore s'il y a beaucoup de vrai dans toutes vos histoires, mais ce que je sais avec certitude, c'est que vous faites montre d'un sang-gêne intolérable dès qu'on vous lâche la bride. (*Il se relève.*) Venez, chers amis, reprenons notre partie de whist.

BLANCHE. Oh ! très volontiers. Je n'ai rien compris à tous ces grands discours...

DES GRIEUX. ... Et vous n'avez rien perdu. (*A part, à Mlle Blanche.*) Alors, que vous a dit le général ?

BLANCHE. Rien, toujours pas de réponse au sujet de la grand-mère.

(*Ils sont rentrés dans l'hôtel. Alexis les suit du regard et éclate de rire.*)

scène 4

ALEXIS IVANOVITCH, PAULINE ALEXANDROVNA


PAULINE

PAULINE. Vous faites le pitre maintenant ?

ALEXIS. Je m'amusais. Cela aussi me serait-il interdit ?... Eh bien ! que s'est-il passé en mon absence ?

PAULINE. Oh ! rien de spécial... si ce n'est deux nouvelles que nous avons reçues de Moscou. Tout d'abord, que la grand-mère était au plus mal, puis deux jours plus tard, qu'elle était déjà morte. Nous tenons cette dernière information d'un ami de passage et nous attendons maintenant la confirmation officielle.

ALEXIS. Ainsi, tout le monde attend.

PAULINE. Oui, tout le monde. C'est depuis trois mois leur seul espoir.

ALEXIS. Et vous aussi vous espérez ?

PAULINE. Oh ! moi... je ne suis que la belle-fille du général... Mais elle avait de l'affection pour moi et je crois qu'elle ne m'oubliera pas dans son testament.

ALEXIS. Je le crois aussi... Dites-moi, ce Des Grieux semble être initié à vos petits secrets de famille; si je ne me trompe, le général a encore trouvé le moyen de lui emprunter de l'argent.

PAULINE. Vous ne vous trompez pas.

ALEXIS. Croyez-vous donc qu'il lui en aurait donné s'il avait ignoré l'état de sa vieille tante ? Et l'avez-vous remarqué : au cours du déjeuner, parlant de la grand-mère, il l'a, à deux ou trois reprises, appelée « la vieille toupie ». Quelle familiarité touchante, ne trouvez-vous pas ?

PAULINE. Oui, vous avez raison. Et il demandera ma main dès qu'il apprendra que j'hérite, moi aussi. C'est ce que vous vouliez savoir ?

ALEXIS. Comment il en est encore à demander votre main ? Je croyais qu'il avait fait sa demande depuis longtemps.

PAULINE. Vous savez très bien que non.

ALEXIS. Mais pourquoi ne vous accompagne-t-il plus, maintenant, quand vous sortez et pourquoi ne vous adresse-t-il plus la parole ?

PAULINE. Parce que c'est un goujat.

(*Entre M. Astley. Il vient de la droite où est censée se trouver l'entrée principale de l'hôtel.*)

scène 5

ALEXIS, PAULINE, ASTLEY

ASTLEY. Bonjour, miss Pauline ; boujour, monsieur Alexis.

PAULINE. Bonjour, monsieur Astley.

ALEXIS. Bonjour, cher ami. Je crois que le général vous attend.

ASTLEY. Merci. Je cours le rejoindre. (*Prenant Alexis à part.*) Dites-moi, miss Pauline aime-t-elle beaucoup les fleurs ?

ALEXIS. Je l'ignore.

ASTLEY. Comment, vous ignorez cela ?

ALEXIS. Je ne l'ai pas remarqué...

ASTLEY. Hum ! Cela me donne une idée... Merci. (*Il entre dans l'hôtel.*)


ASTLEY

scène 6

ALEXIS - PAULINE

PAULINE. Où avez-vous rencontré cet Anglais ?

ALEXIS. En Prusse, dans un compartiment de chemin de fer. Comment le général a-t-il fait sa connaissance ?

PAULINE. Au casino. Il lui a emprunté de l'argent.

ALEXIS. Ah ! je comprends. C'est un homme charmant, n'est-ce pas, mais très timide. Il est sûrement amoureux de vous.

PAULINE. C'est exact. Il est amoureux de moi.

ALEXIS. Et il est beaucoup plus riche que le Français. Au fait, ce Des Grieux a-t-il vraiment de la fortune ? Est-ce absolument sûr ?

PAULINE. Absolument. Il possède un château; le général me l'a encore affirmé hier soir. Cela vous suffit-il ?

ALEXIS. A votre place, pourtant, je me marierais avec l'Anglais.

PAULINE. Pourquoi ?

ALEXIS. Parce qu'il est dix fois plus riche que le Français et de plus, il est honnête.

PAULINE. Oui, mais le Français est dix fois plus intelligent et de plus, il est marquis.

ALEXIS. Mais, est-ce bien vrai ?

PAULINE. Tout ce qu'il y a de plus vrai.

ALEXIS, *après un temps*. Mes questions vous déplaisent...

PAULINE. Oui, souverainement.

ALEXIS. Et cela vous amuse de me faire enrager... Vous savez bien pourtant que si je m'arroge le droit de vous poser certaines questions, c'est parce que, précisément, je suis disposé à les payer n'importe quel prix.

PAULINE, *éclatant de rire*. La dernière fois que nous avons fait l'ascension du Schlangenberg, vous vous êtes dit prêt, sur un seul mot de moi, à vous jeter dans le vide, la tête la première — et il y a bien mille pieds de profondeur. Ce mot, je finirai par le dire un jour, uniquement pour voir si vous tiendrez parole... Je vous déteste, Alexis Ivanovitch, précisément parce que je vous ai permis tant de privautés, et je vous déteste davantage encore parce que j'ai besoin de vous. Mais soyez rassuré, je vous ménagerai aussi longtemps que vous pourrez m'être utile. (*Elle se lève.*)

ALEXIS. Une dernière question : que faut-il penser de Mademoiselle Blanche ?

PAULINE. Vous le savez fort bien. De ce côté, aucun fait nouveau ne s'est produit en votre absence. Mademoiselle Blanche deviendra, sans aucun doute, Madame la Générale — naturellement si le bruit de la mort de la grand-mère se confirme, car tout comme son cousin le marquis, elle n'ignore rien de notre ruine.

ALEXIS. A propos, n'avez-vous pas remarqué un certain tirage aujourd'hui entre Des Grieux et le général ?

PAULINE. Oui, je l'ai remarqué... si vous voulez savoir la vérité, le général est très inquiet car Des Grieux le tient à sa merci. Oui, tous nos biens sont hypothéqués à son profit et si la grand-mère ne meurt pas Des Grieux entrera immédiatement en leur possession.

ALEXIS. Et alors, adieu Mademoiselle Blanche. Voyez-vous, il me semble que le général en est tellement amoureux qu'il se brûlera la cervelle si elle le quitte. A son âge, il est dangereux de s'éprendre aussi violemment.

PAULINE. Je me demande aussi s'il ne lui arrivera pas quelque chose.

ALEXIS. C'est admirable. Impossible de montrer plus crûment qu'elle ne consent à l'épouser que pour son argent. On n'a même pas cherché à sauver les apparences... Quant à la grand-mère, quoi de plus sordide et de plus comique que d'envoyer télégrammes sur télégrammes pour savoir si elle est réellement morte. Qu'en pensez-vous, Pauline Alexandrovna ?

PAULINE. Tout cela est absurde. Ce qui m'étonne, c'est de vous voir de si bonne humeur. De quoi vous réjouissez-vous ? Serait-ce d'avoir perdu tout mon argent, il y a quinze jours ?

ALEXIS. Qu'aviez-vous besoin de me le laisser perdre ? Ne vous avais-je pas dit que je ne pouvais pas jouer pour les autres, et à plus forte raison pour vous ? J'obéis, j'exécute tout ce que vous m'ordonnez de faire, mais convenez que le résultat ne dépend pas toujours de moi. Etes-vous tellement affligée d'avoir perdu cet argent ? A quoi le destiniez-vous ?... Ecoutez, j'ai l'absolue conviction que je gagnerai à coup sûr ici quand je me mettrai à jouer pour mon propre compte. Vous pourrez alors me prendre tout ce que vous voudrez... Et ne vous offensez pas de cette offre. J'ai tellement conscience d'être une nullité à vos yeux que vous pouvez tout accepter de moi, même de l'argent. Un cadeau de ma part serait sans conséquence, vous le savez bien.

PAULINE. Mes affaires ne vous regardent pas... Mais si vous voulez le savoir, j'ai des dettes, tout simplement. J'ai emprunté de l'argent et je voudrais le rendre. Je m'étais imaginé sottement que je gagnerais à la roulette. Pourquoi ? je n'en sais rien, mais je le croyais. Qui sait, peut-être parce que je n'avais pas le choix et que c'était ma dernière chance.

ALEXIS. Je comprends, maintenant, il vous fallait gagner à tout prix. Vous êtes comme le noyé qui s'accroche à un fêtu de paille. Convenez que s'il ne se noyait pas il ne le prendrait pas pour un tronc d'arbre ?

PAULINE. Mais n'avez-vous pas le même espoir ? Vous venez à l'instant même de me parler de votre certitude absolue de gagner à la roulette. Est-ce que vous plaisantiez ?

ALEXIS. Mais en aucune façon et j'ai encore la même conviction.

PAULINE. D'où vous vient cette certitude ?

ALEXIS. A vrai dire, je n'en sais rien. Je sais seulement qu'il me faut gagner et que c'est pour moi aussi la seule issue possible. Voilà pourquoi, sans doute, j'ai l'impression que je gagnerai à coup sûr... Mais j'y pense : vous m'avez dit que vous deviez acquitter une dette; une jolie dette sans doute. Ne serait-ce pas Des Grieux ?

PAULINE. Que signifie cette question ? Vous êtes bien insolent, aujourd'hui.

ALEXIS. Insolent ? Mais ne suis-je pas votre esclave ? Et un esclave ne saurait vous faire d'affront.

PAULINE. Tout cela est absurde et je déteste votre théorie !

ALEXIS. Notez qu'en vous parlant de ma condition d'esclave, je me borne à constater un fait indépendant de ma volonté. Je n'ai jamais désiré l'être.

PAULINE. Assez de sottises ! Dites-moi franchement quel besoin avez-vous d'argent ?

ALEXIS. Pourquoi désirez-vous le savoir ?

PAULINE. C'est bien... A votre guise !

ALEXIS. Vous détestez ma théorie de l'esclave, mais vous la pratiquez : « Répondez et point de discussion ! » Eh bien, soit. Vous me demandez pourquoi j'ai besoin d'argent ? Pourquoi ? Mais l'argent c'est tout !

PAULINE. Je comprends, mais en le convoitant, vous poursuivez un but ?

ALEXIS. Naturellement.

PAULINE. Quel est-il ?

ALEXIS. ... Peut-être est-ce tout simplement qu'avec de l'argent je cesserai enfin d'être esclave à vos yeux...

PAULINE. Comment y parviendrez-vous ?

ALEXIS. Comment j'y parviendrai ? Quelle question ! Alors, vous ne concevez même pas que je puisse arriver un jour à me libérer de ma servitude.

PAULINE. Vous disiez trouver cet esclavage délicieux. Moi-même, je l'ai jugé tel.

ALEXIS. Vous l'avez jugé tel ! Ah ! quelle charmante naïveté ! Eh bien, je l'avoue : être votre esclave est un plaisir sans nom pour moi et, incontestablement,

il y a une certaine jouissance à descendre au dernier degré de l'abaissement et de l'humiliation... Mais je désire peut-être éprouver d'autres plaisirs. Tous les jours, à table, en votre présence et pour sept cent roubles par an qu'il ne me paiera peut-être jamais, je suis obligé de subir les remontrances du général. Le marquis Des Grieux, les sourcils en accent circonflexe, me dévisage sans paraître me voir... Qui vous dit que de mon côté, je ne brûle pas de prendre ce soi-disant marquis par le bout du nez et de... ?

PAULINE. Paroles de blanc-bec ! Dans n'importe quelle situation, on peut se conduire avec dignité.

ALEXIS. Vous présumez peut-être que je ne sais pas affirmer la mienne. C'est-à-dire que tout en étant digne, je ne sais pas me conduire avec dignité. Mais nous autres, Russes, nous sommes tous ainsi faits. La forme nous manque. Seuls, les Français ou les Anglais, dont la forme est fixée depuis des siècles, peuvent allier une dignité extraordinaire à la pire des bassesses. Voilà pourquoi, entre autres, la forme a chez eux une telle importance. Un Français supportera sans sourciller une très grave offense morale, mais il ne tolérera jamais une chiquenaude sur le nez. Ce sont leurs belles manières qui assurent aux Français tant de succès auprès de nos demoiselles : simple question de formes... Mais, à mon avis, la forme ne joue ici aucun rôle. Je ne vois là aucune forme mais simplement un prestige de coq. Le fameux coq gaulois ! Alors ça... je n'ai jamais pu le comprendre ! Toutefois, je reconnais volontiers que je ne suis pas bon juge : je ne suis pas une femme. Peut-être les coqs ont-ils du bon... Et puis, et puis... et puis, je dis des bêtises... et vous ne m'arrêtez pas. Dès que je vous parle, je perds toute forme, toute retenue. Vous en connaissez la raison. Je vous aime. Pauline Alexandrovna. Je vous aime. Vous êtes toujours présente à mes yeux. Quoi que je fasse, je ne vois que vous et tout le reste m'est égal. Pourquoi et comment je vous aime ? Je l'ignore. Figurez-vous que je ne sais même pas si vous êtes jolie et que parfois il m'arrive de douter de la noblesse de vos sentiments...

PAULINE. Voilà pourquoi, sans doute, vous espérez m'acheter avec de l'argent ?...

ALEXIS. Quand ai-je compter vous acheter ?

PAULINE. Vous bavardez et vous perdez le fil de vos idées. Si ce n'est moi-même, c'est mon estime ou ma considération, que vous pensez pouvoir acheter.

ALEXIS. Mais non, vous n'y êtes pas... Je vous ai dit qu'il m'était difficile de m'expliquer avec vous. Ne vous fâchez pas contre moi et surtout ne vous irritez pas de mon bavardage. En votre présence, j'ai besoin de parler, de parler sans fin... Savez-vous une chose incroyable ? Je vous aime chaque jour davantage, et pourtant c'est presque impossible. Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sommet du Schlangenberg...

PAULINE. Mais qu'ai-je besoin que vous sautiez du haut de ce rocher ? En quoi cela peut-il m'être utile ?

ALEXIS. Ah ! c'est admirable ! Et comme vous savez bien choisir vos arguments. Vous affirmez *exprès* n'y voir aucune utilité. Je lis vos pensees. Ce serait inutile dites-vous ? Mais le plaisir est toujours utile, et exercer un pouvoir sans limites — fût-ce sur une mouche — est aussi une sorte de plaisir. L'homme est despote par nature. Il adore faire souffrir. Vous aussi, Pauline Alexandrovna.

PAULINE, *après un temps, très ironique.* Oh ! et puis après tout, je vous crois... et je ne saurais dire pourquoi... Dites-moi, vous n'êtes pas un lâche ?

ALEXIS. Je ne crois pas... Je n'y ai jamais songé.

PAULINE. Si je vous disais, tuez cet homme, le tueriez-vous ?

ALEXIS. Quel homme ?

PAULINE. Celui que je vous désignerais.

ALEXIS. Des Grieux ?

PAULINE. Pas de questions ! Répondez. Je veux savoir si vous parliez sérieusement, tout à l'heure.

ALEXIS. Mais me direz-vous, à la fin, ce qui se passe ici ! Je vois bien au milieu de quelles difficultés vous vous débattez en ce moment. Vous êtes la belle-fille d'un maniaque ruiné, dévoré de passion pour cette mademoiselle Blanche, puis il y a ce Français, ce Des Grieux, et sa mystérieuse influence sur vous... et voilà maintenant que vous me posez une pareille question... avec un tel sérieux ! Dites-moi au moins de quoi il s'agit.

PAULINE. Je vous ai posé une question et j'attends la réponse.

ALEXIS. Mais bien entendu, je tuerai qui vous voudrez !... Mais est-ce que vraiment vous pourriez... m'ordonner cela ?

PAULINE. Vous figurez-vous que je vous ménagerais ou que j'aurais pitié de vous ? Je vous en donnerai l'ordre et je resterai moi-même à l'écart. Pourrez-vous le supporter ? Non, vous n'en aurez pas la force, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas de taille, décidément !... (*Elle éclate de rire.*) Vous voyez cette grosse dame ?... C'est la baronne de Wurmerhelm. Elle est arrivée ce matin. Regardez son mari, ce long Prussien qui tient une canne à la main. Allez tout de suite à leur rencontre, abordez la baronne et dites-lui quelques mots !

ALEXIS. Mais pourquoi ?

(*Rentre Karl, le garçon d'hôtel qui écoute la scène.*)

PAULINE. Vous m'avez juré que sur un signe de moi vous sauteriez du Schlangenberg, vous m'avez juré également que vous étiez prêt à tuer n'importe qui si je vous en donnais l'ordre... Eh bien, au lieu de tous ces meurtres et de ces tragédies, je veux rire, oui, tout simplement rire.

ALEXIS. Vous me mettez au défi. Vous pensez que je ne le ferai pas ?

PAULINE. Oui, je vous mets au défi. (*Entrent le baron et la baronne. Ils viennent de la gauche.*) Eh bien. allez-y ! Je le veux ! Est-ce que cela ne vous suffit pas ?

ALEXIS. C'est bien, j'y vais, vous l'aurez voulu. Mais quel caprice étrange ?... (*Alexis va à la rencontre du baron et de la baronne. Arrivé à leur hauteur, il se découvre et les salue. Le couple marque un moment d'hésitation, puis continue à marcher, sans répondre au salut d'Alexis. Celui-ci les rattrape et leur coupe le chemin.*) Madame la Baronne, j'ai l'honneur d'être votre esclave.

LE BARON. Was ?

ALEXIS, *en allemand.* Oui, j'ai l'honneur d'être votre esclave.

LA BARONNE. Was ?

ALEXIS. Ja wohl.

LA BARONNE. Sind Sie rasend ?

LE BARON. Etes-vous fou ?

ALEXIS, *hurlant.* Ja - wo - o - ohl !

(*Effrayé, le couple fait rapidement demi-tour et s'enfuit criant*) :

LE COUPLE. ... Ein Feruckter ! Ein Feruckter.

ALEXIS, *rejoignant Pauline.* Mission... accomplie.

PAULINE, *riant.* C'était parfait. Eh bien, débrouillez-vous maintenant...

ALEXIS. Mais Pauline, expliquez-moi...

PAULINE. J'ai dit « débrouillez-vous » ! (*Elle entre dans l'hôtel.*)

scène 7

ALEXIS, KARL

ALEXIS, *se croyant seul.* Mais que m'est-il arrivé ? Ai-je perdu la raison pour m'être livré à cet enfantillage ? Ah ! quelle histoire absurde et ridicule...

KARL. Ah oui, monsieur Alexis, quelle drôle d'histoire !

ALEXIS. Comment ! Tu étais là, Karl ?

KARL. Oui, monsieur Alexis. J'étais venu pour enlever les tasses... et j'ai tout vu, tout entendu. Mais pourquoi Pauline Alexandrovna vous a-t-elle ordonné cela ?

ALEXIS. Pourquoi ? Par dérision, assurément... Oui, une façon comme une autre de me témoigner son mépris et son indifférence. Elle sait que je ne peux pas vivre sans elle... elle non plus, d'ailleurs, ne peut pas vivre sans moi, je lui suis nécessaire, comprends-tu, ne serait-ce qu'à titre de bouffon... Mon Dieu ! Il y a des moments où je donnerais bien la moitié de ma vie pour pouvoir l'étrangler ! J'ai l'impression qu'elle doit me regarder comme cette impératrice antique qui se déshabillait sans la moindre gêne devant son esclave. Elle ne le considérait pas comme un homme. Oui... à plusieurs reprises, elle aussi, ne m'a pas considéré comme un homme.

KARL. Eh bien, moi, monsieur Alexis, c'est tout le contraire ! A douze ans j'ai vu la nudité féminine tout entière et depuis lors toutes les femmes me font horreur ! Et ce n'est pas une impératrice qui changerait mon sentiment à ce sujet. Toutes les femmes, monsieur Alexis, sont des créatures grossières et sans la moindre délicatesse. Tenez, quand j'ai terminé mon service à l'hôtel, je vais toujours me promener dans le Parc Central, près du Casino. Eh bien, chaque homme connaît sa droite. On se croise et on se livre passage. Mais avec la femme, pas question. La femme fonce toujours droit sur vous, sans même vous remarquer ou comme si vous étiez un misérable ver de terre qu'on peut écraser. Notez que je suis prêt à céder ma place, mais pourquoi est-elle si sûre de son droit ? Il n'y a pas de règlement là-dessus, ça n'est inscrit nulle part ! Voilà ce que je ne peux pas supporter. Je crache toujours de dégoût dans ces rencontres, oui, je crache bruyamment et je dis ce que je pense.

ALEXIS. Il ne t'est jamais rien arrivé ?

KARL. Oh ! je crache et je passe. Naturellement, elles comprennent parfaitement mais elles n'en font rien voir. Une seule fois, je me suis disputé très sérieusement avec deux femmes, sur le boulevard du « Trente et Quarante », sans vilains mots bien sûr, seulement j'ai observé à haute voix que leurs queues me blessaient !

ALEXIS. Leurs queues ?

KARL. Mais oui, monsieur Alexis, ces espèces de froufrous qu'elles se pendent toutes au derrière, ça s'appelle bien des queues ? Eh bien, je leur ai dit que ces queues étaient indécentes et qu'elles piétinaient les règles de la bonne société. J'ai ajouté qu'elles soulevaient toujours des tombereaux de poussière et qu'il était absolument impossible de marcher derrière elles ! D'ailleurs, en général, je n'aime pas la démarche des femmes, vue de derrière. Je l'ai dit aussi, mais par allusion.

ALEXIS. Mais, mon ami, tu vas t'attirer des ennuis un jour. Elles auraient pu te traîner en justice.

KARL. Impossible ! De quoi pourraient-elles se plaindre ? Un homme passe à côté, crache et parle tout seul. Chacun a le droit d'exprimer son opinion... Ce sont elles, au contraire, qui m'ont accosté, elles se sont mises à me dire des gros mots : que j'étais un blanc-bec, qu'il fallait me priver de dessert. Elles m'ont même traité de socialiste, vous vous rendez compte ? Ah ! j'en crache encore de dégoût !

ALEXIS. Mais, dis-moi, à l'hôtel, cela ne t'a jamais créé d'ennuis ?

KARL. Oh ! l'habitude est venue, monsieur Alexis et toutes ces queues, j'arrive à ne plus les voir. Les premiers temps c'était difficile, un véritable supplice. Je ressentais de véritables spasmes au cœur. Mais je m'y suis fait. La seule chose que je n'arrive pas encore à supporter... (*Entre le général, l'air furieux.*) Mais voilà le général, monsieur Alexis. Bonne chance ! (*Il entre dans l'hôtel avec les tasses.*)

scène 8

ALEXIS, LE GENERAL

LE GÉNÉRAL. Monsieur, je viens d'apprendre le pénible scandale dont vous êtes l'auteur. Pouvez-vous me dire ce que cela signifie ?

ALEXIS. Je suppose que vous voulez parler de ma rencontre avec un Allemand ?

LE GÉNÉRAL. Un Allemand ? Cet Allemand est le baron de Wurmerhelm ! C'est un personnage important. Vous leur avez débité des grossièretés à lui et à la baronne...

ALEXIS. Allons donc...

LE GÉNÉRAL. Vous les avez effrayés, monsieur !

ALEXIS, *s'amusant.* Mais pas du tout ! Figurez-vous que j'ai les oreilles rebattues de ce « Ja wohl » que les Allemands ne cessent d'ajouter à chacun de leurs propos et qu'ils traînent d'une façon si écœurante. En rencontrant le baron et la baronne, ce « Ja wohl », je ne sais pas pourquoi, m'est revenu brusquement à l'esprit et a eu le don de m'agacer. Je me suis découvert et j'ai dit poliment à la baronne, je vous assure que j'ai été poli : « Madame, j'ai l'honneur d'être votre esclave. » Lorsque le baron se retourna en disant : « Was », quelque chose me poussa à crier : « Ja wohl ! », c'était plus fort que moi. Je l'ai dit deux fois. La première sans trop élever la voix, très naturellement, ainsi : (*Il chuchote.*) « Ja wohl », et la seconde en accentuant plus fortement les voyelles, comme ceci : (*Il hurle.*) « Ja wohl !... » Voilà tout.

LE GÉNÉRAL, *sursautant.* Ah ! çà, est-ce que vous vous moquez de moi ?

ALEXIS. Oh ! ne croyez pas cela, mon général. Certes, ma conduite a été fâcheuse, j'en conviens franchement. Je me suis livré, si vous voulez, à une gaminerie stupide et inconvenante, et croyez bien que je m'en repens infiniment. Mais je puis invoquer à ma décharge une considération qui, je le crois, atténue ma responsabilité et me dispense de tout repentir. Ces derniers temps, en fait depuis deux ou trois semaines, je ne me sens pas très bien; je suis nerveux, irritable, un peu fantasque même, je perds tout contrôle de moi-même et il me semble que ma raison s'égare... Bref, ce sont là des symptômes morbides. Je ne sais si la baronne de Wurmerhelm tiendra compte de ce fait quand je lui présenterai mes excuses, car j'ai bien l'intention de lui présenter des excuses. Mais je pense que non. D'autant plus que ces derniers temps, dans le monde juridique, on a eu trop tendance à abuser

de cet argument. En Cour d'Assises, les avocats justifient trop souvent leurs clients en alléguant leur inconscience au moment du crime. « Il a frappé, disent-ils, et il ne se souvient de rien. » Remarquez pourtant, mon général, que la médecine ne leur donne pas tort. Elle soutient en effet qu'il existe une démence temporaire au cours de laquelle le sujet ne se souvient de rien ou de presque rien. Mais le baron et la baronne sont des gens de la vieille génération; de plus, ce sont des junkers prussiens et très probablement ils ignorent encore certains progrès de la médecine criminelle. Cela me fait craindre qu'ils ne repoussent mes explications... Qu'en pensez-vous, mon général ?

LE GÉNÉRAL. Assez joué, monsieur. J'ai pris des mesures pour ne plus avoir à subir vos stupides plaisanteries. Vous n'irez pas vous excuser auprès du baron et de la baronne. Tous rapports avec vous leur paraîtraient humiliants. Le baron ayant appris que vous faisiez partie de ma maison, s'est déjà expliqué avec moi et je ne vous cacherai pas qu'il s'en est fallu de peu qu'il ne me demandât satisfaction. Comprenez-vous maintenant à quoi vous m'avez exposé, monsieur, et à quoi vous m'avez contraint ? J'ai dû présenter des excuses au baron, moi, le général Zagorianski, et lui donner ma parole qu'à partir de ce soir vous cesseriez d'appartenir à ma maison !

ALEXIS. Permettez, général, permettez; est-ce lui qui a exigé que je ne fasse plus partie de votre « maison », comme vous dites ?

LE GÉNÉRAL. Non, mais j'ai moi-même jugé nécessaire de lui accorder cette satisfaction. Nous allons nous séparer, monsieur. Il vous reste encore à recevoir de moi quarante-cinq frédérics et deux florins. Voici l'argent et voici le compte sur ce papier. Vous pouvez vérifier. Adieu, monsieur. Désormais, nous sommes des étrangers. Je n'ai eu de vous que soucis et désagréments ! Je vais appeler le garçon et l'avertir qu'à partir de demain je ne réponds plus de vos dépenses à l'hôtel ! J'ai l'honneur de vous saluer.

ALEXIS. Mais, mon général, cette affaire ne peut se terminer de la sorte. Je suis navré que vous ayez essuyé des observations désobligeantes de la part du baron, mais c'est votre faute et à personne d'autre : Comment se fait-il que vous ayez pris sur vous de répondre au baron à ma place ? Que vouliez-vous dire en prétendant que j'appartenais à votre maison ? Et d'ailleurs, que signifie cette expression ? Je ne suis que le précepteur de vos enfants et rien de plus. Je ne suis ni votre fils ni sous votre tutelle et vous n'avez pas à répondre de mes actes. J'ai vingt-sept ans, je suis licencié et aucun lien ne me rattache à vous. Seul le profond respect que m'inspirent vos mérites me retient de vous demander une réparation sur-le-champ pour vous être arrogé le droit de répondre à ma place ?

LE GÉNÉRAL. Comment ? Que dites-vous ? Vous voulez me provoquer en duel ?

ALEXIS. Quant au baron, je ne suis pas disposé à le tenir quitte à si bon compte et j'ai l'honneur de vous informer que pas plus tard que demain j'exigerai de lui une explication formelle. Je lui demanderai pour quel motif, ayant affaire à moi, il s'est adressé par-dessus ma tête à une tierce personne, comme si je n'étais pas capable ou pas digne de répondre de mes actes !

LE GÉNÉRAL. Comment ? Vous avez l'intention de donner suite à cette maudite affaire ? Mais dans quelle situation allez-vous me mettre ! Je vous l'interdis, monsieur, je vous l'interdis ! Sinon, je vous le jure... Il y a des autorités ici... La police de Roulettenbourg... et je... enfin, mon grade, mon prestige... Le baron aussi... En un mot, on vous arrêtera et on vous fera expulser pour éviter un scandale !

ALEXIS, *avec flegme*. Mais, mon général, on ne peut pas arrêter un individu pour un scandale qui n'a pas encore eu lieu. Je n'ai pas encore eu d'explication avec le baron et vous ignorez encore comment je vais poursuivre cette affaire. Je désire seulement dissiper un petit malentendu et obtenir quelques éclaircissements sur cette supposition pour le moins blessante que je me trouve sous votre tutelle. Pour le reste, vous n'avez pas à vous inquiéter.

LE GÉNÉRAL. Pour l'amour de Dieu, Alexis Ivanovitch, pour l'amour de Dieu, renoncez à ce projet insensé ! Pensez à ce qui peut en résulter... Je dois me tenir ici d'une façon particulière; je suis obligé de soigner ma réputation, surtout en ce moment. Ah ! vous ne savez pas dans quelle situation tragique je me trouve. Je suis prêt à vous reprendre chez moi quand nous partirons d'ici. Votre congé n'est que momentané. Je vous expliquerai plus tard les motifs qui me font agir.

ALEXIS. Inutile, mon général, ma décision est prise. Mais soyez sans crainte, tout se passera décemment.

(Il sort par la droite, le général le suit.)

LE GÉNÉRAL. Voyons, Alexis Ivanovitch, pour l'amour de Dieu ! Alexis, mon cher Alexis Ivanovitch...

RIDEAU

POUR CONSERVER SOUS RELIURE VOTRE COLLECTION DE "L'AVANT-SCÈNE"



Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures — modèle « Bibliothèque » avec nervures, dos et coins grenat — pour recevoir 12 numéros (2 volumes par an)

PRIX : Deux reliures franco sous emballage boîte carton
FRANCE : **1.700 francs**
ETRANGER : **1.900 francs**

Adresser les commandes à L'AVANT-SCENE 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6e)

Règlement de préférence par C. C. P. 7353-00

acte 2

Même décor qu'au premier acte.

scène 1

ALEXIS, KARL

ALEXIS. Oui, c'est cela. Et tu diras au directeur de faire mes comptes à part. Je garde la même chambre.

KARL. Bien, monsieur Alexis.

(Il sort par la droite. Entre Mlle Blanche.)

scène 2

ALEXIS, BLANCHE

BLANCHE. Bonjour, cher ami.

ALEXIS. Bonjour, mademoiselle Blanche.

BLANCHE. Vous êtes bien matinal aujourd'hui... Vous partez déjà vous promener ?

ALEXIS. Non, je dois me rendre auprès de Mister Astley, pour affaires.

BLANCHE. Pour affaires ? Comme c'est amusant. Moi aussi, je viens vous voir pour affaires... Je ne vous cacherai pas que c'est le général qui m'envoie... en qualité d'ambassadeur ou plutôt de « médiateur ». Il m'a expriqué en détail tout l'affaire et je...

ALEXIS. Comment, vous assurez donc aussi dans cette affaire un rôle de médiateur ? Décidément... Je ne suis, certes, qu'un simple précepteur, et je n'ai jamais prétendu à l'honneur d'être considéré comme un ami ou un intime de la maison : je ne suis donc pas au courant de tout ce qui s'y passe. Peut-être pourriez-vous me donner quelques éclaircissements. Se peut-il que vous fassiez maintenant tout à fait partie de la famille du général ? Car enfin, vous prenez une telle part à tout ce qui le concerne...

BLANCHE. Je suis liée au général en partie par des affaires, en partie par certaines circonstances... que je n'ai pas à vous faire connaître. Le général m'envoie pour vous prier de renoncer à tous vos projets. Tout ce que vous avez inventé est assurément fort spirituel, mais je suis chargée de vous faire observer que vous allez au-devant d'un échec : le baron ne vous recevra même pas. Alors, à quoi bon vous obstiner ? Le général s'engage formellement à vous reprendre à son service à la première occasion favorable et il vous garantit jusque-là tous vos appointements. C'est un arrangement assez avantageux, n'est-ce pas ?

ALEXIS. Oh ! très avantageux. Mais peut-être vous trompez-vous... Qui vous dit que le baron ne se fera pas un plaisir de me recevoir et de m'écouter ? Allons, reconnaissez-le : vous êtes venue me voir pour savoir comment j'allais m'y prendre...

BLANCHE. Mon Dieu, puisque le général s'intéresse tellement à cette histoire, il est évident qu'il lui serait agréable de connaître vos intentions.

ALEXIS. Eh bien, les voici. Cette affaire, mademoiselle Blanche, est très sérieuse. Le baron de Wurmerhelm, en se plaignant de moi au général comme si j'étais un domestique, m'a tout d'abord fait perdre ma place. Ensuite, il m'a traité comme un individu incapable de répondre de ses actes, bref, comme une nullité à qui il n'est même pas nécessaire d'adresser la parole. En conséquence, je me trouve dans une situation telle qu'il m'est désormais impossible de lui présenter des excuses ainsi qu'à la baronne, car ils penseraient — et tout le monde penserait — que j'agis par crainte ou pour retrouver ma place. Il en résulte que c'est moi, maintenant, qui me trouve contraint d'exiger des excuses du baron.

BLANCHE. Quoi ? Comment ? Des excuses du baron ?

ALEXIS. Oh ! des excuses très modérées. Ils suffirait par exemple qu'il déclare publiquement n'avoir pas eu l'intention de m'offenser... Après quoi, les mains libres, je lui exprimerai à mon tour mes regrets les plus sincères. En un mot, tout ce que je demande, c'est que le baron s'excuse le premier.

BLANCHE. Mon Dieu, que de subtilités... Vous êtes bien Russe ? Allons, avouez-le, Monsieur : vous cherchez à exaspérer le général... ou bien peut-être avez-vous d'autres buts, monsieur Alexis.

ALEXIS. Mais permettez, en quoi tout cela vous regarde-t-il ?

BLANCHE. Mais, le général...

ALEXIS. Eh quoi, le général ! Qu'est-ce que cela peut lui faire ? Il m'a vaguement laissé entendre hier qu'il devait se tenir sur un certain pied et il manifestait une vive inquiétude... Mais je n'ai rien compris.

BLANCHE. Il y a ici justement une circonstance particulière. Vous n'êtes pas sans savoir qu'un mariage aura peut-être lieu ici, très prochainement. Convenez vous-même qu'un scandale à cette occasion...

ALEXIS. Je ne vois pas le rapport.

BLANCHE. Mais le baron est irascible ! Un caractère prussien, il fera une querelle d'Allemands.

ALEXIS. Oui, mais c'est à moi qu'il la fera et pas à vous. Mais, dites-moi, c'est décidé ? Vous épousez le général ? Toutes mes félicitations. Mais qu'attend-on pour proclamer les bans ?

BLANCHE. C'est-à-dire que... On attend des nouvelles de Russie... le général doit prendre certaines dispositions...

ALEXIS. Ah oui, la « vieille toupis »... *(Il rit.)*

BLANCHE, *riant.* Bref, je compte sur votre amabilité, sur votre délicatesse. Vous ferez certainement cela pour cette famille où vous avez été reçu comme un ami et choyé comme un parent.

ALEXIS. Permettez, on m'a mis à la porte. Vous soutenez maintenant que c'est pour la forme... Mais

imaginez que quelqu'un vous dise : « Je ne veux pas te tirer les oreilles; mais permets-moi de te les tirer pour la forme », soutiendriez-vous que c'est la même chose ?

BLANCHE. S'il en est ainsi, si vous êtes sourd à toute prière, laissez-moi vous certifier qu'on aura recours à certaines mesures. Personne n'a peur de vous ici. Non seulement le baron ne vous recevra pas, mais il vous fera chasser par un laquais.

ALEXIS. Oh ! mais je n'irai pas le trouver moi-même. Je m'en vais de ce pas chez M. Astley pour le prier de me servir d'intermédiaire, de second, si vous préférez. Soyez sûr que le baron se montrera poli avec lui ! Mister Astley est le neveu d'un lord, d'un vrai lord, tout le monde le sait; et le baron l'écoutera jusqu'au bout. Les choses, vous le voyez, ne se passeront peut-être pas comme vous l'imaginez.

BLANCHE. Je vous en prie, laissez donc cela. On dirait que cela vous ferait plaisir de provoquer un scandale... Attendez... Attendez ! On m'a chargé de vous remettre ce billet de la part d'une certaine personne.

(Alexis, très étonné, prend le billet que lui tend Des Grieux.)

ALEXIS, *regardant la signature.* Mais il est de Pauline Alexandrovna...

BLANCHE. Lisez, lisez, on m'a chargé d'attendre la réponse.

ALEXIS, *lisant à l'écart.* « Vous semblez résolu à prolonger cette plaisanterie. Vous vous êtes piqué au jeu et vous êtes prêt à faire des bêtises. Pour des raisons particulières — je vous les exposerai peut-être plus tard — je vous prie d'être raisonnable. Assez de sottises. Vous m'êtes nécessaire et vous avez promis de m'obéir. Souvenez-vous du Schlangenberg. Je vous demande d'être docile et, s'il le faut, je vous l'ordonne.

« Votre Pauline. »

Post-scriptum : « Si vous m'en voulez pour ce qui s'est passé hier, pardonnez-moi. »

(Après un temps.)

C'est bien, dites à mademoiselle Pauline qu'elle ne s'inquiète de rien... Permettez-moi cependant de vous demander pourquoi vous avez tant tardé à me remettre ce billet. Au lieu de discourir sur des bagatelles, il me semble que vous auriez dû commencer par là...

BLANCHE. Oh ! je voulais... je désirais connaître au plus vite vos intentions...

ALEXIS. Je comprends, on vous a tout simplement prescrit de ne me remettre ce billet qu'à la dernière extrémité; au cas où vous n'auriez pas arrangé les choses verbalement... C'est bien cela, n'est-ce pas ? Répondez-moi franchement.

BLANCHE. Peut-être... peut-être... *(Elle rentre dans l'hôtel.)*

ALEXIS, *seul.* Nous n'avons pas fini de régler nos comptes. Tu ne perds rien pour attendre.

scène 3

ALEXIS, ASTLEY

ALEXIS. Oh ! cher monsieur Astley. Je voulais justement vous voir.

ASTLEY. Et moi de même ! Alors, vous avez quitté le général ?

ALEXIS. Comment ? Vous le savez déjà ? Tout le monde est donc au courant ?

ASTLEY. Oh ! non, pas tout le monde.

ALEXIS. Alors, d'où le savez-vous ?

ASTLEY. J'ai eu l'occasion de l'apprendre.

ALEXIS. Je jurerais que c'est miss Pauline en personne qui vous l'a appris... Mais c'est sans importance. A présent, il s'agit d'une autre affaire et j'aimerais connaître votre opinion. A votre avis, pourquoi le général a-t-il eu si peur et pourquoi ont-ils tous tellement dramatisé mon histoire avec le baron ? Car ils l'ont si bien dramatisée que Mlle Blanche en personne a jugé nécessaire d'intervenir. Elle vient de me rendre visite et elle m'a prié, supplié, de me tenir tranquille. Enfin, pour plus de sûreté, elle m'a remis un billet de miss Pauline qui me prie également de ne rien entreprendre. Qu'a-t-elle à voir dans tout cela, elle, personnellement, et pourquoi ont-ils tous si peur d'un baron quelconque ?

ASTLEY. Je crois être mieux renseigné que vous sur ce chapitre. Toute cette affaire ne concerne que mademoiselle Blanche.

ALEXIS. Mademoiselle Blanche ?

ASTLEY. Oui, je présume qu'elle a intérêt actuellement, à éviter toute espèce de rencontre avec le baron et la baronne.

ALEXIS. Pour quelle raison ?

ASTLEY. Vous allez comprendre. Il y a deux ans, mademoiselle Blanche était ici, à Roulettenbourg, pendant la saison. Elle ne s'appelait pas alors mademoiselle de Comminges et il n'était pas encore question de Des Grieux. Personne n'en parlait. Je suis persuadé que loin d'être parents, ils ne se connaissent que depuis très peu de temps. Des Grieux est également marquis de fraîche date. Un de mes amis, ici, l'a connu jadis sous un autre nom.

ALEXIS. Il a pourtant de nombreuses et brillantes relations...

ASTLEY. Oh ! cela se peut bien. Mademoiselle Blanche aussi en a. Pourtant, il y a deux ans, sur la plainte de cette même baronne, mademoiselle Blanche a été invitée par la police à ne plus reparaître au casino, et elle a dû s'exécuter.

ALEXIS. Comment ça ?

ASTLEY. Mademoiselle Blanche était à cette époque une fervente de la roulette. Elle jouait gros jeu, avec succès d'ailleurs. Un soir, la chance l'abandonna et elle perdit tout ce qu'elle avait. Après avoir risqué son dernier louis, elle regarda autour d'elle et avisa le baron Wurmerhelm qui la considérait attentivement. Elle adressa au baron un certain sourire, disons le mot : un sourire professionnel et lui demanda de mettre pour elle dix louis sur le rouge. Le soir même, la baronne déposait une plainte et mademoiselle Blanche fut invitée à ne plus se montrer au casino. Vous saisissez maintenant ? Mademoiselle Blanche veut être madame la générale pour ne plus recevoir à l'avenir de notifications semblables. Maintenant, elle ne joue plus, elle a un capital qu'elle prête aux joueurs d'ici, contre intérêt. C'est beaucoup plus sûr et plus lucratif. Je soupçonne même le malheureux général d'être son débiteur. Vous comprenez maintenant pourquoi, jusqu'au mariage du moins, elle tient pas à attirer l'attention du baron et de la baronne.

ALEXIS. Je comprends ! Mais si vous étiez au courant de toute cette histoire, pourquoi n'avez-vous pas prévenu le général et surtout miss Pauline ?

ASTLEY. Je n'avais pas à les prévenir. Ce n'est pas mon affaire. Le général en sait peut-être plus long que moi sur mademoiselle Blanche et pourtant il compte bientôt l'épouser. Quant à miss Pauline, je n'ai que depuis peu de temps l'honneur de la connaître...

ALEXIS. Cela suffit. Tout est clair pour moi. Miss Pauline aussi sait à quoi s'en tenir sur mademoiselle Blanche, mais comme elle ne veut pas se séparer de son Des Grieux, elle consent à tous. Toutes les femmes sont ainsi ! Les plus orgueilleuses deviennent les plus soumises des esclaves...
(*De la droite, on entend crier :*)

VOIX. Alexis Ivanovitch ! Alexis Ivanovitch !

ALEXIS. Pauline est capable d'aimer, mais (*De nouveau, la voix se fait entendre.*) Mais qui m'appelle ? J'ai entendu crier mon nom...

ASTLEY. Moi aussi.

LA VOIX. Alexis Ivanovitch !

ASTLEY. Je sais maintenant d'où partent les cris. C'est cette femme, assise dans un grand fauteuil...

ALEXIS. Mon dieu ! Ce n'est pas possible...

LA VOIX. Alexis Ivanovitch ! Mon Dieu, quel imbécile... Allons, roule le fauteuil, Potapytch !...
(*Apparaît la grand-mère, roulée dans un fauteuil par son majordome Potapytch, un petit vieillard en habit et cravate blanche, à la calvitie rose. La grand-mère est solidement bâtie. L'extérieur est impérieux et autoritaire. La voix est tranchante. Elle est suivie de Karl.*)

scène 4

ALEXIS, ASTLEY, LA GRAND-MERE, POTAPYTCH KARL

LA GRAND-MÈRE, *à Potapytch.* Arrête-toi ! Eh bien, mon ami ? Pourquoi restes-tu planté devant moi, à écarquiller les yeux ? Tu ne sais donc plus saluer les gens, leur souhaiter le bonjour ? Peut-être ne m'as-tu pas reconnue ?... Tu entends, Potapytch, il ne me reconnaît pas... Tous, ils m'avaient déjà enterrée ; ils envoyaient télégrammes sur télégrammes, pour savoir si j'étais enfin morte... Eh bien, tu peux le constater : le petit bonhomme a encore du sang dans les veines !

ALEXIS. Voyons, Antonine Vassilievna, pourquoi vous souhaiterais-je du mal ? J'étais tout simplement surpris... Et comment ne pas l'être : votre arrivée est si inattendue...

LA GRAND-MÈRE. Qu'y a-t-il d'étonnant ? Je suis montée dans le train, et en avant marche ! Tu loges ici ?


LA GRAND-MÈRE


POTAPYTCH

ALEXIS. Oui, au dernier étage.

LA GRAND-MÈRE. On a l'air d'y être bien. Il fait chaud et les arbres sont magnifiques, voilà ce que j'aime. Les nôtres sont-ils chez eux ? Le général ?

ALEXIS. Oui, ils doivent y être encore. Mais ils ne vont pas tarder à sortir. C'est l'heure de la promenade.

LA GRAND-MÈRE. Ah ! Leurs heures sont réglées... Ils font des manières, ils se donnent des airs. Ils ont même un équipage, à ce qu'on m'a dit... « Les seigneurs russes » ! Après avoir gaspillé sa fortune, on file à l'étranger ! Pauline est là aussi ?

ALEXIS. Oui, Pauline Alexandrovna est avec eux.

LA GRAND-MÈRE. Et le petit Français aussi ? Au reste, je les verrai tous moi-même. Et toi, tu te trouves bien ici ?

ALEXIS, Comme çi, comme ça, Antonine Vassilievna.

LA GRAND-MÈRE. Et toi, Potapytch, dis à cet imbécile de garçon qu'on me prépare un appartement confortable au premier étage, et qu'on y transporte mes bagages. Qu'on prenne soin surtout d'enlever oreillers, taies, édredons, draps, bref toute la literie et de mettre la mienne à la place. N'oublie pas mes oreillers en duvet de Sibérie. J'y tiens. Et retourne bien tous les matelas ! (*Potapytch sort avec Karl.*) Qui est avec toi ?

ALEXIS. C'est mister Astley, une de mes bonnes connaissances. Il connaît aussi le général.

LA GRAND-MÈRE. Un Anglais... voilà pourquoi il me contemple sans desserrer les dents.. D'ailleurs, j'aime les Anglais. Parle-t-il russe ?

ALEXIS. Parfaitement, grand-mère..

LA GRAND-MÈRE, *à Astley.* Eh bien, qu'avez-vous à me dire ? Dites-moi quelque chose.

ASTLEY. Je vous regarde avec un grand plaisir et je me réjouis de voir que vous êtes en excellente santé.

LA GRAND-MÈRE. Oh ! Merveilleux ! Avec quel à-propos répondent toujours les Anglais. J'ai toujours eu de la sympathie pour eux. Aucune comparaison avec les Français ! Maintenant, dis-moi...
(*De l'hôtel, sort le général ; il est suivi de Des Grieux, de mademoiselle Blanche et de Pauline. Le général apercevant Alexis va droit sur lui. Il ne voit pas la grand-mère, cachée par Alexis.*)

scène 5

ALEXIS, M. ASTLEY, LA GRAND-MERE LE GENERAL, MADEMOISELLE BLANCHE PAULINE, DES GRIEUX

LE GÉNÉRAL. Ah ! mon cher Alexis, j'ai été très heureux d'apprendre que vous étiez revenu à de meilleurs sentiments et j'ai une très bonne nouvelle à vous annoncer...

ALEXIS, *désignant la grand-mère.* Moi aussi, mon général...
(*Alexis s'écarte découvrant la grand-mère. A sa vue, le général demeure bouche bée. Il la contemple les yeux écarquillés, comme fasciné. La grand-mère l'examine aussi, l'air narquois. Long silence. Des Grieux semble médusé. Mademoiselle Blanche, la bouche ouverte, dévisage stupidement la grand-mère.*)

LA GRAND-MÈRE, *susurrant.* Eh bien ! me voici, à la place du faire-part... Alors, on ne m'attendait pas, hein, mon mignon ?

LE GÉNÉRAL, *au bord d'une attaque.* Antonine Vassilievna... Chère petite tante... comment est-ce possible... par quel hasard... de quelle façon ?....

LA GRAND-MÈRE. Comment de quelle façon ? Je suis montée dans le train et en avant, marche ! A quoi servent donc les chemins de fer ?... Vous vous disiez tous déjà, la vieille a rendu l'âme et nous allons pouvoir toucher l'héritage, c'est bien cela, hein ?... Je sais combien de télégrammes tu as envoyés d'ici et j'imagine ce que ça a dû te coûter. Mais moi, je n'ai fait ni une ni deux et me voilà... C'est le Français ?... Monsieur Des Grieux, je crois ?

DES GRIEUX. Oui ! madame, et croyez, je suis enchanté... Votre santé... c'est un vrai miracle... Oui, un miracle... Et vous voir ici... une surprise absolument charmante...

LA GRAND-MÈRE. Oui, oui, charmante ! (*A part.*) Je te connais, beau masque. (*Désignant mademoiselle Blanche...* Qui est cette personne ? ici ?

ALEXIS. C'est la cousine de M. Des Grieux. Elle se nomme Mlle Blanche de Comminges ; elle loge également à l'hôtel.

LA GRAND-MÈRE. Elle est mariée ?

ALEXIS, *très respectueusement.* Mademoiselle Blanche de Comminges est une jeune fille.

LA GRAND-MÈRE. Ah ! oui !... Est-elle gaie ? Sait-elle le russe ?

LE GÉNÉRAL. Parfaitement, ma tante... Elle a séjourné longtemps à Pétersbourg.

LA GRAND-MÈRE, *à Blanche.* Bonjour Mademoiselle !

BLANCHE, *faisant une révérence.* Bonjour, madame...

LA GRAND-MÈRE, *à Alexis.* Ah ! elle baisse les yeux... et elle est minaude... Je connais ce genre d'oiseaux ! Une actrice sans doute... (*Au général :*) Je suis descendue dans ce même hôtel au premier. Nous serons voisins. Tu es content ?

LE GÉNÉRAL. Oh ! ma chère petite tante, quel bonheur ! Nous étions tellement inquiets... Les rares nouvelles qui nous parvenaient à votre sujet étaient si mauvaises... Et nous recevions des télégrammes si alarmants... si désespérés...

LA GRAND-MÈRE. A d'autres, mon bonhomme !

LE GÉNÉRAL. Mais comment se fait-il que vous ayez entrepris un tel voyage ? Convenez vous-même qu'à votre âge et dans votre état de santé... après tout cela est tellement inattendu que notre surprise est bien compréhensible... Mais je suis si content... Et tous, nous allons nous efforcer de rendre votre séjour le plus agréable possible.

LA GRAND-MÈRE. Allons, assez de boniments ! Tu brodes, selon ton habitude. Je vivrai ici comme il me plaît et sans l'aide de personne ! Bonjour, Pauline. Que fais-tu ici ?

PAULINE, *s'approchant.* Bonjour, grand-mère. Il y a longtemps que vous êtes en voyage ?

LA GRAND-MÈRE. Voilà enfin une question intelligente. Tous les autres ne font que pousser des « oh ! » et des « ah ! ». Les imbéciles ! Eh bien, écoute : (*Rentre Potapytch, suivi de Karl.*) Je passais tout le temps au lit, et vois-tu, j'en avais assez de me laisser soigner, d'obéir aux médecins. Un beau jour, je les ai tous mis à la porte et j'ai fait venir le sonneur de cloches de Saint-Nicolas. Il avait guéri une bonne femme de la même maladie avec une infusion de foin coupé. Eh bien, moi aussi, il m'a soulagée. Le surlendemain, j'ai eu une bonne suée et je me suis levée. Mes médecins n'en revenaient pas. Il se sont réunis de nouveau pour rendre leur oracle et ils m'ont ordonné « un séjour aux eaux avec traitement approprié ». Pourquoi pas ? me suis-je dit. En vingt-quatre heures mes paquets étaient faits et j'ai sauté dans le premier train avec Potapytch, mon majordome et ma femme de chambre. Une bonne petite surprise, hein, mon cher neveu ? (*Regardant autour d'elle :*) L'endroit est calme et agréable. Tu as très bon goût.

LE GÉNÉRAL. C'est un hôtel de première classe, ma tante.

LA GRAND-MÈRE. Ah oui ? Mais où prends-tu l'argent ? Tout ton avoir est hypothéqué... Rien qu'au Français... (*Elle désigne Des Grieux.*) Tu dois près de quatre-vingt mille roubles.

LE GÉNÉRAL. Ma tante, je suis surpris... vraiment surpris.. Il me semble qu'à mon âge... je peux me passer de contrôle. De plus, mes dépenses n'excèdent pas mes moyens, et je...

LA GRAND-MÈRE. Tes dépenses n'excèdent pas tes moyens ? Allons donc ! Tu as déjà dépouillé tes enfants, toi, leur tuteur.

LE GÉNÉRAL. Oh ! ma tante, après de telles paroles, je ne sais pas...

LA GRAND-MÈRE. Qu'est-ce que tu ne sais pas ? Je parie que tu es toujours fourré à la roulette ? Tu t'es fait nettoyer, hein ?

LE GÉNÉRAL. La roulette, moi, un homme de mon rang ? Remettez-vous, ma tante. Vous n'avez pas encore retrouvé tous vos esprits...

LA GRAND-MÈRE. A d'autres, mon bonhomme ! Je suis sûre qu'on ne peut pas t'en arracher. D'ailleurs, j'irais voir moi-même ce que c'est que cette roulette... on m'en a tellement parlé... Voyons Pauline, raconte-moi ce qu'il y a à voir ici. Alexis Ivanovitch me servira de guide. Et toi, Potapytch, prends ton crayon et note bien tous les lieux d'excursion. Alors, que visite-t-on dans ce pays ?

PAULINE. Il y a d'abord les ruines d'un château, puis le Schlangenberg.

LA GRAND-MÈRE. Qu'est-ce que c'est le Schlangenberg ? Une forêt ?

PAULINE. Non, c'est une montagne. Il y a la « pointe ».

LA GRAND-MÈRE. Qu'est-ce que c'est la « pointe » ?

PAULINE. L'endroit le plus élevé. On y jouit d'une vue incomparable.

LA GRAND-MÈRE. Il faudrait transporter le fauteuil là-haut. Est-ce possible ?

ALEXIS. On peut trouver facilement des porteurs.

LA GRAND-MÈRE. C'est parfait. Je t'aime bien. Pauline. Tu es une brave fille, meilleure qu'eux tous, seulement tu as fichu caractère ! Moi aussi d'ailleurs.... Tourne-toi, ce ne sont pas de faux cheveux que tu as là ?

PAULINE. Non, grand-mère, ce sont les miens.

LA GRAND-MÈRE. Tant mieux. Je n'aime pas cette stupide mode actuelle. Tu es charmante. Je tomberais amoureux de toi si j'étais un homme. Pourquoi ne te maries-tu pas ?... Mais allons, il est temps que je m'aille. J'ai envie de me promener après tout ce temps passé en chemin de fer. (*Au général.*) Eh bien, tu es encore fâché ?

LE GÉNÉRAL. De grâce, ma chère tante, n'en parlons plus... Je comprends qu'à votre âge...

LA GRAND-MÈRE. Je veux tout voir ici. Tu me cèdes Alexis Ivanovitch ?

LE GÉNÉRAL. Oh ! tant que vous voudrez... Mais vous oubliez que moi-même ou Pauline ou monsieur Des Grieux... nous nous ferions tous un plaisir de vous accompagner.

DES GRIEUX. Mais oui, madame, cela me sera un plaisir.

LA GRAND-MÈRE. Ouais... un plaisir. Réponds d'abord à ma question. Me cèdes-tu Alexis Ivanovitch, oui ou non ?

ALEXIS. Rien n'est plus simple, Antonine Vassilievna.

Depuis hier soir, je ne suis plus au service du général.

LA GRAND-MÈRE. Pourquoi cela ?

ALEXIS. L'autre jour, il est arrivé de Berlin un baron allemand accompagné de son épouse et hier, je leur ai adressé la parole en allemand sans observer la prononciation berlinoise.

LA GRAND-MÈRE. Et alors ?

ALEXIS. Le baron a pris cela pour une impertinence et il s'est plaint au général qui m'a congédié sur-le-champ.

LA GRAND-MÈRE. Et toi, espèce de chiffe molle, tu as laissé traiter ainsi le précepteur de tes enfants, et tu l'as congédié par-dessus le marché ? Vous êtes tous des poules mouillées à ce que je vois ! Des propres à rien !

LE GÉNÉRAL. Ne vous inquiétez pas, ma tante. Je sais encore conduire moi-même mes affaires. Au surplus, Alexis Ivanovitch ne vous a pas rapporté les faits exactement...

LA GRAND-MÈRE, *à Alexis*. Et toi, comment as-tu supporté cette injure ?

ALEXIS. J'ai voulu provoquer le baron en duel, mais le général s'y est opposé...

LA GRAND-MÈRE. Pourquoi t'y es-tu opposé ? (*S'adressant à Karl.*) Quant à toi, mon garçon, inutile de rester ici, la bouche en cul-de-poule. Va-t'en, tu reviendras quand on t'appellera. (*Karl sort, visiblement offensé.*) Cette trogne de Nuremberg m'est antipathique.

LE GÉNÉRAL. Voyons, ma chère tante, les duels sont-ils encore possibles à notre époque ?

LA GRAND-MÈRE. Et pourquoi pas ? Les hommes sont tous des coqs. Ils se seraient battus, voilà tout. Vous êtes tous des froussards, c'est clair, incapables de soutenir l'honneur de votre patrie ! Mais en voilà assez. Maintenant, Alexis Ivanovitch, dis-moi où se trouve cette roulette ?

ALEXIS. Au casino, grand-mère. C'est tout près d'ici.

LA GRAND-MÈRE. Eh bien, qu'on m'y conduise tout de suite !

LE GÉNÉRAL. Comment, ma tante, vous ne prendrez pas un peu de repos après ce long voyage ?

LA GRAND-MÈRE. Du repos ? Pourquoi ? Je ne suis pas fatiguée, je suis restée cinq jours sans bouger. (*A Potapytch.*) Roule le fauteuil. Tu viendras avec moi au casino.

LE GÉNÉRAL. Comment, vous voulez le prendre avec vous, ma tante ? Il n'est pas du tout sûr qu'on le laisse entrer au casino.

LA GRAND-MÈRE. Vraiment ! Alors parce que c'est un domestique je devrais l'abandonner ?

LE GÉNÉRAL. Mais ma tante...

LA GRAND-MÈRE. Est-ce que je fais honte ? Alors reste ici, on se passera de toi. Un général la belle affaire ! Crois-tu que les généraux soient les plus grands astres de la boule terrestre ? Moi aussi, je suis générale ! (*Le cortège s'ébranle.*) Et puis pourquoi êtes-vous tous à mes trousses ? Une vraie procession ! ma foi, tant pis. Qui m'aime me suive. Allons, à la roulette, à la roulette, à la roulette. (*Tous sortent par la droite.*)

RIDEAU

acte 3

Une des nombreuses salles de jeu du casino de Roulettenbourg.

Autour de la roulette, quelques joueurs et la grand-mère ont pris place; c'est une heure creuse.
Le général, Des Grieux, Alexis Ivanovitch, Mlle Blanche, Pauline et Astley font cercle autour de la grand-mère. Deux croupiers. Leurs annonces ne sont pas notées.

N. B. — La scène peut également être jouée de la façon suivante. On imagine que la roulette est dans la salle. Les comédiens sont groupés en arc de cercle face à la rampe. Les annonces des croupiers sont enregistrées au magnétophone, de même que les divers bruits de la roulette : plateau qui tourne, etc... etc...

scène 1

LA GRAND-MÈRE. Oui, j'ai très bien compris... Mais que signifie le zéro ? Le croupier, là, celui qui est tout frisé, vient de crier zéro et il a raflé tout ce qui se trouvait sur la table. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

ALEXIS. Zéro, cette fois-ci, grand-mère, c'est le bénéfice de la banque. Si la bille tombe sur zéro, tout ce qui est sur le tapis appartient à la banque.

LA GRAND-MÈRE. Ça par exemple ! C'est du propre ! Et alors, moi je ne touche rien ?

ALEXIS. Non rien. A moins que vous n'ayez misé au préalable sur zéro. Dans ce cas, on vous rembourse trente-cinq fois la mise.

LA GRAND-MÈRE. Comment ? Trente-cinq fois ? Et il sort souvent ? Pourquoi tous ces imbéciles ne misent-ils pas dessus ?

ALEXIS. Parce qu'il y a trente-six chances contraires, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. La belle affaire ! Attends, prends cet argent et place-le sur zéro.

ALEXIS. Mais grand-mère, le zéro vient de sortir ! Il ne sortira pas de sitôt. Attendez un peu...

LA GRAND-MÈRE. Tu dis des bêtises; fais ce que je te dis !

ALEXIS. Soit, mais peut-être ne sortira-t-il pas de toute la journée. Vous aurez beau miser mille fois...

LA GRAND-MÈRE. Je m'en moque ! Qui a peur du loup ne va pas au bois.

(*Le plateau tourne, tourne.*)

LE CROUPIER. Le trente-six, rouge, pair et passe...

LA GRAND-MÈRE. Nous avons perdu ? La belle affaire ! Recommençons. Tiens, mets ces cinquante frédérics.

ALEXIS. Sur quel chiffre, grand-mère ?

LA GRAND-MÈRE. Le zéro, parbleu !

ALEXIS. Mais, grand-mère...

LA GRAND-MÈRE. Fais ce que je te dis. Ce n'est pas ton argent ?

LE CROUPIER. Faites vos jeux, mesdames et messieurs. Faites vos jeux !

LE GÉNÉRAL. Ma tante, ma chère petite tante, je vous assure...

DES GRIEUX. Faites attention, madame, vous allez perdre tout votre argent...

BLANCHE. Oui, vous perdrez tout...

LA GRAND-MÈRE. Mais de quoi vous mêlez-vous ? Ce n'est pas votre argent à vous que je perdrai ! (*Le plateau s'est arrêté de tourner. Le croupier annonce le chiffre* 12.) Ah ! le maudit ! Le maudit ! Pourquoi ne sort-il ? C'est la faute à ce croupier frisé ! Avec sa sale tête, il fait peur à la boule !

DES GRIEUX. Chère madame, me permettez-vous de vous donner un conseil ?

LA GRAND-MÈRE. Allez-y, je vous écoute...

DES GRIEUX. Misez donc la couleur. C'est le seul moyen d'attendre la chance. Vous gagnez une fois sur deux, et vous observez en même temps la tournure que prend le jeu. N'est-ce pas raisonnable et avantageux ?

LA GRAND-MÈRE. Soit. Alexis, mise cet argent à l'idée du Français. On verra ce que cela donnera.

ALEXIS. Bien, grand-mère. Me permettez-vous de miser sur le rouge ?

LA GRAND-MÈRE. Va pour le rouge.

(*Le plateau tourne et le croupier annonce... le zéro.*)

LA GRAND-MÈRE, *hurlant.* Saints du paradis ! Voilà qu'il est sorti maintenant ! Et tout ça, c'est la faute de cet âne bâté. Ah ! le monstre ! Il m'a bien conseillé. De quoi se mêle-t-il ?

DES GRIEUX. Mais, madame, puis-je répondre du hasard ?

LA GRAND-MÈRE. Cela n'a rien à voir avec le hasard. Vous n'y connaissez rien et vous fourrez votre nez où il n'a que faire. Laissez-moi jouer à ma guise. C'est mon argent, tout de même !

LE CROUPIER. Faites vos jeux, mesdames et messieurs, faites vos jeux !

LA GRAND-MÈRE. Mon Dieu, il va être trop tard ! Allons, dépêche-toi, Alexis, prends cet argent.

ALEXIS. Où dois-je le mettre, grand-mère ?

LA GRAND-MÈRE. Sur le zéro, morbleu, sur le zéro !

ALEXIS. Mais réfléchissez, grand-mère. Le zéro vient juste de sortir. Vous allez y laisser tout votre argent !

LA GRAND-MÈRE. Tu dis des bêtises, je sais ce que je fais.

(*Alexis s'exécute. Le plateau tourne.*)

LE GÉNÉRAL, *à Des Grieux.* Mon Dieu ! Que peut-on faire ? Elle va perdre tout mon argent.

(*Le croupier annonce le chiffre trente.*)

LA GRAND-MÈRE. Ah ! le cochon ! Mais qu'est-ce qu'il a à ne plus vouloir sortir ? Il me boude, peut-être parce que je ne mets pas assez d'argent... Recommençons, j'y laisserai ma peau, mais je me rattraperai.

LE GÉNÉRAL, *à Alexis.* Retenez-la, je vous en conjure, retenez-la !

ALEXIS. Essayez donc vous-même.

LE GÉNÉRAL. Chère tante... chère petite tante... nous allons louer des chevaux et partir en excursion. Une cime admirable... Une vue merveilleuse... La Pointe...

LA GRAND-MÈRE. Laisse-moi tranquille avec ta pointe !

LE CROUPIER. Faites vos jeux, mesdames et messieurs, faites vos jeux.

LA GRAND-MÈRE. Tiens, Alexis, mets tout cela sur le zéro.

ALEXIS. Bien, grand-mère.

LE GÉNÉRAL. Il y a là-bas un village... nous prendrons le thé...

BLANCHE. Nous boirons du lait sur l'herbe fraiche...

LA GRAND-MÈRE. Du lait ? Pouah ! ça me fait mal à l'estomac. (*Le plateau tourne.*) D'ailleurs, à quoi bon insister, vous voyez bien que je suis occupée. (*La bille tombe et le croupier annonce : zéro. La grand-mère exulte.*) Eh bien ! Eh bien ! J'avais bien raison de ne pas vous écouter ! (*Elle bat des mains.*) Il est sorti, mon petit zéro ! Il est sorti. Ah ! quel jeu passionnant ! Recommençons encore une fois et nous irons déjeuner.

LE CROUPIER. Faites vos jeux, mesdames et messieurs, faites vos jeux !

LA GRAND-MÈRE. Tiens, Alexis, mets tout cet argent, maintenant.

ALEXIS. Sur quel numéro, grand-mère ?

LA GRAND-MÈRE. Sur quel numéro ? Est-il bête ! Sur le zéro, mon petit Alexis, sur le zéro, parbleu !

ALEXIS. Bien, grand-mère.

LE GÉNÉRAL. Ma tante... Ne croyez-vous pas que...

LA GRAND-MÈRE. Je ne crois rien. (*A Alexis.*) Ne t'occupe pas de cet idiot.

(*Le plateau tourne.*)

LA GRAND-MÈRE. Il est jaloux de me voir gagner. C'est un minable... complètement décavé...

(*La bille tombe. Le croupier annonce : zéro. Vives réactions de l'assistance.*)

DES GRIEUX. Quelle victoire, Madame ! Quelle victoire !

BLANCHE. Un jeu d'enfer... Mes félicitations, Madame.

LA GRAND-MÈRE. Eh oui ! voilà douze mille frédérics de gagnés. Vous pouvez prendre leçon sur moi. (*Au général.*) Roule le fauteuil. En voilà assez pour ce matin... Combien cela représente-t-il en roubles, tout cet argent ? Dans les six mille, n'est-ce pas ?

ALEXIS. Au cours actuel, cela doit dépasser les sept mille, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Sept mille roubles ? Une bagatelle.

(*Un homme qui a assisté aux prouesses de la grand-mère s'approche d'elle.*)

L'HOMME. Madame la Princesse... un pauvre expatrié... Des malheurs continuels... Les princes russes sont si généreux...

LA GRAND-MÈRE. Tiens, Alexis, donne-lui ces cinq frédérics... ou plutôt, non, donne-lui-en dix. Il a l'air d'avoir faim. (*Alexis lui remet l'argent. L'homme s'éloigne après s'être confondu en remerciements.*) Et vous, pourquoi restez-vous là, collés comme des mollusques ? Vous voulez peut-être de l'argent aussi ? Inutile d'attendre, vous n'aurez rien, vous entendez, pas un kopeck !

DES GRIEUX, *à Mlle Blanche.* Quelle terrible vieille !

LA GRAND-MÈRE. Et toi, Alexis, tu n'as pas encore tenté ta chance ?

ALEXIS. Non, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Tes yeux brillaient, je l'ai vu.

ALEXIS. Je compte essayer plus tard.

LA GRAND-MÈRE. Et mise droit sur le zéro, tu verras ! A combien se monte ton capital ?

ALEXIS. A quarante frédérics, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. C'est peu ; je t'en prêterai mille, si tu veux. (*Au général.*) Mais toi, mon petit neveu, inutile d'attendre, je ne te donnerai pas un kopeck ! Allons, en route, je meurs de faim. Allons vite déjeuner, et après la sieste, nous retournerons ici !

LE GÉNÉRAL. Comment, vous voulez encore jouer ?

LA GRAND-MÈRE. Qu'est-ce que tu crois, mon garçon ? Parce que vous restez tous à moisir dans votre hôtel, je devrais vous imiter ?

LE GÉNÉRAL. Mais ma tante, la chance peut tourner. Surtout avec votre jeu...

LA GRAND-MÈRE. Mais qu'est-ce que cela peut te faire, à la fin ! Ce n'est pas ton argent que je perdrais ! C'est le mien ! Alors ?... Où est Pauline ?

PAULINE. Je suis là, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Ah oui ! c'est vrai. Je t'achèterai demain de quoi faire une belle robe et, à cette demoiselle, mademoiselle Blanche, je crois, également.

BLANCHE, *s'inclinant, ironique.* Merci de votre générosité, Madame.

LA GRAND-MÈRE. C'est bon, vous me remercierez plus tard. Pour le moment, allons déjeuner. Je meurs de faim. Cette roulette m'a ouvert l'appétit... Allons, en route. Alexis Ivanovitch, après la sieste, tiens-toi prêt. N'oublie pas que nous retournons ici. (*Tous sortent.*)

RIDEAU

scène 2

Même décor qu'aux premier et deuxième actes.

LE GENERAL, DES GRIEUX, MADEMOISELLE BLANCHE, *puis* ALEXIS

Tous paraissent très agités.

DES GRIEUX. Et c'est cette femme que vous vous attendiez à mettre dans la tombe !

LE GÉNÉRAL. Comment pouvais-je le prévoir ? Elle était à deux doigts de la mort...

BLANCHE. Vous nous avez raconté des histoires. C'est elle qui nous enterrera tous, y compris les gens de l'hôtel !

LE GÉNÉRAL. Mais je vous assure, Blanche, qu'il y a à peine six mois on lui administrait l'extrême-onction. C'est une véritable résurrection... à laquelle je ne comprends rien. C'est à devenir fou !... Mais j'y pense, ne pourrait-on pas s'adresser à la police ? Nous pourrions dire, par exemple, qu'une vieille, une respectable vieille dame est tombée en enfance et est sur le point de perdre tout son argent au jeu...

DES GRIEUX. Et alors ?

LE GÉNÉRAL. Et alors nous pourrions peut-être obtenir une surveillance ou une interdiction...

DES GRIEUX. C'est stupide ! Vous ne savez plus ce que vous dites !

LE GÉNÉRAL. Mais que faire, alors, que faire ? Oh ! c'est à devenir fou ! (*Entre Alexis. Le général se précipite vers lui.*) Ah ! Alexis Ivanovitch ! Permettez-moi de vous dire qu'il est étrange, fort étrange même... bref que vos procédés envers ma famille et moi... en un mot il est étrange au plus haut degré...

DES GRIEUX, *l'interrompant.* Eh ! ce n'est pas cela ! Mon cher monsieur Alexis, le général se trompe. Il voulait vous dire... ou plutôt vous prévenir... c'est-à-dire... bref, il vous conjure de ne pas le perdre, oui, de ne pas le perdre. J'emploie ce terme à dessein...

ALEXIS. Mais qu'ai-je donc fait ?

DES GRIEUX. Voyons, vous vous chargez de conduire, ou comment dire, de guider cette pauvre vieille... Et vous... Mais elle va perdre !

BLANCHE. Elle va se faire plumer !

DES GRIEUX. Complètement plumer !

BLANCHE. C'est fatal !

DES GRIEUX. Vous avez vu vous-même comment elle joue. Si elle commence à perdre, elle ne voudra plus quitter la table de jeu, par obstination !

BLANCHE. Par dépit !

DES GRIEUX. Et elle jouera !

BLANCHE. Elle s'acharnera à jouer !

DES GRIEUX. Et en pareil cas, vous le savez bien, on ne se rattrape jamais !...

BLANCHE. Jamais !

DES GRIEUX. Jamais !

BLANCHE. Et alors...

DES GRIEUX. Et alors...

ALEXIS. Et alors ?

LE GÉNÉRAL. Et alors, vous perdrez toute la famille ! Ma famille et moi, nous sommes ses seuls héritiers. Je serai franc avec vous : mes affaires en ce moment sont mauvaises, très mauvaises, même. Vous vous en doutiez, d'ailleurs. Si elle perd une somme importante, ou même, qui sait, toute sa fortune, ô mon Dieu ! que deviendront mes enfants ? Et que deviendrais-je, moi aussi ? Alexis Ivanovitch, sauvez-nous, sauvez-nous !

ALEXIS. Mais comment, mon général, de quelle façon ?

LE GÉNÉRAL. Empêchez-la de jouer !

BLANCHE et DES GRIEUX. Empêchez-la !

ALEXIS. Quel crédit ai-je auprès d'elle ? Aucun. Elle ne m'écoute pas. La preuve : au lieu de faire la sieste dans le parc central, elle a filé tout droit au casino...

LE GÉNÉRAL, *au bord d'une attaque.* Au ca... au casino ? Elle est au casino ?

ALEXIS. Oui, mon général, avec Potapytch. Elle ne voulait pas de moi !

LE GÉNÉRAL. Oh ! mon Dieu ! Nous sommes perdus ! Nous sommes perdus !

DES GRIEUX, *au général.* Ah vous !... Ce n'est pas le moment de pleurnicher !... (*A Alexis.*) Cher Monsieur Alexis, allez vite la retrouver... Je vous en prie : allez la retrouver et dites-lui...

ALEXIS. Pourquoi n'y allez-vous pas ?

DES GRIEUX. Vous savez bien qu'elle ne m'écoutera pas. Je vous en prie, Monsieur Alexis, je fais appel à votre conscience. Faites-lui entendre raison, distrayez-la. Enfin, ne la laissez pas trop perdre !...

BLANCHE. Oui, Monsieur Alexis, soyez gentil, n'abandonnez pas cette pauvre vieille.

LE GÉNÉRAL. Alexis Ivanovitch, mon cher ami, pardonnez-moi de m'être si mal exprimé tout à l'heure. Je voulais vous dire tout autre chose... Je vous prie, je vous supplie, je m'incline devant vous, à la russe, vous seul pouvez nous sauver maintenant. Mademoiselle Blanche et moi, nous vous supplions, vous comprenez, j'espère ?

ALEXIS, *après un temps.* Eh bien, soit !

TOUS. Ah ! Merci ! Merci !

(*A ce moment, paraît la grand-mère, suivie de Potapytch. Tous la regardent, anxieux.*)

scène 3

LE GENERAL, DES GRIEUX, BLANCHE, ALEXIS LA GRAND-MERE, POTAPYTCH

La grand-mère a sa figure des mauvais jours.

LA GRAND-MÈRE. Eh bien ! qu'avez-vous tous à me regarder ? Ah ! je m'en souviendrai de votre casino et de votre roulette du diable. J'y ai tout laissé... Ce maudit zéro n'est plus jamais sorti !

LE GÉNÉRAL, *sur le souffle.* Vous avez beaucoup perdu ?

LA GRAND-MÈRE. Ça te regarde ? Occupe-toi de tes affaires ! Potapytch, prépare les bagages. Nous repartons à Moscou. Cent mille roubles !

LE GÉNÉRAL, *effondré.* Cent mille roubles... Mon Dieu, ma tante, ce n'est pas possible...

LA GRAND-MÈRE. Allons, imbécile ! Ce n'est pas le moment de pleurnicher. Tais-toi. Potapytch, qu'on me prépare ma note. La note au plus vite. (*Potapytch sort.*)

ALEXIS. Le prochain train ne part qu'à neuf heures et demie, grand-mère.

LA GRAND-MÈRE. Et maintenant, quelle heure est-il ?

ALEXIS. Quatre heures et demie.

LA GRAND-MÈRE. Quel ennui ! Bah ! Tant pis, j'attendrai. Et toi, le général d'opérettte, qu'as-tu à me fixer ainsi ? C'est mon argent que j'ai perdu et non le tien ! (*A Des Grieux.*) Et vous, l'avorton, qu'est-ce que vous me voulez ? (*A Mlle Blanche.*) Et toi, la Joséphine, qu'as-tu à tortiller des fesses comme une actrice ? Va te trémousser ailleurs. Allez-vous-en tous, vous me fatiguez ! J'en ai assez de voir vos salles têtes !

BLANCHE, *éclatant d'un rire nerveux, au général.* Elle vivra cent ans !
(*Elle entre dans l'hôtel, suivie de Des Grieux.*)

LA GRAND-MÈRE, *hurlant.* Ah ! tu comptais donc sur ma mort, scélérat ! Voleur ! Assassin ! Fiche-moi le camp d'ici, sinon je serais capable...
(*La grand-mère agite sa canne. Le général entre précipitamment dans l'hôtel.*)

scène 4

LA GRAND-MERE, ALEXIS

LA GRAND-MÈRE. Ah ! le cochon ! Le cochon ! Il attendait ma mort pour se remettre à flots ! Eh bien ! il attendra longtemps ! Je ne lui laisserai rien, tu m'entends, rien, pas un kopeck !
(*Entre Pauline.*)

scène 5

LA GRAND-MERE, ALEXIS, PAULINE

LA GRAND-MÈRE. Pauline, est-ce vrai que ton imbécile de beau-père médite d'épouser cette mademoiselle Blanche, une actrice sans doute, ou quelque chose de pire ? Dis-moi, est-ce vrai ?

PAULINE. Je ne puis rien affirmer avec certitude, grand-mère. Mais à entendre mademoiselle Blanche elle-même, qui ne juge pas utile de dissimuler, je crois que...

LA GRAND-MÈRE. Suffit. Je comprends tout. J'ai toujours estimé qu'il était le plus nul et le plus frivole des êtres. Il se donne de l'importance et fait parade de son grade : il oublie qu'on l'a promu général lorsqu'il a pris sa retraite. Je sais tout, ma petite, jusqu'aux télégrammes envoyés à Moscou : « La vieille est-elle enfin morte », ou bien : « La vieille va-t-elle bientôt tourner de l'œil. » On attendait l'héritage. Sans argent, cette créature n'en voudrait pas pour laquais de ce général à fausses dents ! Je ne t'accuse pas, Pauline, je sais que ce n'est pas toi qui as envoyé les télégrammes. Et si nous ne nous sommes pas toujours très bien entendues, je ne veux pas m'en souvenir. Je sais que tu as mauvais caractère. Une vraie guêpe, et quand tu piques ça fait mal. Mais j'ai pitié de toi, car j'aimais ta défunte mère Catherine. Ecoute, si tu veux, plante là tous ces imbéciles et pars avec moi. Tu n'as nulle part où aller et il ne te sied pas de vivre maintenant avec ton beau-père... Attends, je n'ai pas fini. Je ne pose aucune condition. Tu connais ma maison à Moscou. C'est un palais. Libre à toi d'en occuper tout un étage et de ne pas me rendre visite durant des semaines si mon humeur te déplaît... Alors, est-ce oui ou non ?

PAULINE. Laissez-moi d'abord vous demander si vous êtes vraiment décidée à partir tout de suite ?

LA GRAND-MÈRE. Crois-tu que je plaisante ? Je partirai comme je l'ai dit. J'ai perdu cent mille roubles à votre maudite roulette. J'avais fait vœu il y a cinq ans de reconstruire en pierres l'église de bois de ma propriété des environs de Moscou, et au lieu de ça, je suis venue ici jeter mon argent par les fenêtres. A présent, ma chère, je pars construire mon église.

PAULINE. Et les eaux, grand-mère ? Vous étiez venue faire une cure.

LA GRAND-MÈRE. Laisse-moi tranquille avec tes eaux ! Tu veux me mettre en colère ? Dis-moi, pars-tu avec moi, oui ou non ?

PAULINE. Je vous suis très reconnaissante, grand-mère, de l'asile que vous m'offrez. Vous avez en partie deviné ma situation et, bientôt, j'irai certainement vous rejoindre. Mais maintenant, il y a des raisons graves... et je... je ne peux pas me décider tout de suite

LA GRAND-MÈRE. Cela veut dire que tu ne veux pas ?

PAULINE. Cela veut dire que je ne peux pas.

LA GRAND-MÈRE. Prends garde, Pauline. Je sais ce qui te retient ici. Je sais tout. Tu n'as rien à attendre de bon de ce Des Grieux. Allons, allons, ne te fâche pas. Je n'insisterai pas davantage. Seulement, fais bien attention ! Tu me comprends, tu es une fille intelligente. Cela me ferait de la peine s'il t'arrivait quelque chose... Eh bien ! ça suffit maintenant. Je t'ai assez vue comme ça. Je ne te retiens pas ; adieu !

PAULINE. Je vous accompagnerai à la gare, grand-mère...

LA GRAND-MÈRE. C'est inutile. Je n'ai pas besoin de toi : et puis j'en ai par-dessus la tête de vous tous ! (*Pauline va pour lui embrasser la main, mais la grand-mère la retire et embrasse Pauline sur le front.*) Allez, va.
(*Pauline rentre dans l'hôtel.*)

scène 6

LA GRAND-MERE, ALEXIS, *puis* POTAPYTCH

LA GRAND-MÈRE. Je te fais aussi mes adieux, Alexis Ivanovitch. Tu dois être fatigué de moi. Tiens, j'ai encore cent frédérics sur moi. Prends-les.

Alexis. Je vous remercie de tout cœur, grand-mère, mais je me fais scrupule...
(*Rentre Potapytch.*)

La grand-mère. Allons, allons, ils te porteront chance. Quand tu seras à Moscou, viens me trouver. Je te recommanderai quelque part. Tu peux te retirer.

Alexis. Au revoir, grand-mère.

La grand-mère. Au revoir, Alexis. (*Alexis va pour entrer dans l'hôtel.*) Dis-moi...

Alexis, *revenant.* Oui, grand-mère.

La grand-mère. Tu m'as bien dit que le train partait à neuf heures et demie ?

Alexis, *revenant.* Oui, grand-mère.

La grand-mère, *après un temps.* Il est cinq heures... restent donc quatre heures et demie... Dis-moi donc, j'ai des obligations à 5 %, crois-tu qu'on me les changera ici ?

Alexis. Sans aucun doute, grand-mère.

La grand-mère. C'est parfait. Alexis Ivanovitch, passe le premier, allons, en route.

Alexis. Où cela ?

La grand-mère. A la roulette, mon petit Alexis. J'y laisserai ma peau, mais je me rattraperai ! Allons, pas de questions, marche.

Alexis. Vous ferez comme vous voudrez, Antonine Vassilievna, mais moi je n'irai pas.

La grand-mère. Et pourquoi ? Quelle mouche t'a piqué ?

Alexis. Je ne veux pas me faire de reproches, plus tard, et je ne veux être ni témoin ni participant de votre ruine. Dispensez-moi de vous accompagner, je vous en prie. Voici vos cent frédérics, je préfère vous les rendre.

La grand-mère. Eh bien, je me passerai de toi. Va-t'en, tu es trop stupide. Allons, Potapytch, roule le fauteuil. Tu connais le chemin. A la roulette, à la roulette, à la roulette.

(*Elle sort par la droite. Du fond, surgit le général, l'air hagard.*)

scène 7

ALEXIS, LE GENERAL.

Le général. Alexis Ivanovitch ! Sauvez-moi, je vous en supplie. Vous seul pouvez me sauver !

Alexis. Que vous arrive-t-il, mon général ?

Le général, *larmoyant.* Blanche fait ses valises. Elle veut partir. Je vous en supplie, allez la trouver et suppliez-la, exhortez-la de revenir sur sa décision. Elle ne veut plus se marier avec moi... parce qu'à la place du télégramme, c'est la vieille sorcière qui est arrivée. Oh ! que vais-je devenir, Alexis Ivanovitch, que vais-je devenir ? C'est de l'ingratitude ! Dites, n'est-ce pas de l'ingratitude ?

Alexis. Et Des Grieux ?

Le général. Lui aussi veut partir. Il a tous mes biens en gage. Je serai comme un ver. L'argent que vous m'avez apporté... je l'ai perdu au casino, le jour même !

Alexis. Mais alors, comment allez-vous régler votre note à l'hôtel ?

Le général. Quelle note ? Quel hôtel ? Mon Dieu, je n'y pensais plus. Et tout cela à cause de cette vieille toupie ! Chez nous, en Russie, un Etat bien organisé, où il y a des autorités, on mettrait aussitôt en tutelle des vieilles de cette espèce ! Oui, cher monsieur. (*Il s'adresse à un interlocuteur imaginaire. Le général devient fou.*) Vous ne saviez pas encore cela, cher monsieur, apprenez donc que... oui, chez nous, des vieilles de cette sorte, on les plie, on les plie et on les casse ! (*Il s'effondre sur une chaise.*) Oh ! malheur à moi. (*Larmoyant.*) Elle a percé mon âme, cette vieille vis, oui, une vis — je l'ai dit par hasard — mais c'en est une, car elle a percé mon âme comme une vis !

Alexis. Pas comme un tire-bouchon ?

Le général. Non, pas comme un tire-bouchon, comme une vis. (*Il sursaute.*) Un tire-bouchon ? Mais je suis un général et pas une bouteille ! Général, entendez-vous ? J'ai des décorations, des distinctions, et vous, qu'avez-vous ?

Alexis. Allez vous reposer, mon général, allez vous coucher.

Le général. Me coucher ? Mais vous m'insultez ! Vous agissez avec moi comme avec une vieille semelle ! Vous aussi vous êtes contre moi. Vous aussi vous êtes une vis ! Vous percez mon âme. Sachez donc que vous n'étiez pas encore né que j'étais déjà comblé d'honneurs : la croix Saint-Georges, la croix Sainte-Catherine et la croix Blanche !... Oh ! la croix Blanche... Sais-tu qu'elle m'a été décernée lorsque j'ai fait mes adieux à l'armée. Tous les hussards de mon régiment pleuraient en répétant qu'ils ne retrouveraient plus mon pareil. Ah ! où sont-ils ces jours bénis ? Où es-tu enfance heureuse alors qu'innocent et splendide, je courais sur les champs de bataille à la tête de mon bataillon ? Mais je reprendrai du service et je terminerai ma triste destinée dans la tourmente de la guerre. Oui, c'est décidé, j'abandonne tout pour rentrer aux hussards ! On me reprendra, avec une étoile en plus, général parmi les généraux. Commandant d'une division ! Changement de front ! Table rase ! Du nouveau ! Où est-elle cette vieille vis pour que je lui dise ? Où est-elle, dis-moi !

Alexis. Au casino, mon général. Elle est repartie jouer à la roulette.

Le général. A la roulette ? A la roulette ? A la roulette ? A la roulette ? A la roulette... (*Le général devient complètement fou.*)

RIDEAU

C'est avec beaucoup de plaisir que nous avons appris l'attribution du Grand Prix de l'Humour noir du spectacle 1959 *à Simone Dubreuilh pour sa pièce* « Le Naufrage de Miss Ann Saunders » *publiée dans notre numéro* 191. *C'est à l'unanimité du jury et au premier tour que ce prix fut décerné à Simone Dubreuilh que nous félicitons ici chaleureusement.*

●

Même unanimité — comme l'exige le règlement — pour le Prix « U » *fondé par les critiques : cette année il vient d'être attribué à François Billetdoux pour sa pièce* « Tchin-Tchin » *publiée dans notre numéro* 193.

acte 4

Chez Alexis Ivanovitch.
C'est une chambre d'hôtel, très commune. Un lit, une table, un fauteuil, quelques chaises. La fenêtre est ouverte; elle donne sur le ciel.

Lorsque le rideau se lève, Pauline est seule, assise près de la fenêtre. La pièce est plongée dans l'obscurité. Entre Alexis.

scène 1

ALEXIS, *entrant*. Pauline !

PAULINE. Eh bien, qu'y a-t-il ?

ALEXIS. Comment, qu'y a-t-il ? Vous ici, chez moi ?

PAULINE. Si je viens, je viens *tout entière*. C'est mon habitude. Vous vous en apercevrez tout à l'heure. Allumez la bougie. (*Alexis allume une bougie d'une main tremblante. Pauline se lève, s'approche de la table et y dépose une lettre décachetée.*) Lisez !

ALEXIS. C'est... c'est de Des Grieux !

PAULINE. Lisez !

ALEXIS, *lisant*. « Mademoiselle, des circonstances fâcheuses m'obligent à partir immédiatement. Vous avez sans doute remarqué que j'ai évité à dessein toute explication définitive avec vous, tant que la situation n'était pas clarifiée. L'arrivée de la vieille dame, votre parente, et son comportement extravagant ont mis un terme à mon indécision. L'état déplorable de mes affaires m'interdit de nourrir désormais les douces espérances que j'avais osé concevoir quelque temps. Ayant perdu une grosse partie de ma fortune à régler les dettes de votre beau-père, je me suis vu contraint d'aviser mes amis de Pétersbourg pour qu'ils fassent vendre immédiatement les biens hypothéqués à mon profit. Sachant toutefois que, dans sa légèreté, votre beau-père a dilapidé votre fortune personnelle, j'ai décidé de lui faire grâce de cinquante mille francs et de lui rendre jusqu'à concurrence de cette somme une partie des lettres de gage. Ainsi, vous aurez maintenant la possibilité de recouvrer par la voie judiciaire tout ce que vous avez perdu. Je crois, mademoiselle, que dans l'état actuel des choses, mon procédé vous sera fort avantageux. J'espère aussi remplir de cette façon mon devoir de galant homme. Soyez sûre que votre souvenir restera à tout jamais gravé dans mon cœur. » Eh bien, c'est clair. Vous attendiez-vous à autre chose de lui ?

PAULINE. Je n'attendais rien, car j'était édifiée depuis longtemps. J'ai lu dans ses pensées. Il s'imaginait que je chercherais... que j'insisterais... Mais j'ai redoublé exprès de mépris pour lui. J'attendais de voir ce qu'il ferait. S'il était arrivé une dépêche annonçant l'héritage, je lui aurais jeté à la figure tout l'argent que lui doit mon imbécile de beau-père, et je l'aurais chassé pour toujours ! Il y a longtemps, longtemps que je le hais. Oh ! ce n'était pas le même homme ! Mais maintenant... maintenant... Oh ! avec quelle joie je lui aurais jeté à la figure ces cinquante mille francs.

ALEXIS. Mais le papier, cette reconnaissance de cinquante mille francs qu'il a rendue, elle est entre les mains du général, n'est-ce pas ? Prenez-la, et rendez-la à Des Grieux.

PAULINE. Oh ! ce n'est pas la même chose !

ALEXIS. Oui, c'est vrai, ce n'est pas la même chose ! D'ailleurs, à quoi le général est-il bon maintenant ? Et la grand-mère ?

PAULINE. Pourquoi me parlez-vous de la grand-mère ? Elle a été obligée d'emprunter trois mille roubles à Astley pour pouvoir prendre le train. Et puis, je ne veux pas aller chez elle, je ne veux rien demander à personne.

ALEXIS. Que faire, mon Dieu ? Mais comment, comment avez-vous pu aimer ce Des Grieux ? Oh ! le lâche ! le lâche ! Voulez-vous que je le tue en duel ? Où est-il à présent ?

PAULINE. A Francfort. Il doit y rester trois jours.

ALEXIS. Un mot de vous, et je pars par le premier train.

PAULINE. *éclatant de rire*. Pour qu'il vous dise : « Rendez-moi d'abord mes cinquante mille francs » ? Et pourquoi se battrait-il avec vous ? Quel enfantillage !

ALEXIS. Mais alors, où prendre ces cinquante mille francs, où les prendre ? Mais j'y pense : et mister Astley ?

PAULINE. Alors tu veux que je te quitte, pour aller retrouver cet Anglais ? Tu le veux ?

ALEXIS. Pauline ! Pauline !... Donne-moi seulement une heure ! Attends-moi seulement une heure !... et je reviendrai... c'est indispensable ! Tu verras... reste là, reste là !...
(*Il s'élance comme un fou hors de la pièce, où l'obscurité se fait, tandis que derrière la fenêtre se dessinent en ombres chinoises une énorme roulette qui se met à tourner et la silhouette d'Alexis. Les répliques qui suivent sont données sur un rythme très rapide.*)

VOIX D'ALEXIS. Oui, parfois l'idée la plus folle, la plus fantasque en apparence s'empare de votre esprit avec une telle puissance qu'on finit par la croire ralisable ?

VOIX DU PREMIER CROUPIER. 31 rouge, impair et passe !

VOIX DU DEUXIÈME CROUPIER. 4 noir, pair et manque !

VOIX DU PREMIER CROUPIER. 5 rouge, impair et manque !

VOIX D'ALEXIS. Bien plus, si cette idée est liée à un désir violent, passionné, on la prend en fin de compte pour quelque chose d'inéluctable, de prédestiné !

VOIX DU PREMIER CROUPIER. 7 rouge impair et manque !

VOIX DU DEUXIÈME CROUPIER. 2 noir, pair et manque !

VOIX D'ALEXIS. Ce soir-là, que je n'oublierai jamais, il m'est arrivé une aventure miraculeuse. Bien qu'elle s'explique parfaitement par l'arithmétique, elle n'en demeure pas moins miraculeuse à mes yeux. Et pourquoi cette certitude était-elle si profondément enracinée en moi et depuis si longtemps? Car j'y songeais depuis longtemps, je le répète, non comme à une éventualité mais comme à quelque chose qui devait nécessairement arriver...

(*La roulette disparaît. Entre Alexis. Il va à la table et y dépose un monceau de billets et d'or. La pièce est faiblement éclairée. C'est l'aube.*)

ALEXIS. J'ai gagné deux cent mille florins ! Deux cent mille ! (*Pauline est assise à la même place, immobile, l'œil fixé sur Alexis. Celui-ci, soudain, s'aperçoit qu'il n'a pas fermé la porte. Il s'y précipite et la ferme à double tour. Il prend ensuite une valise et la pose sur une chaise.*) Faut-il mettre tout l'argent dans la même valise jusqu'à demain ? Deux cent mille florins ! (*Il éclate de rire.*) Oui... cela devait nécessairement m'arriver. Ne me demande pas comment j'ai gagné cet argent, je ne m'en souviens même plus... J'ai joué à l'aveuglette, sans calculer... Un engrenage extraordinaire... et je crois bien que je serais encore là-bas si quelqu'un ne m'avait soufflé combien j'avais gagné... Oui, un caprice du hasard, et puis aussi cette soif du risque... le désir d'étonner la galerie. J'en oubliais tes paroles, ton image, la raison de mon départ. Tout cela était passé au second plan. Toutes les sensations récentes me semblaient quelque chose de révolu, quelque chose que nous n'évoquerions plus car tout allait recommencer. (*Il prend une liasse de billets.*) Mais voici tes vingt-cinq mille florins, Pauline. Cela fait cinquante mille francs, même davantage. Prends-les, et demain tu les lui jetteras à la figure... Si tu veux, je les lui remettrai moi-même demain à Francfort !

PAULINE, *après un temps.* Je ne veux pas de votre argent.

ALEXIS. Comment ! Mais que veux-tu..., que voulez-vous dire ? Pourquoi, pourquoi ?

PAULINE. Je n'accepte pas d'argent pour rien.

ALEXIS. Mais je vous l'offre en ami, Pauline. Je vous offre ma vie.

PAULINE. Vous êtes trop généreux... La maîtresse de Des Grieux ne vaut pas cinquante mille francs !

ALEXIS. La maîtresse de Des Grieux !... Mais Pauline, comment pouvez-vous me parler ainsi ? Suis-je un Des Grieux ?

PAULINE. — Ah ! Je vous hais... je vous hais plus que Des Grieux ! (*Elle se cache la figure dans les mains réprimant à grand-peine une crise de nerfs.*) Achète-moi, veux-tu, achète-moi, pour cinquante mille francs, comme Des Grieux. (*Alexis la fait asseoir et se met à ses genoux. Un temps.*) Je l'ai aimé, Alexis, je l'ai aimé toute une année... comme une folle... et je le jure devant Dieu, jamais, même en pensée, je ne lui ai été infidèle. Il a méprisé cela, il s'est moqué de moi. Comment ai-je pu l'aimer ? Et pourquoi ? Je n'en sais rien. Une illusion des sens, de l'imagination... Peut-être même cela a-t-il débuté par une gaminerie, une sottise, ou parce que j'étais tout le temps sous la surveillance de cet idiot de général ! Oui, c'est cela, tout simplement. (*Elle pose ses mains sur les épaules d'Alexis et le dévisage silencieusement.*) Tu m'aimes donc... Dis-moi, tu m'aimes donc ? Oui... (*Elle éclate de rire.*) Tu m'aimes, car tu voulais te battre pour moi, avec le baron. (*Elle l'embrasse, subitement.*) Vois-tu, ce n'est pas sans raison que je suis venue chez toi, ce n'est pas sans raison qu'il m'était pénible de rester avec Astley... Ecoute, est-ce que tu as déjà aimé ?

ALEXIS. Non, et tu le sais bien, avant toi je n'ai jamais aimé.

PAULINE. Avant moi... Non, je ne peux pas être ton premier amour. (*Elle rit.*) Non, ce n'est pas moi qui puis être ton premier amour... Ecoute ce que je vais te dire. Domine ton cœur, Alexis, et cesse de m'aimer comme tu m'aimes, maintenant. Ce sera mieux pour toi, et ton cœur deviendra plus léger et plus joyeux... et tu te garderas d'une ennemie redoutable et méchante. Car j'ai été méchante avec toi. Mais aussi, pourquoi t'humilies-tu toujours ? N'as-tu pas d'orgueil ? Embrasse-moi, embrasse-moi, je serai maintenant ton esclave, tu feras de moi ce qu'il te plaira. (*Elle l'étreint et le repousse brusquement.*) Mais tout d'abord, nous allons partir d'ici !

ALEXIS. Tout de suite, si tu le désires...

PAULINE. Non, pas tout de suite... demain. Nous rattraperons la grand-mère, qu'en penses-tu ? Je crois que nous la rattraperons à Berlin... Oh ! elle sera bien étonnée de nous voir... Et Astley ? Sais-tu qu'il m'attend ! (*Elle éclate de rire.*) Il se trouve probablement sous tes fenêtres en ce moment... Oui, sous tes fenêtres. (*Elle rit.*) Oh! il ne se jetterait pas du haut du Schlangenberg, lui... Tu ne sais pas qu'il m'a demandée en mariage ? Oui, il veut m'épouser... c'est trop drôle... L'été prochain, il projette d'aller au Pôle Nord pour des recherches scientifiques... il voudrait m'emmener avec lui. Il prétend que nous autres, Russes, nous ne savons rien, que nous ne sommes bons à rien... Mais c'est un homme généreux. Figure-t-oi qu'il excuse le général, il dit que Blanche... que la passion... enfin, je ne sais plus, je ne sais plus... Les pauvres, comme je les plains. Dis-moi, as-tu vraiment songé à le tuer, Des Grieux ? Que tu es bête, mon chéri, d'avoir pu croire que je t'aurais laissé te battre avec lui... Mais tu n'es même pas capable de tuer le baron... (*Elle rit.*) Oh ! comme tu étais drôle, l'autre jour. Comme cela t'ennuyait d'aller le trouver. Comme j'ai ri, alors, comme j'ai ri ! (*Elle rit, mais bientôt son rire se transforme en sanglot. Alexis l'étreint et l'embrasse longuement. Puis, Pauline se dégage brusquement, va vers la table, regarde l'argent et se retourne vers Alexis.*) Eh bien, tu me les donnes maintenant mes cinquante mille francs ?

ALEXIS. Mais, Pauline...

PAULINE. Tu as changé d'avis ? Tu regrettes ta promesse, peut-être ? (*Alexis prend l'argent et le lui donne.*) Alors, ils sont à moi, à présent ? Eh bien, réponds-moi !

ALEXIS. Ils ont toujours été à toi, Pauline.

PAULINE. Bon. Eh bien, les voici, tes cinquante mille francs ! (*Elle les lui jette à la figure et s'élance hors de la pièce. L'argent s'éparpille sur le plancher.*)

ALEXIS, *courant après elle.* Pauline ! Pauline !

(*La pièce reste vide quelques secondes. Alexis réapparaît, puis il se penche vers les billets éparpillés et se met en devoir de les ramasser. Noir de quelques secondes. Lorsque la lumière revient, Alexis est assis, accoudé à la table, un verre à la main. Il paraît dormir. Le soleil éclaire la pièce. On frappe à la porte.*)

scène 2

ALEXIS, ASTLEY

ALEXIS, *sursautant.* Oui, oui... Qui est là ? (*Il va à la porte, en titubant.*) Qui est là ?

VOIX D'ASTLEY. Mister Astley.

ALEXIS, *surpris.* Astley ? (*Il ouvre la porte.*) Vous ?

ASTLEY. Oui, c'est moi.

ALEXIS. Que désirez-vous ?

ASTLEY. Je viens vous voir au sujet de Pauline.

ALEXIS. Où est-elle ?

ASTLEY. Chez moi...

ALEXIS. Chez vous ?

ASTLEY. Oui. A l'hôtel d'Angleterre.

ALEXIS. Mais comment... vous... vous avez l'intention de la garder avec vous ?


LES
NEGRES
DE
JEAN GENET

Inventez, sinon des mots, des phrases qui coupent au lieu de lier. Inventez, non l'amour, mais la haine, et faites donc de la poésie, puisque c'est le seul domaine qu'il nous soit permis d'exploiter...



AU THÉATRE DE LUTÈCE
LES NÈGRES
CLOWNERIE
DE JEAN GENET
MISE EN SCÈNE ROGER BLIN
ASSISTANT D'DEE
AVEC LA COMPAGNIE AFRICAINE D



ux, bon, aimable et tendre sera noir. Le lait sera noir, riz, le ciel, les colombes, l'espérance seront noirs...



RAMATIQUE "LES GRIOTS"



ASTLEY. Oui, j'ai cette intention.

ALEXIS. Mais, monsieur Astley, cela fera un scandale... Cela n'est pas possible ! De plus, elle est tout à fait malade ; vous ne l'avez peut-être pas remarqué.

ASTLEY. Oh ! Je l'ai remarqué. Si elle n'avait pas été souffrante, elle n'aurait pas passé la nuit chez vous.

ALEXIS. Ah ! vous savez cela ?

ASTLEY. Je le sais. Elle devait venir chez moi hier soir et je l'aurais conduite chez une de mes parentes. Mais comme elle était souffrante, elle s'est trompée, et c'est chez vous qu'elle est allée...

ALEXIS. Voyez-vous ça !... Eh bien, tous mes compliments, monsieur Astley. A propos, n'êtes-vous pas resté sous mes fenêtres une partie de la nuit ? Pauline s'en est beaucoup divertie.

ASTLEY. Vraiment ? Eh bien, non, je ne suis pas resté sous vos fenêtres... J'ai attendu dans le parc de l'hôtel...

ALEXIS. Cela revient au même... Il faut la soigner, monsieur Astley.

ASTLEY. J'ai déjà fait appeler un médecin et si elle meurt, vous m'en rendrez raison. C'est ce que je suis venu vous signifier.

ALEXIS. Voyons, monsieur Astley, que voulez-vous dire ?

ASTLEY. Est-il vrai que vous avez gagné quatre cent mille florins ?

ALEXIS. Deux cent mille seulement.

ASTLEY. Et alors, vous partez ce matin pour Paris ?

ALEXIS. Pourquoi ?

ASTLEY. Tous les Russes qui ont de l'argent vont à Paris pour le boire.

ALEXIS. C'est ridicule ! Que ferai-je maintenant à Paris en plein mois d'août ! Et puis j'aime Pauline, monsieur Astley, vous le savez très bien.

ASTLEY. Est-ce possible ? Je suis sûr du contraire.

ALEXIS. Mais enfin, de quel droit vous permettez-vous...? Comment osez-vous me parler sur ce ton ? Voulez-vous que je vous dise pourquoi vous êtes venu ? Vous avez simplement eu peur, monsieur Astley...

ASTLEY. Peur de vous ?

ALEXIS. De moi, certainement.

ASTLEY. Vous ne savez pas ce que vous dites. Mais je pardonne, vous êtes ivre !

ALEXIS. Ivre ? Oui, c'est possible après tout... Mais je n'ai pas l'esprit dérangé au point de me tromper sur ma situation et la vôtre. Vos paroles trahissent votre inquiétude. Vous avez peur de savoir ce qui c'est passé entre Pauline et moi, cette nuit !

ASTLEY. J'ignore ce qui s'est passé et je ne tiens pas à le savoir. Ce que je peux vous dire, c'est qu'elle m'a certifié qu'elle vous haïssait.

ALEXIS. Je ne vous crois pas. Il se peut que je ne sois pas digne d'elle. Seulement, je crois que vous avez menti. Elle ne peut pas me haïr, elle n'a pu vous le certifier. Mais je vous pardonne, par égard pour votre situation. Vous allez assumer un rôle au-dessus de vos forces, monsieur Astley, et croyez-le bien, je vous plains ! Savez-vous que Pauline a été la maîtresse de Des Grieux ?

ASTLEY. Je ne l'ignore pas, mais je n'écouterai pas vos accusations...

ALEXIS. Oh ! je ne porte aucune accusation contre elle, mais d'une manière générale, je crois qu'un Français et une jeune Russe, c'est là un rapprochement, monsieur Astley, qui ni vous ni moi ne pourrons expliquer ou comprendre définitivement.

ASTLEY. Que voulez-vous dire ?

ALEXIS. Ah ! cela vous intéresse... mais c'est une trop longue histoire, monsieur Astley et fort sérieuse, si comique qu'elle paraisse au premier abord. Un Français, c'est une forme achevée et parfaite. Le type national du Français, c'est-à-dire le Parisien, s'est moulé dans une forme élégante, quand nous n'étions encore que des ours mal léchés. A présent, le Parisien le plus plat, le plus bête, peut avoir des manières, des procédés, des expressions et même des idées d'une forme suprêmement élégante sans participer le moins du monde à cette forme par son esprit ou par son cœur, car tout cela lui a été transmis par héritage. En tant que Britannique, vous pouvez n'en pas convenir, moi aussi je n'en conviens pas, ne fût-ce que par jalousie. Mais nos jeunes filles sont d'un tout autre avis. Au risque de vous déplaire, je dois vous avouer que les Anglais, pour la plupart, sont raides, compassés, et dépourvus d'élégance. Or, les Russes ont un sens assez délicat de la beauté et une Pauline, croyez-le, hésitera longtemps avant de vous préférer à un Des Grieux. Elle vous estimera, deviendra pour vous une amie, vous ouvrira son cœur, mais sur ce même cœur régnera toujours ce Des Grieux qui lui est apparu un jour sous l'auréole d'un marquis élégant, d'un libéral désabusé qui, à l'en croire, s'était ruiné pour secourir sa famille et cet idiot de général. Toutes ses manœuvres ont été dévoilées par la suite, mais il n'importe : rendez-lui le Des Grieux d'autrefois, voilà ce qui lui faut ! Et plus elle déteste le Des Grieux actuel, plus elle regrette l'ancien bien que ce dernier n'ait jamais existé que dans son esprit... Vous êtes raffineur, je crois, monsieur Astley ?

ASTLEY. Oui, je suis un des actionnaires de la grande raffinerie Lowel et Compagnie.

ALEXIS. Vous voyez bien, monsieur Astley. D'un côté, un raffineur et de l'autre l'Apollon du Belvédère. Cela ne va pas ensemble.

ASTLEY. Vous êtes ivre, voilà pourquoi vous proférez de telles absurdités. Tout cela est dépourvu de la moindre originalité.

ALEXIS. J'en conviens. Mais le malheur, c'est que toutes mes accusations, si banales soient-elles, sont pourtant vraies. Rappelez-vous mes paroles, monsieur Astley : vous et moi nous n'obtiendrons rien. J'ai payé pour Des Grieux. Vous aussi, vous paierez pour lui !

ASTLEY. Ce que vous dites est absurde et infâme, et je... *(Des coups sont frappés à la porte. Alexis et Astley se regardent. Alexis va ouvrir. Entre Mlle Blanche.)*

BLANCHE. On peut entrer ? Oh ! je vous croyais seul, monsieur Alexis... Bonjour, monsieur Astley.

ASTLEY. Bonjour, mademoiselle Blanche. Je vous laisse. *(A Alexis, désignant Mlle Blanche)* : N'avais-je pas raison ? Vous partirez aujourd'hui même pour Paris. *(Il sort.)*

BLANCHE. Pas possible ? Vous partez pour Paris ? Quelle merveilleuse coïncidence ? Figurez-vous que moi aussi je prends le train pour Paris, dans une heure... Je vous emmène ?
(Alexis la regarde... puis brusquement éclate de rire. Noir.)

scène 3

Même décor qu'aux premier et deuxième actes.
La nuit commence à tomber. Karl, le garçon dessert une table.
Entrent le baron et la baronne de Wurmerhelm, qui tient en laisse un tout petit chien.

KARL, LE BARON, LA BARONNE

KARL, *s'inclinant.* Ich erlaube mir, der Frau Baronin und dem Herren Baron einen schönen Abend zu wünschen.

LE BARON. Danke, mein Freud. (*A la baronne :*) Meine. Liebe, wie fühlen sie sich ?

LA BARONNE. Oh, ein wenig indisponiert wegen dieses « Hachis-Parmentier ». Die französischen weine « Champagne Nature » verdrehen mir den Kopf.

LE BARON. Ach, meine Liebe, ich hatte Ihnen doch gesagt dass man sie mit vorsicht genissen müsse Mein Vater vohute nach der niederlage Nopoleons drei share in Paris mit den preussischen Besatzungstruppen under pflegte zu zagen...

(*Ils sont sortis par la gauche. Entre Alexis.*)

scène 4

KARL, ALEXIS

ALEXIS. Bonsoir, Karl...

KARL. Monsieur Alexis !

ALEXIS. Tu te souviens encore de moi, Karl ?

KARL. Si je me souviens encore de vous ?... Oh ! monsieur Alexis, comment pouvez-vous le demander ?... Cela fait tout juste un an que vous avez quitté Roulettenbourg...

ALEXIS. Oui... Tu as une mémoire excellente, Karl.

KARL. Oh ! monsieur Alexis, vous avez été si gentil avec moi, et si généreux. J'ai souvent pensé à vous. Votre séjour à Paris a-t-il été agréable ?

ALEXIS. Oh ! je n'y suis resté qu'un mois, mais ce fut du délire... oui, du délire... et de l'extravagance...

KARL. Ah ! je vois, je vois : les petites dames...

ALEXIS. Une seule, mon ami, une seule...

KARL. Ah ! là là..., La Joséphine Française... la plus redoutable de toutes, m'a-t-on dit.

ALEXIS. Et on ne t'a pas trompé.

KARL. La femme, la femme, monsieur Alexis ! Exista-t-il jamais pire calamité ?

ALEXIS. Tu es toujours un aussi grand spécialiste en matière féminine, à ce que je vois. Sais-tu que cela prend des proportions inquiétantes ? Cela devient presque un mal.

KARL. Un mal ? Je ne connais que trois maux sur la terre, monsieur Alexis : promener les petits chiens des clientes, manger en compagnie d'une femme qui ne cesse de parler et dont on n'a pas la ressource de saupoudrer la bouche d'un peu d'insecticide. Enfin, servir une Anglaise !

ALEXIS. Ah ! tu es incorrigible... Peux-tu me dire justement si une personne de nationalité anglaise se trouve à l'hôtel en ce moment ?

KARL. Une femme ?

ALEXIS. Non, c'est un homme. Son nom est Astley.

KARL. Astley ?

ALEXIS. Oui, tu m'as souvent vu en sa compagnie. Je sais qu'il est ici depuis quelques jours.

KARL. Je vais aller voir.

ALEXIS. S'il te plaît, mon ami. (*Karl sort. Alexis, seul.*) Un an déjà... un an... et voilà à quoi j'en suis réduit. Une situation de mendiant. Mais qu'importe la mendicité ! Je m'en moque. Je me suis tout bonnement perdu. D'ailleurs, cela ne peut se comparer à rien et il ne sert à rien de se faire la morale. Rien de plus absurde que la morale... Ah ! les gens contents deux-mêmes... avec quelle orgueilleuse satisfaction ces bavards sont toujours prêts à prononcer leurs sentences. S'ils savaient jusqu'à quel point je comprends moi-même toute l'ignominie de ma situation actuelle, ils n'auraient certes pas le courage de me faire la leçon. Et que pourraient-ils me dire que je ne sache déjà... Un petit joueur à la roulette ? Oui. Mais en quoi le jeu est-il pire que tel autre moyen de se procurer de l'argent, que le commerce par exemple. Comme si la cupidité n'était pas toujours pareille, quel que soit son objet ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en un tour de roue tout peut changer et alors ces mêmes moralistes seront les premiers, j'en suis certain, à venir me féliciter avec d'amicales plaisanteries. Qu'ils aillent tous au diable !

(*Rentre Karl.*)

KARL. Vous aviez raison. Mister Astley est bien ici. Il sera là dans un instant.

ALEXIS. Je te remercie, Karl.

(*Rentrent le baron et la baronne.*)

scène 5

ALEXIS, KARL, LE BARON ET LA BARONNE

LA BARONNE, *reconnaissant Alexis.* Mein Gott ! der Verrückter vom letzten Jah !

LE BARON. Aber was ! Ist das sicher mein Seelchen ?

LA BARONNE. Ia, sicher. Karl ! Karl !

KARL, *allant vers la baronne.* Was wünscht gnädige Frau Baronnin ?

LA BARONNE, *à voix basse.* Sagen Sie mir, ist dieser Herr, wicklich der Preceptor der Künder des generals Zagorianski ?

KARL. Ja, gnädige Frau Baronnin.

LA BARONNE. Was fallt Ihnen ein diesen Bösewicht zu sprechen ?

KARL. Wir sagten nur einige Wörter...

LA BARONNE. Ach so ! Da sie so gerne sprechen, gehen, gehen sie sich doch mit meineim kleinen Hündschen Adolf ein wenig unterhalten. Es ist Zeit für seine Promenade !

KARL. Gut, gut...

(*Il sort par la gauche. Le baron et la baronne passent très dignement devant Alexis. Ils sortent par la droite. Du fond, entre Astley.*)

scène 6

ALEXIS, ASTLEY

ASTLEY. Alexis !

ALEXIS. Astley !

(*Ils s'étreignent.*)

ASTLEY. Je pensais bien que vous viendriez me voir ! Ne prenez pas la peine de me raconter vos aventures. Je suis au courant de vos faits et gestes depuis votre départ pour Paris.

ALEXIS. Eh bien, on peut dire que vous ne perdez pas de vue vos anciens amis. C'est tout à votre honneur. Et cela peut m'être utile un jour. Figurez-vous que, depuis quelque temps, la succession chronologique des événements m'échappe et lorsque je veux rassembler et mettre en ordre mes souvenirs, force m'est de recourir à des témoignages étrangers. Ainsi, je puis apprendre certaines particularité de mon existence. N'est-ce pas amusant ? Mais j'y pense : c'est bien vous qui venez de me sortir de la prison de Roulettenbourg où je me trouvais pour une dette de deux cents florins ?

ASTLEY. Non... ce n'est pas moi, mais je savais que vous étiez ici en prison pour dettes.

ALEXIS. Alors, vous savez qui m'a fait libérer ?

ASTLEY. Je l'ignore.

ALEXIS. C'est bizarre. Je croyais devoir cette bonne fortune à quelque Anglais, original et excentrique.

ASTLEY. Je me réjouis de voir que vous avez conservé votre gaieté et votre indépendance d'esprit.

ALEXIS, *riant.* Autrement dit, vous enragez de ne me voir ni triste ni humilié ?

ASTLEY, *riant à son tour.* Votre réponse me plaît. Vous avez raison. L'homme aime voir son meilleur ami humilié devant lui. L'amitié repose bien souvent sur l'humiliation, c'est une vérité première connue de tous les gens d'esprit... Mais, dans le cas présent, je vous l'assure, je suis très sincèrement heureux de voir que vous ne vous êtes pas laissé abattre... Dites-moi, avez-vous l'intention de renoncer au jeu ?

ALEXIS. Oh ! que le diable l'emporte ! J'y renoncerais tout de suite si seulement...

ASTLEY. Si seulement vous pouviez vous rattraper et prendre votre revanche ? C'est bien ce que je pensais. Vous avez dit cela par inadvertance, donc vous avez dit la vérité. Et, en dehors du jeu, vous ne faites rien ?

ALEXIS. Non rien. Je suis désormais incapable de réfléchir longuement ou de concentrer ma pensée sur un objet quelconque et ces quinze jours que je viens de passer en prison ont été quelque chose d'étrange pour moi. J'ai vécu sous l'influence des sensations passées, je me suis confiné dans le souvenir de cet ouragan qui m'a emporté et rejeté comme une épave, et alors un doute m'a saisi. N'étais-je pas fou, à cette époque, et n'ai-je pas passé tout ce temps dans un asile d'aliénés. Peut-être y suis-je encore de sorte que tout ce que j'ai vu, tout ce que j'ai vécu n'était et continue à n'être qu'un produit de mon imagination, une pure et simple illusion... Comprenez-vous cela ?

ASTLEY, *après un temps.* Vous vous êtes ankylosé, Alexis Ivanovitch. Vous avez renoncé à la vie et à vos devoirs d'homme.

ALEXIS. Ne croyez pas cela. Bientôt, j'en suis sûr, je ressusciterai d'entre les morts, et je me trouverai de nouveau au nombre des hommes.

ASTLEY. Vous serez encore ici dans six mois.

ALEXIS. Ne dites pas cela. Et, pour vous prouver que je ne suis pas oublieux du passé, permettez-moi de vous demander où se trouve actuellement Pauline Alexandrovna. Je suis sûr que c'est elle qui m'a fait sortir de prison.

ASTLEY. Je ne le pense pas. Miss Pauline est actuellement en Suisse et vous me feriez plaisir en ne me posant pas de questions à son sujet !

ALEXIS, *riant.* Tiens, tiens... Si je comprends bien, Pauline ne vous a pas épargné, vous non plus...

ASTLEY. Miss Pauline est l'être le plus noble qui soit ! Mais je vous le répète, cessez de me questionner à son sujet. Vous ne l'avez jamais connue et son nom dans votre bouche est une offense à mon sens moral.

ALEXIS. Vraiment ? Vous avez tort, car de quoi pouvons-nous parler, sinon d'elle. Autour de Pauline se groupent tous nos souvenirs. Mais ne vous inquiétez pas, je ne désire pas connaître vos affaires intimes. Seule m'intéresse sa situation extérieure. Cela peut se communiquer en deux mots.

ASTLEY. Soit, à condition qu'avec deux mots, la discussion soit close. Miss Pauline a été longtemps malade, elle l'est encore. Elle a vécu quelque temps avec ma mère et ma sœur dans le Nord de l'Angleterre. Il y a six mois, sa grand-mère, cette vieille folle, vous vous en souvenez, est morte en lui laissant à elle personnellement sept mille livres sterling. Actuellement, miss Pauline réside en Suisse, dans la famille de ma sœur. Le général, son beau-père, est mort le mois dernier à Paris d'une attaque d'apoplexie. Mademoiselle Blanche l'a bien traité jusqu'au bout, mais elle a réussi à faire mettre à son nom tout ce qu'il avait hérité de sa tante. Voilà, je crois que c'est tout.

ALEXIS. Et Des Grieux, ne voyage-t-il pas en Suisse ?

ASTLEY. Non, Des Grieux ne voyage pas en Suisse, j'ignore où il est. Et je vous prie, une fois pour toutes, d'éviter ce genre d'allusions, sinon vous aurez affaire à moi.

ALEXIS. Comment ! Malgré notre ancienne amitié ?

ASTLEY. Oui, malgré notre ancienne amitié.

(*Entre Karl, qui observe et écoute les deux hommes.*)

ALEXIS. Je vous demande mille fois pardon, mister Astley. Il n'y a rien de malintentionné dans mes paroles. Mais vous souvenez-vous de ce que je vous disais, il y a juste un an ? Vous et moi nous n'obtiendrons rien. N'avais-je pas raison ? Vous avez payé pour Des Grieux, comme j'ai payé pour lui.

ASTLEY. C'est absurde ! C'est ignoble ! Sachez donc pauvre imbécile, que je suis venu ici sur son ordre, afin de vous voir, de vous parler à cœur ouvert et de lui rapporter tout : vos sentiments, vos souvenirs et vos espoirs...

ALEXIS. Est-ce possible ?... est-ce possible ?

ASTLEY. Oui, malheureux... elle vous aimait, et je puis vous le révéler, car vous êtes un homme fini ! Bien plus, même si je vous disais qu'elle vous aime encore, vous resteriez ici, malgré tout. Oui, vous vous êtes perdu, Alexis, par votre faute. Jusqu'ici, vous avez été honnête, vous avez préféré devenir un laquais plutôt qu'un voleur, mais je tremble en pensant à votre avenir. En voilà assez. Adieu. Vous avez besoin d'argent, naturellement. Voici dix louis; je ne vous en donne pas davantage, car de toute façon vous les perdrez. Prenez-les et disons-nous adieu.

ALEXIS. Non, mister Astley, après tout ce que vous m'avez dit...

ASTLEY. Allons, prenez !... (*Il met l'argent sur une table.*) Je suis persuadé que vous avez encore gardé votre honneur, et je vous donne cet argent comme à un ami, à un véritable ami. Allons, prenez, et disons-nous adieu.

ALEXIS, *après un temps.* Soit, à condition que vous me permettiez de vous embrasser...

ASTLEY. Oh ! avec plaisir. (*Ils s'étreignent.*) Bonne chance ! (*Il sort.*)

scène 7

ALEXIS, *seul.* L'essentiel maintenant, c'est la Suisse ! Oh ! si je pouvais passer la frontière demain... devenir un homme nouveau... que Pauline sache... ressusciter... Il suffit pour cela... (*Il prend l'argent que lui a laissé Astley. Rentre Karl.*) Oh ! j'ai un pressentiment et il ne peut me tromper ! J'ai dix louis et j'ai commencé à jouer avec dix florins... Si je me montre prudent au début... Si je calcule bien. Je n'ai qu'à me rappeler ce qui m'est arrivé à Wiesbaden, il y a un mois avec un florin. J'ai quitté le casino avec cent frédérics en poche... J'avais misé sur le noir... oui le noir... Aujourd'hui, je commencerai par le rouge, et demain, j'en suis sûr, demain tout cela finira... oui, demain, tout cela finira... (*Il sort.*)

scène 8

KARL. Ah ! mon Dieu, j'en étais sûr, il y retourne ! Il y retourne ! L'imbécile. Et tout cela à cause d'une Joséphine ! Ah ! je leur en ferai voir, moi ! Je leur en ferai voir ! Je leur en ferai voir !...

NOIR

"UN JOUEUR"...

*André Charpak s'est révélé, l'an dernier, au monde du théâtre par une adaptation remarquable, celle d'*Humiliés et Offensés*, qui fit l'objet de notre numéro 179. Fidèle à Dostoïevski, André Charpak récidive, aujourd'hui, en adaptant pour la scène la célèbre nouvelle,* Un Joueur*, qui avait déjà servi de prétexte à un film, avec Gérard Philipe.*

L'univers de Dostoïevski est éminemment dramatique et, depuis Crime et Châtiment *ou* Les Frères Karamazov*, ses œuvres ont inspiré dramaturges et cinéastes. André Charpak a eu le mérite, jusqu'ici, de s'attaquer à des œuvres du grand écrivain russe peu connues ou méconnues.* Humiliés et Offensés *furent, pour beaucoup, une révélation. La partie était plus rude avec* Un Joueur*. Elle a été, aussi, plus sévèrement commentée. Ce qui ne diminue en rien le mérite de l'adaptateur. Dostoïevski n'est pas trahi. C'est là l'essentiel.*

...ET LA CRITIQUE

PAUL GORDEAUX :

Une adaptation encore meilleure que la précédente.

La saison dernière, déjà, sur cette même scène, M. André Charpak nous avait donné une intéressante adaptation d'*Humiliés et Offensés*, de Dostoïevski.

Le voici qui nous revient avec une adaptation du *Joueur*, un roman que Dostoïevski publia en 1866, après un voyage à l'étranger où il avait perdu tout son argent sur les tapis verts. Et cette adaptation est encore meilleure que celle de l'an passé...

M. André Charpak a mis lui-même la pièce en scène — le tableau de la roulette, avec les têtes des joueurs se penchant d'un côté, puis de l'autre au gré des évolutions de la boule dans la cuvette, est un petit chef-d'œuvre d'observation et d'humour. Il joue avec une mélancolie tendue le « Joueur » Alexis Ivanovitch ; M[lles] Véronique Silver et Nadine Basile sont bien jolies ; MM. Lucien Barjon et Jacques Gripel bien pittoresques, et M[me] Béatrice Bretty a prêté à la grand-mère une pétulance à la fois naïve et roublarde.

France-Soir.

PAUL MORELLE :

Une personnalité à suivre.

Il ne manque pas d'éléments d'intérêt, ce nouveau spectacle adapté et mis en scène par André Charpak, qui joue également le rôle du joueur. Et d'abord, André Charpak lui-même. C'est un comédien sobre, feutré, retenu, subtil en même temps qu'un adaptateur habile et un metteur en scène appliqué.

Après sa réussite de *Humiliés et Offensés* où il avait été puissamment aidé par Gregory Chmara, sa triple tentative, ici, témoigne d'une personnalité intéressante et qui sera à suivre. Peut-être, ayant voulu trop embrasser, pour cette fois-ci, a-t-il encore mal étreint. Mais l'aisance viendra, à qui a déjà la continuité, la ténacité dans l'audace.

Libération.

PIERRE BERGER :

Tout est parfait.

L'un des mérites de l'adaptateur est de ne jamais oublier que Dostoïevski n'avait qu'une ambition : être un écrivain populaire, une sorte d'Eugène Sue slave. Son incroyable génie en fait l'écrivain peut-être le plus grand de tous les temps. Il n'en est pas moins vrai que la plupart de ses thèmes sont les mêmes qu'ont traités des romanciers populaires français. Il reste donc à dire que, sans Dostoïevski, le *Joueur* n'eût été qu'un mélo très moyen. Mais, en marge du démon du jeu, il y a l'immense contexte spirituel. C'est l'intelligence de M. Charpak de l'avoir maintenu dans une aventure théâtrale qui est aussi une aventure de la fidélité.

L'adaptateur a également assuré la mise en scène du spectacle (il est également l'interprète du *Joueur*). Il ne pouvait mieux construire scéniquement son entreprise. Tout est parfait, des décors de Bado à l'interprétation de onze comédiens dont il faut détacher M[me] Béatrice Bretty qui, dans le rôle d'une vieille dame saisie par le démon des autres, montre que la Comédie-Française n'est pas indispensable à une grande artiste. C'est un miracle de voir comment une âme pleine de santé peut tout à coup rejoindre dans l'abîme les âmes incohérentes et maudites de Dostoïevski.

Paris-Jour.

MAX FAVALELLI :

Une gageure non tenue.

Quelqu'un n'est pas venu hier soir au Théâtre de l'Alliance Française : Dostoïevski.

Il faut dire que c'est un auteur qui ne se rend pas souvent aux rendez-vous qu'on lui donne.

Il a tout à fait ignoré celui que lui avait fixé M. André Charpak.

Lequel s'en est pris à l'un des ouvrages les plus dangereux à manier qui soient dans l'œuvre de Dostoïevski : *Un Joueur*.

Vouloir nous faire partager cette passion dévorante (et qui dévora l'auteur lui-même) qu'est le jeu, sans nous la rendre présente, telle est la gageure que n'a point tenue Charpak.

Paris-Presse.

GUSTAVE JOLY :

Un « goût du malheur » très dans la note.

Metteur en scène ingénieux et ironique — le tableau de la salle de jeu évoque la *Table Verte* des ballets Joost — et principal interprète de son adaptation, M. André Charpak a dessiné un personnage avec une fine mélancolie, un « goût du malheur » très dans la note. Béatrice Bretty, Nadine Basile et Véronique Silver ; Lucien Barjon, Jacques Gripel, Jean Kepel et Henry Jooff lui sont de loyaux partenaires.

L'Aurore.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Ouf, ça vit, ça remue, ça compte.

Heureusement, deux interprètes sauvent la représentation. D'abord et surtout M[me] Bretty qui arrive au milieu de la grisaille ambiante. Elle arrive, ne devrais-je pas écrire qu'elle survient, qu'elle fait irruption, qu'elle réveille tout le monde ; elle surgit et elle balaie d'un grand coup de sa belle nature dramatique, de son généreux tempérament, de son sûr métier, elle ventile l'ennui, crée le mouvement, jette mille flammes, fait feu des quatre fers sans quitter le fauteuil d'infirme du personnage. Ouf, ça vit, ça remue, ça compte. Plus j'avance dans la carrière (et les ans) plus je m'extasie sur les effets d'une technique éprouvée.

Et puis aussi, il y a cette charmante, et si digne, si nette, M[lle] Nadine Basile qui a une belle voix, pleine, dense, sait s'en servir et démontre au cours d'une seule scène — mais importante — qu'elle est capable d'exprimer de l'émotion et de l'exprimer en comédienne.

Le Figaro.



DEE : « Je veux ma chaise ».

Impromptu de Pierre de Prins

Mise en scène de Piet Eeckelaert

LA CHAISE

Pila, 20 ans, très élégante	Luce Van Herpe
Jenker, 40 ans, fort bien habillé	Lucien Bricout
Dee, 21 ans, élégant mais avec une affectation de négligence	Ward Bogaert
Agent de police	Piet Eeckelaert

« La Chaise » a été créée le 4 novembre 1957 au Théâtre Flamand de Bruxelles par la troupe du « Parnassusberg »

Pierre De Prins est un jeune écrivain flamand qui, depuis quelques années, s'intéresse vivement aux tendances du théâtre moderne. Journaliste de métier, il se consacra d'abord, non sans succès, à la poésie qui, chez lui, se caractérise par un accent aigre-doux. Passionné à la fois de Baudelaire et de René Char, il transplanta son univers poétique à la scène. Des groupes flamands de théâtre d'avant-garde ont déjà créé plusieurs de ses pièces. Néanmoins, cet auteur se plaint que les théâtres officiels flamands de Belgique n'apprécient guère son « esprit français ».
Les auteurs dramatiques flamands l'ont élu récemment secrétaire de leur association.
Fervent admirateur de Ionesco et de Beckett, il a écrit une pièce en un acte, « La Chaise », que « *L'Avant-Scène* » est heureuse de présenter à ses lecteurs.

R. C.

Quand le rideau se lève, il n'y a sur la scène qu'une seule chaise. Au loin, un son de guitare. Pila, Jenker et Dee apparaissent. Il semble qu'une longue promenade les ait fatigués. La première, Pila aperçoit la chaise.

PILA, *de l'air de qui trouve enfin un moyen de se reposer.* Ah !... une chaise...

(Jenker et Dee se précipitent sur la chaise et luttent pour la saisir. Dee l'emporte. Il s'assied. Jenker lui lance un regard méprisant et retourne près de Pila. Elle a assisté très étonnée à la scène. La musique cesse.)

JENKER. Il est comme ça... sans un atome de politesse.

DEE. Tu t'es assez démené pour être à ma place, impoli !

JENKER. Je voulais la chaise pour Pila.

DEE. Non mais regardez ce chevalier...

PILA. C'était très gentil de ta part, Jenker.

DEE, *à Pila.* Tu peux l'avoir si tu veux.

PILA. Qui... Jenker ?

DEE. Mais non... la chaise. (*Silence puis brusquement.*) Viens !

PILA. Moi ?

(Jenker lui fait un signe de tête. Pila se dirige timidement vers Dee tandis que Jenker la suit de près. Tous deux, ils entourent la chaise.)

PILA. Eh bien... Tu te lèves ?

DEE, *désigne Jenker.* Non, tant qu'il sera dans les environs.

PILA. Mais puisqu'il a dit qu'il voulait me céder la place.

DEE. Des mots !

JENKER. Je jure que je l'aurais fait.

DEE. Alors pourquoi te colles-tu à moi ? Tu veux nous rouler, Pila et moi ? Pas si bête, mon vieux.

PILA. Dee, ton humour n'est pas très original.

DEE. Si c'est ainsi, tu n'as qu'à rester debout.

JENKER, *il se fâche.* Sale égoïste, propose-lui plutôt de crever son joli petit ventre d'un coup de couteau. Après tu pourras tranquillement continuer ta sieste sur la chaise.

DEE. L'idée me plaît. De toutes façons le monde est surpeuplé.

PILA. Moi je ne discute plus.

JENKER. Tu as l'intention de continuer à te promener ? La ville est encore loin.

© P. de Prins 1959

PILA. Je pensais qu'il aurait permis que je me repose un peu. Mais il est aussi égoïste qu'un crapaud. Partons, Jenker. Rester debout sans marcher me fatigue encore plus.

DEE. Moi, égoïste ! Et lui alors ! C'est uniquement de sa faute, uniquement à cause de sa mauvaise volonté que tu ne peux pas t'asseoir sur la chaise...

JENKER. Tu ferais mieux de penser à te zigouiller, tu ferais un joli cadavre, je t'assure.

DEE. Pourquoi y penserais-je ? J'ai la chaise, moi ! Je suis assis, moi !

PILA. Nous avons des yeux. Tu es assis et bien encore ! Mais nous, nous restons debout !

DEE. Ce n'est pas de ma faute s'il n'y a qu'une chaise.

JENKER. La nôtre non plus. Tu ne pourrais pas faire une petite place à Pila ?

DEE. Je veux bien.

(Pila et Jenker s'approchent.)

PILA. Pourquoi ne te lèves-tu pas ?

DEE. Vous le savez.

JENKER. Tu divagues.

DEE. Je n'ai jamais dit que tu devais mourir. J'ai seulement dit que tu devais t'éloigner de la chaise.

PILA, *à Jenker*. File. Tu vois comme il est têtu.

(De mauvais gré, Jenker fait deux pas en arrière.)

DEE, *il regarde en arrière*. Encore un pas, oui, comme ça, c'est assez...

(Dee se lève. Il s'écarte légèrement de la chaise pour la laisser à Pila lorsque Jenker fait bruyamment un pas en avant. Dee se rassied précipitamment.)

PILA, *impatiente*. Eh bien ?

DEE. Il a fait un pas en avant.

JENKER. Tu n'es tout de même plus un enfant.

DEE. Je veux être certain, Jenker.

JENKER. O. K. *(Il fait de nouveau un pas en arrière.)* Je dois rester ici jusqu'au moment où tu me feras signe de bouger ou tu veux que j'attende que Pila ait pris racine dans la chaise ?

(Dee vérifie si Jenker est suffisamment loin. Puis il se lève. Poussant un soupir de soulagement, Pila occupe la place.)

DEE. C'est bon de s'asseoir.

PILA, *à Dee*. Ne le taquine pas.

DEE. Je ne taquine personne, je dis ça comme ça.

JENKER. Il a dit ça comme par méchanceté.

PILA. Tu es très fatigué, Jenker ?

JENKER. Ça peut aller. La chaise est confortable ?

PILA. Elle n'est pas en beurre, tu sais, mais après une pareille promenade !... Je me demande pourquoi les ébénistes font les sièges aussi durs ?

DEE. Parce que trop de gens ont trop de graisse.

JENKER. Tu es absolument cinglé... Parler de graisse à propos d'une chaise !

DEE. On vit dans un siècle de contrastes. Unir le dur au dur, c'est de l'antiquaille, unir le tendre au dur, ça c'est moderne. Et la preuve, les femmes sont folles des gangsters et vice versa.

JENKER. Tu es cinglé.

PILA. La lune apparaît là-bas au milieu des nuages, Jenker.

JENKER. Symbole de pureté.

DEE. Ou d'hypocrisie.

PILA. Comment peut-on imaginer que la lune est hypocrite !

DEE. Elle se cache comme une femme derrière un ciel de plumes et de soie.

PILA. Je ne vois pas de plumes dans le ciel.

DEE. Il y en a quand même. Pense aux anges. Et d'ailleurs, les nuages rouges et bleus, ce ne sont pas des plumes ?

JENKER. Je crois plutôt que tu as des plumes dans le cerveau.

PILA. Elle est bien bonne, Jenker, ah ! ah ! ah !... Mais c'est curieux, je trouve cette soirée excessivement poétique. Vraiment l'atmosphère rêvée pour tes sottises, Dee.

DEE, *à Jenker*. Au lieu de me remercier, elle est de plus en plus gentille avec toi.

PILA. Je n'oublie pas le mal que j'ai eu à te faire quitter cette chaise de pierre.

JENKER. Dommage que j'aie mon beau costume, sinon je me laisserais tomber sur ce sol dégoûtant.

DEE. Oh ! si ce n'est que ça ! Je me fiche pas mal de mes vêtements. *(Il fait quelques pas à la recherche d'un coin plus propre.)* Voilà, ici il ne fait pas trop sale.

PILA. Jenker, fais comme lui, assieds-toi par terre. La lune est merveilleuse.

JENKER. Ce n'est pas la lune qui me paiera un pantalon neuf. Moi, il faut que je travaille pour me payer des vêtements. Il n'y a pas de satellites qui m'engraissent : mes parents sont morts depuis longtemps.

DEE, *entre-temps, il s'est assis par terre*. La lune vaut bien une tache. Mon pantalon ne se trouera pas pour si peu, à moins que... la qualité du tissu soit si mauvaise qu'il ne résiste pas...

JENKER. Mon pantalon peut tout supporter, même tes bêtises. Tu as peut-être l'habitude des pantalonnades, mais tu ne connais rien aux tissus.

DEE. Le vieux se drape dans l'indifférence, c'est sa façon de se moquer.

PILA. La ferme, Dee. Vos problèmes textiles ne m'intéressent pas du tout. *(Après un court silence, à Jenker.)* Tu veux que je te fasse une petite place pour te reposer ?

JENKER. Un coin de chaise, c'est bien trop fatigant.

DEE. C'est fou ce que tu as vieilli.

PILA. Mais enfin, Jenker, je te ferais une petite place avec beaucoup de plaisir.

JENKER. Bon, puisque tu insistes...

DEE. Naturellement, le chevalier ne peut pas refuser. Mais moi aussi, je voudrais un petit coin pour m'asseoir.

PILA, *brutalement*. Toi, tu t'es déjà reposé.

DEE. J'ignorais que tu connaissais mieux que moi les limites de ma fatigue !

PILA. Comme tu es vulgaire.

DEE. Moins que lui et cependant tu l'autorises à coller ses jambes maigres à tes cuisses.

(Pila recule légèrement et Jenker s'assied près d'elle.)

JENKER. Il n'a que ça en tête : des cuisses !

PILA. Il y a de plus vilaines choses au monde.

JENKER. D'accord, on sait que les tiennes sont divines.

DEE. Comment le sais-tu ?

(Pila et Jenker ne répondent pas. Pila hausse les épaules. Silence déplaisant.)

JENKER. Je ne me sens pas tout à fait à mon aise.

PILA. Attends, je vais reculer encore un peu. Voilà. Tu te sens mieux maintenant ?

JENKER. Beaucoup mieux, merci. Je suis toujours à la hauteur des circonstances. Dans les moments difficiles, je ne fais pas la fine bouche.

DEE. Tes moments difficiles me paraissent fort agréables.

PILA. Tiens, il se civilise. Il fait des compliments.

JENKER. Douteux...

PILA. Il est jeune, Jenker.

DEE, *imitant Pila.* Je te fais volontiers une petite place, Jenker; je vais reculer encore un peu, Jenker; tu es bien, Jenker ? Il est jeune, Jenker. (*Brutal.*) Son seul avantage sur moi, c'est son âge. Et encore, il n'y est pour rien. Tout le mérite revient à ses parents.

PILA. C'est ce qui te trompe, Dee. Jenker a de l'expérience et une grande connaissance du cœur humain.

JENKER. Pila, laisse parler ce bleu. Mais toi, as-tu assez de place, sûr ?

PILA. Merci, Jenker, je suis très, très bien.

JENKER. Oui, seulement moi, je ne suis pas très, très bien. Tu ne pourrais plus reculer un tout petit peu ?

DEE. Reculer... toujours reculer ! A la fin, je me demande pourquoi je lui ai donné ma chaise.

JENKER. Parce que tu es un âne.

DEE. Merci de ta franchise. De toi, elle a de quoi surprendre.

PILA. Non mais c'est vrai que tu n'es pas bien, Jenker ? Maintenant, je tombe à moitié.

JENKER. Tomber à moitié, ce n'est pas tomber !

DEE. Quelle différence ?

JENKER. La ferme, gêneur !

PILA. Evidemment c'est loin d'être confortable mais à la guerre comme à la guerre... J'espère maintenant que tu as assez de place ?

JENKER. Ce n'est pas encore l'idéal, mais ma situation s'est nettement améliorée. Au fond c'est bien vrai qu'une chaise, ce n'est fait que pour une seule personne !

DEE. Alors lève-toi et laisse Pila s'asseoir seule !

PILA. Il plaisante.

JENKER. Au contraire, je suis a-socialement sérieux.

PILA. Jenker, tu n'y penses pas, tu ne vas tout de même pas te lever ?

DEE. Rassure-toi, il n'y pense pas.

JENKER. Je constate seulement que ni toi ni moi ne sommes assis confortablement.

DEE. Autrement dit, il y a une personne de trop sur la chaise et cette personne c'est toi, Pila ! Quel crétin !

JENKER. Qui ?

DEE. Moi, naturellement. Je suis beaucoup trop social. Quand je pense que j'ai cédé la chaise à une poule amoureuse. J'aurais dû me rappeler... Quand on veut faire un cadeau à une fille amoureuse d'un autre, autant le faire tout de suite à celui qu'elle aime ! La différence : des illusions !

JENKER, *cynique.* Tu t'assagis.

PILA, *à Jenker.* Tu ne crois pas que je serais mieux sur tes genoux ? On gagnerait de la place et on pourrait enfin s'asseoir confortablement tous les deux.

DEE. Encore un peu elle va regretter que la chaise n'est pas un lit ! Il est vrai que ses cuisses sont divines.

JENKER, *à Pila.* Ta proposition m'intéresse. Mais tu me sembles tellement lourde !

PILA. Si tu veux, on peut renverser les rôles. Accepterais-tu de t'asseoir sur mes genoux ?

JENKER, *réfléchit.* Ce n'est pas une mauvaise idée.

PILA. Très bien, on le fait. (*Elle se lève.*)

DEE. La chaise et les cuisses ! Que demander de plus, Jenker ? (*Pathétique, il se met à chanter.*) : Où peut-on être mieux, où peut-on être mieux ?...

JENKER, *il a conquis toute la chaise.* Je ne peux pas accepter cela. La chaise est déjà si dure et avec mon poids en plus... Non c'est trop.

PILA. Moi je t'assure, je n'y vois pas d'inconvénients.

DEE. Pourquoi y verrait-elle des inconvénients ? Les femmes amoureuses ont la digestion facile, c'est connu. Sinon, elles ne pourraient jamais acheter des enfants.

JENKER. Non, Pila, je ne veux pas profiter de ta bonté. D'ailleurs, quand on y réfléchit, une chaise c'est fait pour une personne seulement. Et de plus, celle-ci n'a pas l'air très solide. Elle pourrait s'effondrer.

PILA. Mais tantôt on s'y est assis tous les trois presque en même temps.

JENKER. Tous les trois si tu veux, mais en partie. Par exemple moi, j'ai fait peser tout mon poids sur ma jambe libre. Donc ce que tu dis ne prouve pas que la chaise est à même de supporter nos deux poids.

DEE. Résultat : Jenker garde la chaise.

PILA, *à Dee.* La chaise n'est ni à toi ni à moi. Jenker peut s'y reposer tranquillement.

DEE. Et toi pas ? Tu ne t'es assise que deux minutes.

PILA. C'est vrai... et pourtant je me sens tellement fatiguée.

DEE. Alors qu'attends-tu pour la lui reprendre ?

PILA. Tu vois bien qu'il se repose.

DEE. Chasse-le. Tu veux que je t'aide ?

JENKER, *il réfléchit.* La chaise pourrait-elle supporter nos deux poids ?

PILA. Quels poids ?

JENKER. Les nôtres naturellement.

PILA. Tu crois ? (*Elle est enchantée.*)

DEE, *se rassied sur le sol.* C'est un homme d'affaires : il sait qu'une fausse manœuvre peut lui faire perdre tout ce qu'il a gagné !

JENKER. J'ai tout de même gagné quelque chose tandis que toi, tu as les poches vides.

DEE. Attention, Jenker; j'ai une bonne langue et des poings solides...

JENKER. Et le derrière par terre !

PILA. Jenker, puis-je m'asseoir sur tes genoux ?

JENKER. Ça dépend !

DEE. Il veut gagner du temps et du repos. Vraiment tu ne veux pas que je t'aide ?

JENKER. Quand je pense qu'il m'a appelé « chevalier » !

DEE. J'exagérais. « Chevalier » c'est trop beau pour toi. J'aurais dû dire « arriviste ».

JENKER. Je t'avertis que tu vas trop loin. Vas-tu finir ?

DEE. Finir et pourquoi ? J'aimerais mieux me pendre.

JENKER. Continue à m'insulter et c'est moi qui te tuerai. Tu n'auras pas besoin de corde.

DEE, *ironique.* Me tuer, moi !... Avec quoi, avec ton expérience, ta connaissance du cœur humain ?

PILA. Du calme, les enfants.

DEE. D'abord nous ne sommes pas tes enfants et ensuite, ne t'occupe pas de ça. C'est à ce profiteur que j'en ai.

JENKER, *il se lève.* Assez ! (*Il se dirige vers Dee et lui fait face, menaçant.*) Encore une insulte et tu pourras te vanter d'avoir reçu une bonne raclée.

DEE. Pila, voilà ta chance : la chaise est libre.

(*Pila regarde Dee, stupéfaite. Elle n'y comprend rien, mais Jenker se retourne rapidement et s'élance vers la chaise. Il se rassied.*)

Rien de plus bête qu'une femme.

JENKER, *content de sa victoire.* Si, une autre femme.

PILA. Je ne m'assierai que s'il me le permet. Mais je suis bien obligée d'avouer que je m'attendais de sa part à plus de générosité.

DEE. La générosité est l'affaire des anges et des clochards. Sur la terre, on ne connaît que le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera. »

PILA. Pourquoi parles-tu du ciel ? Tu n'es pas curé, que je sache ?

DEE. Non et je le regrette. Je me demande comment mes parents n'ont pas deviné mes possibilités et ne m'ont pas donné une éducation plus adaptée à ce monde ingrat !

PILA. Je n'ai plus la force de parler, je suis trop fatiguée.

DEE, *se lève de nouveau.* Puisque notre ami refuse d'écouter la voix de la raison, nous le forcerons à déguerpir.

PILA. Tu ne vas pas te battre ?

DEE. Je lui ai dit que j'avais les poings solides.

PILA. Dee, calme-toi. Jenker se fait de plus en plus vieux. C'est naturel qu'il ait besoin de repos.

DEE. Et on fait des compliments !

JENKER. Je n'ai jamais dit que je refusais de céder ma place. Dieu merci, je me sens encore de taille à supporter le poids de Pila.

PILA. Alors vraiment tu acceptes que je m'asseye sur tes genoux ?

JENKER. Pourquoi pas ?

(*Dee hausse les épaules et retourne à sa place, sur le sol. Pila s'assied prudemment sur les genoux de Jenker.*)

PILA. Je ne suis pas trop lourde, dis ?

JANKER. Pas trop lourde, en effet.

PILA. As-tu regardé la lune ?

JENKER. Tu ne m'en as pas laissé le temps.

PILA. Tu es certain que je ne suis pas trop lourde ?

JENKER. Même si tu l'étais, cela ne changerait rien.

PILA. La chaise n'est pas trop dure ?

JENKER. Elle n'est pas plus molle.

PILA. Ça ne t'ennuie pas que je sois sur tes genoux ?

JENKER. Qu'est-ce que l'ennui ? (*Il se rend compte qu'il est allé trop loin, il veut réparer.*) Je n'ai pas tous les jours la chance d'avoir une jeune fille poétique sur les genoux.

DEE. Je m'en veux de ne pas avoir pensé à t'offrir mes genoux.

PILA. Tu es trop jeune, Dee, beaucoup trop jeune; tes genoux manquent d'expérience.

DEE. Si tu parlais de mes mains, passe encore, mais de mes genoux ! (*Silence.*) Tout bien considéré, c'est moi qui suis la dupe.

JENKER. Je suis heureux que tu le reconnaisses, mais rassure-toi, tout n'est pas perdu, tu peux encore te racheter.

DEE. Je suis plus malin que tu ne crois. Maintenant j'ai compris votre petit jeu.

PILA. Je t'assure que je suis très bien ainsi, Dee. Il ne faut plus vous battre.

DEE. Mais moi, je ne suis pas bien du tout. Je veux ma chaise !

PILA. Tu plaisantes, nous l'occupons !

DEE. C'est ce qui me gêne.

JENKER. Tu la veux pour toi seul ?

DEE. Où il y a de la place pour deux, il y en a pour trois.

JENKER. Si tu t'imagines que je vais t'autoriser à te jucher sur les genoux de Pila...

DEE. Tu l'as deviné, c'est justement ce que je désire.

PILA. C'est inouï !

DEE. Pourquoi ? Si Jenker s'assied sur tes genoux, tu le trouves normal. Et si je veux faire la même chose, tu cries. Or nous sommes tous deux tes amis et tu n'es pas mariée avec lui. Nous avons donc les mêmes droits ou la même absence de droits !... Moi aussi, j'aimerais te parler de la lune.

JENKER. Alors d'après toi, si, au lieu de deux, il y avait ici douze amis de Pila, elle serait obligée de les prendre tous sur les genoux ? Tu es fou ! Si Pila accepte ta proposition, tant pis pour elle, moi je refuse absolument de te supporter. Je suis l'ami de Pila et pas le tien.

DEE. Nous sommes deux et non douze.

PILA. Inutile, je refuse. Deux ou cent c'est la même chose. Je me sens bien ainsi et je veux le rester.

DEE. Je m'en fiche. Tout ce que je sais c'est que j'ai autant de droit sur la chaise que vous deux. Si vous refusez de me céder la part qui me revient, j'emploierai la force.

PILA. Dans le fond, Jenker, Dee a raison. Il m'avait offert sa place.

JENKER, *à Pila.* Tu te reposes : il a toutes les raisons du monde d'être heureux.

PILA. Il a un droit à la chaise.

JENKER. Que veux-tu ? Il n'y a qu'une chaise et il l'a cédée. Donc, il ne peut plus s'y asseoir et s'il ne peut plus s'y asseoir, il n'a qu'à rester debout.

DEE. Ta logique ne me touche pas. J'ai cédé la place à Pila et non à toi. Si tu ne fiches pas le camp immédiatement, c'est moi qui t'y forcerai.

(*Jenker ne répond pas, mais hausse dédaigneusement les épaules. Court silence.*)

Eh bien ?

(*Jenker ne répond pas.*)

Voilà. Tu l'auras voulu. (*Il pousse violemment Jenker et la chaise bascule.*)

PILA. Attention, Dee. Tu vas me faire tomber.

DEE. Quelle importance ! Tu es déjà tombée dans ses bras. Tes cuisses sont divines, n'est-ce pas ? La lune est si belle !

JENKER. Ton jeu devient insupportable.

DEE. Alors, ça ne suffit pas. Il ne doit pas devenir insupportable, mais être insupportable.

(*Dee se rapproche de nouveau dans l'intention de pousser Jenker, mais celui-ci se lève brusquement et Pila tombe.*)

PILA. Brute !

JENKER. Moi ?

PILA, *réfléchissant.* Non, non, lui.

DEE. Je veux ma chaise.

JENKER. Jamais de la vie, tu dois être poli et plein de respect pour les personnes plus âgées que toi.

DEE. Pendant la guerre nos soldats ne s'inquiétaient pas de savoir si l'ennemi était plus jeune ou plus âgé qu'eux. Il ne s'agit pas d'une question d'âge, mais d'un droit.

JENKER. Dis plutôt d'une question de force. Mais tu aurais tort de sous-estimer la mienne.

PILA. Si vous continuez ainsi, personne ne pourra plus s'asseoir tranquillement sur la chaise. A la fin, on sera mieux sans elle.

JENKER. Tu as raison, Pila. Seulement cet imbécile n'entend rien à la logique. Il n'y a qu'une chaise et il faut bien s'en contenter.

PILA. Comment s'asseoir à trois ?

JENKER. Et moi en-dessous ! Merci beaucoup !

PILA. Je veux dire : l'un à côté de l'autre.

DEE. Le siège n'est pas assez large.

PILA. Je m'assieds au milieu et vous deux, vous asseyez chacun d'un côté, comme vous pouvez. Cela me paraît juste. Après tout je suis une femme.

DEE. Bien sûr que tu es une femme, sans quoi j'aurais gardé la chaise.

PILA. Vous êtes d'accord ?

(*Dee et Jenker font un signe de tête. Elle s'assied.*) Moi, je m'installe étroitement au milieu. Tu vois, il y a encore un peu de place de chaque côté. Pas beaucoup, mais assez. Toi, Jenker, tu viens ici, et toi, Dee, là. (*Jenker et Dee se sont assis.*) Et maintenant... repos !

(*Entre-temps un agent de police est apparu. La musique recommence. L'agent regarde les trois personnages qui prennent place. Lorsqu'ils sont assis, il touche l'épaule de Pila.*)

AGENT. Excusez-moi de vous déranger...

PILA. On n'est jamais une minute tranquille. Je viens à peine de terminer les hostilités entre ces deux-là qu'un troisième s'amène. (*A l'agent.*) Toi aussi, tu veux t'asseoir sur la chaise ? Ou sur mes genoux ?...

AGENT. Votre proposition est très aimable, mademoiselle, mais je n'aime pas profiter de mon uniforme.

DEE. Vous l'useriez sans doute en vous asseyant.

PILA. Tu ne veux pas t'asseoir ? Très bien. Alors dis-nous ce qui t'amène ? Décide-toi !

AGENT. La chaise, Mademoiselle.

PILA. Comment ?... Je ne comprends pas. La chaise, tu la veux ou tu ne la veux pas ? Explique-toi clairement !

AGENT. Pardon... Mademoiselle. Je veux la chaise, mais pas pour m'asseoir.

JENKER. Une chaise pour rester debout ?

AGENT. Ça ne vous regarde pas. Je vous prie de vous lever.

PILA. C'est un comble. Il demande que nous nous levions pour prendre la chaise alors qu'il ne veut pas s'y asseoir !

AGENT. Je voudrais m'asseoir, mais je ne peux pas. Oserais-je en profiter pour vous rappeler que d'habitude, on ne tutoie pas la police ?

DEE. Ce monsieur représente la loi, Pila, et il faut avoir du respect pour la loi.

AGENT. Monsieur est libre de se moquer, mais je l'avertis que c'est un petit jeu qui peut lui coûter cher.

JENKER, *à Pila et à Dee.* Taisez-vous à la fin. Il est capable de nous dresser un procès-verbal.

AGENT. Vous au moins, Monsieur, vous êtes raisonnable. Et maintenant, la chaise.

(*Pila, Jenker et Dee se lèvent lentement. L'agent saisit la chaise et veut s'éloigner.*)

PILA. Un moment, monsieur l'Agent. Puis-je vous demander un petit renseignement ?

(*L'agent s'arrête, pose la chaise et s'assied.*)

AGENT. Mais certainement, Mademoiselle. Mais je vous préviens, mon temps est précieux. Il pourrait aboyer.

PILA. Votre temps, aboyer ?

AGENT. Mais non, il n'y a que les chiens qui aboient.

DEE. Figurez-vous que nous l'avions appris à l'école.

JENKER. Quel chien ?

AGENT. Celui du premier ministre.

PILA. Je me fiche du chien du premier ministre ! Je voulais simplement vous demander pourquoi on a posé cette chaise ici, à cet endroit ?

AGENT. Cette chaise est pour lui.

PILA. Pour le premier ministre ?

DEE, *moqueur.* Non, pour son chien.

AGENT. Exactement, Monsieur, pour son chien.

PILA. Pour une bête !

AGENT. Pour un chien, Mademoiselle.

DEE. Depuis quand un chien a-t-il besoin d'une chaise ?

AGENT. Ce n'est pas un chien comme les autres, Monsieur, c'est un chien politique.

JENKER. Et le chien politique, lui, a besoin d'une chaise ?

AGENT. Les chiens politiques ne sont pas des chiens ordinaires. Ils assistent à des réceptions. Ils sont très vite fatigués. Quand on le promène le soir, le chien du premier ministre doit se reposer tous les cent mètres. C'est pour cela que nous avons disposé des chaises un peu partout. Vous comprenez, c'est pour qu'il ne salisse pas sa jolie fourrure en se frottant à toute cette boue.

DEE. Je ne comprends toujours pas pourquoi vous venez prendre la chaise ? De toutes façons, elle est à sa place... à cent mètres de la précédente...

AGENT. Aujourd'hui, il est fatigué tous les cinquante mètres. Il a été si occupé ces derniers temps. (*Il se lève.*) Eh bien... au revoir ! (*L'agent emporte la chaise et quitte la scène.*)

PILA. Que fait-on maintenant ?

DEE. On continue jusqu'à la prochaine chaise.

JENKER. Et on recommence tout.

(*La musique s'enfle et le RIDEAU tombe.*)

Comédie en un acte
de André Ransan

LA POSTÉRITÉ

PERSONNAGES

Hector Tavernier, 40 ans
Félix Blond, 25 ans
Berthe Tavernier, 30 ans

Diffusée par la Radiodiffusion-Télévision Française
le 21 novembre 1955 et le 24 avril 1957 sur la Chaine Nationale

Le cabinet de travail du romancier Hector Tavernier. Au fond, porte monumentale entre deux bibliothèques aux riches reliures. A gauche, au premier plan, un canapé; derrière, une cheminée, et, près de celle-ci, une porte donnant sur les appartements. A droite, large bureau-ministre, où sont amoncelés livres et papiers; au premier plan, porte ouvrant sur le bureau du Secrétaire.

Au lever du rideau, Hector Tavernier, le romancier bien connu, assis à sa table, est en train de travailler à son nouveau roman. Léger temps. Entre Berthe, sa femme. Jeune, jolie, séduisante, elle se met à tourner et retourner autour de la table de l'écrivain, essayant visiblement par ses allées et venues, ses arrêts devant la glace, ses claquements de doigts, ses toussottements, ses soupirs, d'attirer l'attention de celui qui, plongé dans ses fictions, laisse courir sur le papier une plume qui a fait sa réputation...

Tavernier n'entend ni ne voit rien. En désespoir de cause, Berthe vient se planter carrément devant le fauteuil de son mari et ne bouge plus. Alors, Tavernier lève enfin la tête, avec un air légèrement ébahi.

TAVERNIER. Qu'est-ce qu'il y a ?

BERTHE. Tout de même ! Tu daignes !

TAVERNIER. Je daigne quoi ?

BERTHE. Non, tu ne vois rien, bien sûr ! Comme d'habitude. Ça te crève les yeux et tu ne vois pas !

TAVERNIER. Qu'est-ce que je ne vois pas ?

BERTHE. Faites donc quelque chose pour les hommes, ils sont aveugles !

TAVERNIER. Je t'en prie, explique-toi.

BERTHE. Je t'en prie, regarde mieux.

TAVERNIER. Mais quoi ?

BERTHE. Ma coiffure nouvelle, parbleu !

TAVERNIER, *d'un regard distrait.* Pas mal. (*Et il reprend sa plume.*)

BERTHE, *décontenancée.* C'est tout ?

TAVERNIER, *avec une lassitude résignée.* Ecoute, mon petit, je travaille...

BERTHE, *éclatant.* Tu travailles ! Voilà enfin le grand mot lâché ! Je l'attendais. Il était inévitable. Tu travailles ! Bien sûr ! Monsieur est écrivain ! Monsieur est dans son rêve ! Monsieur imagine un beau roman — un roman d'amour, naturellement !... où je ne suis pour rien, cela va de soi ! Et pour qui le « cher maître » travaille-t-il ? Est-ce que cela se demande ? Pour « Elle », parbleu, « Elle » avec une majuscule, « Elle » vers qui sont tournés, jour et nuit, toutes ses pensées, tous ses regards, tous ses désirs ! « Elle », la Bien-Aimée, l'âme sœur, la Maîtresse idéale...

TAVERNIER, *sursautant.* J'ai une maîtresse, moi ?

BERTHE. Pas encore, mais ça va venir.

TAVERNIER. Qui cela ?

BERTHE. L'Académie, voyons !

TAVERNIER, *se levant.* Stupide !

BERTHE, *indignée.* Et tu m'insultes, par-dessus le marché ! C'est un comble ! Non seulement tu n'as aucune considération pour moi, mais tu me méprises. Ah ! je le boirai jusqu'à la lie ! Non, tu n'as pas de cœur et tu ne m'as jamais aimée. Je suis la plus malheureuse des femmes !

(*Elle va pleurer, quand des coups discrets sont frappés à la porte du fond. Entre Félix Blond, secrétaire d'Hector Tavernier. C'est un jeune homme de vingt-cinq ans environ, bien de sa personne, mais d'aspect modeste et même timide. Il tient sous le bras une chemise de couleur rose.*)

TAVERNIER. Ah ! c'est vous, mon cher Blond...

BLOND. Bonjour, maître... Madame...,

BERTHE, *ton sec.* Monsieur.

(*Elle sort à gauche, en faisant claquer la porte. Expression de Blond, qui marque bien qu'il est habitué à de pareilles scènes et n'en ignore pas le sens.*)

BLOND, *pour faire diversion.* Comme il fait beau aujourd'hui, mon cher maître !

TAVERNIER. C'est le printemps, mon cher ami... (*Maussade.*) Tenez, voici du courrier à répondre... Des lettres, des lettres, et pour écrire quoi, grand Dieu ! Des questions absurdes, des flatteries imbéciles, des rapprochements ridicules... Il y en a un qui me compare à Dante.

BLOND. Hé !...

TAVERNIER. Comme si c'était vraisemblable !

© André Ransan 1959

BLOND. L'autre jour, un de vos admirateurs vous plaçait près de Gœthe.

TAVERNIER. A la grande rigueur... (*Compulsant le courrier avec humeur.*) Et des enquêteurs, des intervieweurs ! Et des tapeurs, bien entendu ! Et des manuscrits, cela va de soi ! Il est stupéfiant de voir le nombre de gens, en France, qui sont piqués par le besoin d'écrire... Comme si c'était indispensable ! Et puis cette manie de soumettre ensuite leurs ouvrages... Renvoyez-moi tout cela, avec la formule habituelle... Lire les autres, moi qui ai à peine le temps de me relire moi-même ! (*Avisant une lettre.*) Ah ! celui-là pourtant est assez amusant... Il écrit : « Monsieur Hector Tavernier, de l'Académie française. » Il anticipe.

BLOND. D'un mois ou deux, à peine.

TAVERNIER. Oh ! je ne suis pas encore élu, loin de là. Savez-vous combien nous sommes à ce jour pour succéder à Tardiveau ? Quatorze. Oui, mon cher, quatorze pour un même fauteuil ! Ce n'est plus une élection, c'est une bousculade, une ruée ! Ah ! si mes amis ne m'obligeaient pas à maintenir ma candidature... Enfin, suivons notre destin, et, comme Dieu, l'Académie reconnaîtra les siens !

(*Blond va sortir à droite, mais se retourne, hésite.*)

BLOND. Mon cher maître... Ne suis-je pas indiscret en vous demandant si vous avez de nouveau travaillé à votre roman ?

TAVERNIER, *se déridant.* J'ai ébauché ce matin un chapitre..., le plus délicat..., le portrait de mes deux personnages principaux.

BLOND. Le romancier et sa femme.

TAVERNIER. Oui... (*Rêveur.*)... le romancier et sa femme... Cela a l'air de vous intéresser.

BLOND. C'est un si beau sujet, mon cher maître ! Et vous avez un tel art pour pénétrer les âmes, sonder les cœurs...

TAVERNIER. Ah ! pour ce qui est de sonder les cœurs, je reconnais... Vous plairait-il que je vous lise cette esquisse ?

BLOND. Mon cher maître... c'est trop d'honneur...

TAVERNIER. Asseyez-vous... Vous connaissez le titre du roman : « Le Célibat conjugal. »

BLOND. Quel titre !

TAVERNIER. Vous savez déjà que mon héros, le célèbre romancier Julien Sicandel, sur la quarantaine, a pour épouse...

BLOND. La jolie et séduisante Odette, qui est dans tout l'épanouissement de ses trente printemps...

TAVERNIER. Merci pour elle. Eh bien ! tout de suite, Julien est amené à réfléchir, avec quelque mélancolie, sur le caractère de sa femme... (*Il lit.*) « Odette était affligée d'un travers redoutable ou plus exactement possédée d'un besoin irrésistible, vital, comme celui de respirer ou de se nourrir : le besoin qu'on s'occupât de sa personne, qu'on l'entourât, qu'on lui fît fête ; le besoin de se sentir l'objet de toutes ses préoccupations, le but de toutes les sollicitudes, et cela d'une manière incessante, à toute heure, à toute minute du jour ou de la nuit, sans que ce devoir pût souffrir la moindre défaillance... « Tu es bien jolie, aujourd'hui, ma poupée... Quelle fraîcheur ! Quelle jeunesse ! Tu as vingt ans... Il est vrai qu'ils ne sont pas tellement loin !... Oh ! mon amour, comme cette robe te va bien ! Une coupe, une ligne... Et c'est porté !... Ta coiffure ? Parfaite. Mais le rouge de tes ongles n'est-il pas trop vif ?... Chérie, ne viens-tu pas d'éternuer ? C'est la troisième fois ce matin... Fais attention, couvre-toi bien, le temps s'est rafraîchi... Oui, mon trésor, entendu pour les vacances, nous irons à la mer, comme tu le désires... Et voici le bracelet auquel tu rêves depuis si longtemps. Je t'ai fait attendre ? Pardonne-moi... avec des fleurs. »

BLOND. Adorable.

TAVERNIER. « Chaud et suave enveloppement d'adulations, de prévenances, d'attentions... Ce qui eût accablé de gêne et d'agacement l'être humain le plus insensible, la transportait au contraire d'aise et de ravissement. Dans le domaine de l'adoration perpétuelle, Odette avait la résistance invincible de la divinité...»

BLOND, *admiratif.* ... « la résistance invincible de la divinité... »

TAVERNIER. L'expression, n'est-ce pas est assez heureuse. (*Continuant de lire.*) «... Ah ! que le destin est donc malicieux ! Ainsi, c'était cette femme obsédante et futile qui avait été donnée en partage à l'homme discret et réfléchi qui, par goût et par profession, appelait le silence et la méditation. C'était cette créature tout « extérieure », tout « en dehors », qui avait uni sa vie à l'être tout secret, tout intime, qui recherchait « au dedans », dans les âmes et dans les cœurs, la nourriture de son inspiration... « Pourtant, soupirait Julien en lui-même, je ne demande au ciel rien d'exceptionnel : un peu de recueillement, un peu de tranquillité... »

(*Berthe entre, passe et sort en faisant claquer la porte violemment. Tavernier a sursauté, levé la tête, puis, devant le regard de Blond reprend vivement sa lecture.*)

TAVERNIER. « Ah ! oui, être tranquille ! Quel rêve ! Mais que faire pour la transformer, pour la rendre moins égoïste et plus compréhensive ? De quel argument se servir pour amener en elle équilibre, mesure et raison ?... Et lui qui, dans ses romans, trouvait de si élégantes solutions aux problèmes les plus difficiles, s'avouait que, pour une fois, son imagination était en défaut. »

BLOND. Magnifique ! Que ces deux caractères sont admirablement campés et que leur opposition est marquée de manière saisissante !

TAVERNIER. Soyez sincère...

BLOND. C'est génial, maître.

TAVERNIER. Restons modestes et disons que c'est assez vigoureux, assez bien venu...

BLOND. Avec cette question dramatique en suspens : « Comment Julien Sicandel va-t-il améliorer le caractère de sa femme et gagner la paix à laquelle il aspire ? »

TAVERNIER. Question à laquelle, pour le moment, il ne peut répondre.

BLOND. Mais c'est vous, mon cher maître, qui répondrez pour lui.

TAVERNIER. Je l'espère, mon ami...(*Songeur.*) Pourtant, j'avoue ne pas avoir trouvé jusqu'ici la solution pratique au problème.

BLOND. Je suis sans inquiétude, vous la trouverez.

TAVERNIER. J'en accepte l'augure.

(*Blond se retire à droite, laissant par mégarde sur un fauteuil la chemise de couleur rose qu'il tenait à la main. Tavernier va se remettre au travail, quand Berthe revient, nerveuse, agressive.*)

BERTHE. Enfin seul ! Si tu veux mon avis, ton secrétaire manque d'éducation.

TAVERNIER. Blond ? C'est le garçon le plus discret, le plus délicat que je connaisse.

BERTHE. Ce qui ne l'empêche pas d'entrer, d'interrompre une conversation...

TAVERNIER, *hochant la tête.* Une conversation !

BERTHE. Parfaitement. Et ce n'est pas la première fois. Il m'agace, ton petit secrétaire bien élevé.

TAVERNIER. Et moi, il me plaît.

BERTHE. Bien sûr, il t'admire tant ! Et « mon cher maître » par-ci, « mon cher maître » par-là... « Ah ! mon cher maître, que votre dernière nouvelle est donc belle !... Mon cher maître, j'ai passé la nuit entière à relire votre nouveau roman : j'en étais bouleversé... »

TAVERNIER. Il est sincère.

BERTHE. Flatteur.

TAVERNIER. Il n'attend rien de moi.

BERTHE. Avec ça ! Il y a sûrement en lui un homme de lettres qui sommeille.

TAVERNIER. C'est ce qui te trompe. Blond n'écrit pas. Oui, ma chère, aussi stupéfiant que cela paraisse à une époque où tout le monde confie ses pensées au papier blanc, Félix Blond n'a jamais eu le mauvais goût de me soumettre le moindre conte ou le plus petit poème. C'est un jeune homme remarquable à tous égards. Le modèle des secrétaires.

(Berthe a mis la main sur la chemise rose oubliée par Blond.)

BERTHE, *triomphante*. Non ! Il n'est plus le modèle, car, si je ne m'abuse, voici un manuscrit.

TAVERNIER. De qui ?

BERTHE. De lui, parbleu ! Félix Blond...

TAVERNIER. Par exemple ! *(Tavernier s'est emparé de la chemise rose et la compulse. Air affligé.)* Félix Blond... Hélas ! Piqué, lui aussi, par la tarantule littéraire !

BERTHE. Hélas ! Et tu vas être obligé de lui faire un petit discours paternel, d'une voix grave et pénétrée : « Mon cher ami, vous n'en doutez pas, je vous veux tout le bien que mérite un garçon de votre qualité, et je vous dis au nom de mon expérience et de mon amitié : Prenez garde ! Vous vous engagez dans une voie pleine de périls, vous vous préparez toutes les déceptions, toutes les...

(Tavernier pousse un petit cri.)

Qu'y a-t-il ?

TAVERNIER, *ému*. Là... au verso de la couverture...

BERTHE. Eh bien ?

TAVERNIER, *lisant*. « Hector Tavernier sous la lampe. »

BERTHE. Et alors ?

TAVERNIER. Tu ne comprends donc pas ? Il écrit un livre... un livre sur moi.

BERTHE. Un livre ? Quel livre ?

TAVERNIER. Un livre de souvenirs, d'impressions, une sorte d'Hector Tavernier intime... Un Tavernier en pantoufles, quoi !

BERTHE. Sans blague !

TAVERNIER. Cher petit ! J'avais sur lui des préjugés... C'est bien cela : des réflexions, des pensées, des anecdotes. Ma vie, ma vie tout entière !

BERTHE. C'est quelque chose.

TAVERNIER. C'est merveilleux. Il n'y a pas un écrivain qui ne rêve de voir sa biographie, l'histoire de sa vie, prendre place un jour dans les bibliothèques. Et c'est au moment où je m'y attendais le moins... Voilà. C'est fait. Je l'ai.

BERTHE, *ironique*. C'est une date !

TAVERNIER. Tu peux sourire. C'en est une.

BERTHE. Et si je comprends bien, tu es mûr pour la postérité. *(Elle sort en riant, laissant son mari d'abord indigné, puis soudain songeur.)*

TAVERNIER. La postérité ?... Mais oui, elle a raison... la postérité... *(Et avec une émotion profonde.)* La postérité !

(Et tout à coup, conscient de la gravité de l'événement, il se met à compulser fébrilement le manuscrit. Entre Blond. Vivement, Tavernier dissimule la chemise rose sous les papiers accumulés sur son bureau.)

BLOND. Excusez-moi..., ce sont les épreuves de votre chronique pour la « Grande Revue ». Peut-être désirez-vous les relire vous-même ?

TAVERNIER. Certainement. Merci.

(Blond jette autour de lui un regard rapide, à la recherche de son manuscrit, puis va sortir.)

Mon cher ami...

BLOND. Maître ?

TAVERNIER. Que pensez-vous de la postérité ?

BLOND. La postérité ?

TAVERNIER. Oui, dans mon livre, Julien Sicandel est amené à se poser la question.

BLOND, *hésitant*. La postérité...

TAVERNIER. Autrement dit : les générations futures, qui seront appelées à émettre un jour une opinion sur nous et sur nos œuvres.

BLOND. C'est bien ainsi que je l'entends.

TAVERNIER. Vue sous cet angle, la postérité c'est le juge suprême, l'arbitre impitoyable, qui départage sans appel le talent et la médiocrité, la vraie gloire et la fausse.

BLOND. Certes.

TAVERNIER. C'est la déesse exigeante et terrible, sur les autels de laquelle tant d'êtres immolent chaque jour, et dans tous les domaines, leur jeunesse, leur quiétude, le meilleur d'eux-mêmes. Car on a beau faire le fanfaron, l'esprit fort, se moquer de l'opinion d'en face et du qu'en dira-t-on, le jugement d'autrui, même et surtout après la mort, a toujours été la grande hantise des hommes.

BLOND. Je l'ai toujours pensé, et ce n'est pas sans raison qu'un philosophe a pu dire : « Les contemporains prodiguent l'éloge ou le blâme, la postérité fait justice. »

TAVERNIER. Oh ! très bien... Permettez que je note... *(Il écrit.)* « Les contemporains prodiguent l'éloge ou le blâme, la postérité fait justice. » Remarquable. Mon Julien ne manquera pas d'approuver cette forte et juste pensée. Mais il n'en demeurera pas moins perplexe sur les mille questions qu'on pourra se poser sur lui. Quelle aura été sa position dans la vie ? Ame quelconque ou exceptionnelle ? Caractère flottant ou énergique ? Les qualités l'emportaient-elles sur les travers ? Quels étaient ses manies, ses tics, ses ridicules ? N'avait-il jamais prononcé de paroles inconséquentes ? S'était-il montré, en général, équitable, généreux, complaisant ? Ses actes — ah ! oui, surtout cela — ses actes avaient-ils toujours été en harmonie parfaite avec ses idées et ses convictions ? Questions redoutables susceptibles de faire venir des sueurs froides aux tempes de l'honnête homme ! Ah ! mon cher ami, vous avez bien de la chance de ne pas risquer de passer un jour au crible de ladite postérité !... Il est vrai que vous avez encore le temps de devenir un personnage en vue, un homme public... Sans indiscrétion, n'avez-vous jamais rien écrit ?

BLOND. Jamais.

TAVERNIER. Quoi ! pas même un conte, un poème ?

BLOND. Comme tout le monde, bien sûr, mais sans intérêt.

TAVERNIER. Quelle modestie ! Je suis sûr que vous vous méprenez sur vous-même. Un garçon cultivé, sensible, inventif comme vous, ne peut rien écrire d'insignifiant. Il faudra me montrer cela. N'avez-vous pas confiance en moi ?

BLOND. Oh ! maître...

TAVERNIER. Vous savez que je vous estime et que je suis votre ami.

BLOND. Je suis touché.

TAVERNIER. Ouvrez-vous davantage à moi. Devenez un intime de cette maison, qui vous est grande ouverte et où vous êtes chez vous.

BLOND. Vraiment, je...

TAVERNIER. Allons, allons, nous reparlerons bientôt de tout cela. Avez-vous répondu au courrier ?

BLOND. Je suis en train.

TAVERNIER. Mettez beaucoup de courtoisie et même un peu de cordialité dans vos réponses. Il sied d'apporter le plus possible de douceur et de clarté dans les relations humaines... Ah ! tenez, vous enverrez mille francs à ce malheureux... Anonymement, bien entendu... J'ai horreur de l'étalage philanthropique... Et que ce garçon m'envoie son manuscrit, je le lirai avec plaisir... Il faut aider les jeunes, n'est-il pas vrai ?... Faites-moi penser de dire un mot au ministre pour la Légion d'honneur de Barbazan... Il y tient tant !... Mille francs également pour l'œuvre des écrivains nécessiteux. On ne saurait trop se pencher sur la littérature souffrante... A ce propos, veuillez noter que je verserai le tiers de mes prochains droits au Denier des Veuves des Gens de Lettres. Pauvres femmes ! Elles sont désemparées quand elles ne nous ont plus !... Où ai-je mis le manuscrit de Rochat ?... Ah ! le voilà. Il est bien. Je le porterai moi-même chez mon éditeur, avec une préface pour aider à son lancement... Et on dira encore que je ne m'occupe pas de mes confrères !

BLOND. Vous ne faites que cela, mon cher maître.

TAVERNIER. Je fais ce que je peux . .

BLOND. Vous êtes la générosité même.

TAVERNIER. N'exagérons rien !... Et même, serais-je le meilleur des hommes, il n'est pas dit que la postérité me jugerait comme tel.

BLOND. Oh ! sur ce point, mon cher maître, soyez tout à fait tranquille : la postérité, si elle se fie aux renseignements qu'on lui aura donnés, ne pourra parler de vous qu'en termes des plus flatteurs.

TAVERNIER, *saisi par l'émotion.* Ah !... vous... vous en êtes sûr ?

BLOND. J'en suis convaincu.

TAVERNIER. Sur le terrain littéraire, peut-être...

BLOND. Et dans le domaine moral, également.

TAVERNIER. Ah ! que vous me faites plaisir de me donner cet espoir. Car le moral, tout est là. Un bon écrivain, c'est bien; un homme de cœur, c'est mieux.

BLOND. Sans doute, mon cher maître... Mais, à propos de la postérité, une idée me vient brusquement... Oh ! une idée biscornue, bien sûr...

TAVERNIER. Je n'en crois rien. Dites...

BLOND. Votre héros, Julien Sicandel, cherche, m'avez-vous dit, le moyen d'améliorer le caractère de sa femme, en l'inclinant vers plus de compréhension et de douceur...

TAVERNIER. Il cherche, en effet, le pauvre homme.

BLOND. Eh bien, imaginons qu'un ami de Sicandel soit en train d'écrire sa biographie.

TAVERNIER, *brusquement ému.* Sa biographie ?

BLOND. C'est très à la mode, à l'heure actuelle.

TAVERNIER. En effet, pourquoi pas ?

BLOND. Un livre intime, un Sicandel en pantoufles, qui renseignera la postérité sur l'écrivain.

TAVERNIER. Hé ! Quelle affaire !

BLOND. Pourquoi Julien Sicandel ne se servirait-il pas de cet argument comme d'un épouvantail auprès de sa femme ? « Attention, chérie, la postérité te regarde ! »

TAVERNIER, *frappé.* Mais c'est une idée... « La postérité te regarde ! »... C'est même une idée étonnante, et c'est peut-être là la solution idéale... « La postérité te regarde ! »

BLOND. En soulignant que cette postérité a jugé souvent fort sévèrement les femmes d'hommes célèbres qui n'ont pas tenu auprès de leur mari le rôle que leur avait assigné le destin.

TAVERNIER. Bien entendu ! Comment n'y avais-je pas songé ? C'est éclatant, lumineux ! Ah ! mon cher Blond, vous êtes un collaborateur précieux. Je ne vous lâche plus !

(*Berthe est entrée.*)

Mon cher ami, faites-nous donc l'amitié de partager, ce soir, notre dîner. Nous causerons de vos projets littéraires et des moyens que nous pouvons employer à vous servir.

BLOND. Vraiment, maître...

TAVERNIER. C'est entendu, et c'est moi qui vous remercie. (*Blond sort à droite.*)

BERTHE. Tu l'invites à dîner ?

TAVERNIER. Y vois-tu une objection ?

BERTHE. Oh ! pas la moindre, tu es libre d'inviter qui tu veux. Mais comme c'est la première fois en ce qui concerne monsieur ton secrétaire...

TAVERNIER. Il me semble que l'occasion qui se présente...

BERTHE. Ah ! oui... « Hector Tavernier sous la lampe. »

TAVERNIER. C'est une attention qui vaut bien un potage !

BERTHE. Sans doute... Lui en as-tu parlé ?

TAVERNIER. De quoi donc ?

BERTHE. De son livre.

TAVERNIER. Jamais de la vie ! Je veux être beau joueur et j'entends laisser à mon biographe une entière liberté de jugement et d'action. Il sied, à ce propos, que Blond retrouve son manuscrit là où il l'avait laissé, et sans qu'il nous soupçonne de l'avoir même entr'ouvert... (*Il retire le manuscrit des papiers où il l'avait enfoui et va le replacer sur le fauteuil.*) Je te conseille naturellement la plus grande discrétion. Quant à moi, je mettrai tout en œuvre, et le plus discrètement possible, pour lui permettre de se documenter à loisir. Ainsi, Blond entrera-t-il davantage dans notre intimité. Il dîne avec nous ce soir; dans quelque temps, nous pourrons l'emmener au théâtre; plus tard en week-end, et l'été prochain, rien n'empêchera qu'il vienne passer une semaine ou deux à la villa.

BERTHE. De la famille, quoi !

TAVERNIER. Nous n'avons pas d'enfants, et il me semble que Félix...

BERTHE. Tu l'appelles déjà par son prénom !

TAVERNIER. Tu ne comprends pas mes sentiments.

BERTHE. Au contraire, je les comprends fort bien. Tu le chambres, tu le couves...

TAVERNIER. Je mets à sa portée la matière dont il a besoin.

BERTHE. Une riche matière, dans laquelle tu commences par te tailler un rôle.

TAVERNIER. Un rôle ? Quel rôle ?

BERTHE. Le plus beau, le plus séduisant aux yeux de l'enquêteur.

TAVERNIER. Tout de suite !

BERTHE. Sois sincère. Tu es déjà sur tes gardes. Tu surveilles tes paroles, tu étudies ta tenue, tes gestes; tu soignes ton langage... « Attention, Hector, la postérité te regarde ! »

TAVERNIER, *dressant la tête.* Hein ?... Qu'est-ce qui t'a soufflé cela ?

BERTHE. Personne. Je le pense.

TAVERNIER. Et tu n'as pas tort. La postérité, en effet, me regarde. Il est donc bien naturel que je rectifie la position. J'ai assez d'amour-propre ou de fierté pour désirer que les générations futures aient de moi un portrait sympathique et me jugent avec complaisance. Ce qui me surprend, c'est que tu n'aies pas toi aussi ce même désir.

BERTHE. Moi ? Et pour quelle raison ?

TAVERNIER. Mais parce que tu es appelée à figurer à mes côtés dans « Hector Tavernier sous la lampe ».

BERTHE. Par exemple ! Blond parlerait de moi dans son livre ?

TAVERNIER. Cela est courant, parce qu'inévitable, je dirais même juste. On parle de l'homme, on parle de la femme... « Sous la lampe »... Campant l'écrivain dans son intimité, il ne serait guère courtois d'oublier sa compagne, celle qui partage ses joies et ses peines, qui participe à son effort, qui aide à sa gloire... Tu n'y avais pas songé ?

BERTHE, *soudain pensive.* Non.

TAVERNIER. Tu es trop modeste. Tu passeras malgré toi à la postérité.

BERTHE. Ah !

TAVERNIER. Mais sous quel aspect, sous quelles couleurs ? Tout est là.

BERTHE. Tu veux dire que Blond...

TAVERNIER. Te peindra telle que tu lui apparaîtras à tout instant. C'est l'œil impitoyable de la caméra qui te « photographiera » à la minute même où tu t'y attendras le moins.

BERTHE, *outrée.* Mais c'est indécent !

TAVERNIER. Dans ce cas, l'Histoire ne contiendrait que des indécences. Mais non, parce que... (*Il prend le papier où il a inscrit la pensée révélée par Blond.*) «Les contemporains prodiguent l'éloge ou le blâme, la postérité fait justice. »

BERTHE, *avec une feinte indifférence.* Eh bien, qu'elle la fasse à sa guise !

TAVERNIER. Imprudente ! Tu n'as donc pas remarqué comme cette postérité a jugé sévèrement les femmes d'hommes célèbres qui n'ont pas rempli auprès de leur mari la mission de grâce et de paix qui leur avait été confiée ? Par exemple, la femme de Socrate, celle de Molière, celle de César, de Ménélas, de Napoléon et tant d'autres ! Ah ! pour une Pénélope, combien hélas ! d'Hélènes et de Messalines !

BERTHE. Elles ont eu leur célébrité.

TAVERNIER. Triste célébrité, quand on pense à l'hommage éclatant rendu aux épouses dévouées, compréhensives, qui ont su, par leur comportement, apporter une aide précieuse au talent et parfois au génie !

BERTHE. Que veux-tu, je ne suis pas une muse, moi !

TAVERNIER. Cervelle d'oiseau ! Comment apparaîtras-tu aux âges de l'avenir ?

BERTHE. C'est si loin !

TAVERNIER. Folle ! Au lieu de penser à ta comparution devant le tribunal des générations futures.

BERTHE. Le tribunal des générations futures ! Quel littérateur tu es !

TAVERNIER. Ris. Mais je te lance à mon tour : « Attention, Berthe, la postérité te regarde ! »

BERTHE. La postérité ! Tu crois m'effrayer peut-être ? Ah ! je me moque bien de la postérité !

(*Berthe sort en riant aux éclats, laissant son mari abasourdi et songeur. Un temps. Entre Blond.*)

BLOND. Mon cher maître, que dois-je répondre... Oh ! pardon, vous travaillez...

TAVERNIER. Justement, je viens de tenter de mettre en application votre thèse : « Attention, la postérité te regarde ! » et voilà qu'Odette Sicandel, au lieu de réagir comme nous le pensions, c'est-à-dire au lieu de se sentir émue à la pensée d'être un jour sévèrement jugée, prend la chose avec désinvolture et éclate de rire.

BLOND. Ah ! bah !

TAVERNIER. Elle répond textuellement à Julien : « Je me moque bien de la postérité... »

BLOND. Alors là, évidemment, nous sommes dans une impasse.

TAVERNIER. Une impasse, c'est le mot.

BLOND. Mais Odette est-elle sincère ?

TAVERNIER Voilà la question que je me pose. Elle a ri par défi, par bravade.

BLOND. Mais à présent, elle va réfléchir...

TAVERNIER. Et à la réflexion...

BLOND. Mon cher maître, tout n'est pas perdu.

TAVERNIER. Je le crois. Ah ! le roman, quelle merveilleuse école de la vie !... A propos, Buzenval ne m'a pas appelé ?

BLOND. Pas encore.

TAVERNIER. Il doit me donner quelques précieux conseils sur mes visites aux académiciens. Quelle corvée ! Mais c'est la tradition. Respectons-la. (*Téléphone.*) Tiens ! Je parie que c'est lui...

(*Tavernier sort à droite, Blond va le suivre, mais de nouveau il cherche du regard, la chemise rose, l'aperçoit sur le fauteuil, va pour la reprendre, quand un bruit à gauche, l'arrête... Il rebrousse chemin et sort vivement à droite.*

Par la gauche, entre Berthe, doucement. Elle va à la porte de droite, tend l'oreille, et, rassurée par la voix de son mari qui téléphone, elle s'empare de la chemise rose, et se retire dans un coin de la pièce. Là, fébrilement, elle compulse le manuscrit... On devine qu'elle glisse rapidement sur les passages concernant son mari et qu'elle recherche avant tout ce qui peut la concerner elle-même. Elle ne trouve rien, paraît profondément déçue, va refermer le manuscrit, quand, soudain, son regard se fixe... Elle saisit un feuillet, lit avec avidité, et, peu à peu, son visage s'empourpre, ses yeux brillent de colère...)

BERTHE. Oh ! le mufle !

(*Blond revient à ce moment de la droite, et, sans apercevoir Berthe, va directement au fauteuil mais, surpris, n'y voit plus son manuscrit.*)

Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

BLOND, *sursautant.* Oh ! pardon... je...

BERTHE, *tendant le manuscrit.* Peut-être ceci ?

BLOND, *gêné, rougissant.* En effet... je...

BERTHE. Prenez.

BLOND. Merci, madame. (*Il va se retirer.*)

BERTHE. Vous avez l'air de fuir, monsieur Blond..., comme quelqu'un qui n'a pas la conscience tranquille.

BLOND. Oh ! madame...

BERTHE. Est-ce que, par hasard, cette chemise rose contiendrait des documents compromettants ?

BLOND. Compromettants... c'est beaucoup dire...

BERTHE. Hé ! ma foi, un livre sur Hector Tavernier...

BLOND. Vous savez, madame !

BERTHE. Tout à fait par hasard... le manuscrit était là, à portée de la main... Oh ! soyez sans crainte, je n'ai pas poussé plus loin l'indiscrétion.

BLOND. Il n'y a pas d'indiscrétion, madame... Mais je serais navré si le maître...

BERTHE. Il ne sait rien, rassurez-vous.

BLOND. Ah ! bon.

BERTHE. Le secret est entre vous et moi. Je ne vous trahirai pas.

BLOND. Merci, madame.

BERTHE. Mais je me permets de vous féliciter et de vous remercier d'avoir eu la pensée de présenter Hector Tavernier à la postérité. Je ne doute pas que vous l'ayez fait sous un jour favorable...

BLOND. Oh ! madame, j'ai tant d'admiration pour le maître...

BERTHE. Je sais, je sais...

BLOND. C'est un livre familier, intime, certes, mais qui, dans mon esprit, doit servir sa mémoire.

BERTHE. Je le pense bien.

BLOND. Permettez-moi de... (*Il va se retirer.*)

BERTHE. Intime, dites-vous ?

BLOND. Oui, madame, un Hector Tavernier dans son cadre quotidien, son intérieur...

BERTHE. Et parmi les siens, je suppose ?

BLOND. Naturellement.

BERTHE. Ah ! mais c'est intéressant... Dois-je en conclure que j'aurai moi-même quelques lignes dans l'ouvrage ?

BLOND. Il va de soi, madame.

BERTHE. Hé ! Voilà qui pique ma curiosité... Apparaîtrai-je au moins sous un aspect sympathique ?

BLOND. Madame... Il ne saurait en être autrement.

BERTHE. Vraiment ? Vous savez mentir, monsieur Blond.

BLOND. Mais...

(*Elle lui reprend le manuscrit, l'ouvre et saisit le feuillet qui l'a tant émue tout à l'heure.*)

BERTHE. Par inadvertance, je suis tombée sur ce feuillet, tout à l'heure... ce feuillet qui me concerne, et où je lis : « Madame Tavernier avait toutes les séductions du corps et de l'esprit, mais peut-être n'avait-elle pas toujours celles du caractère... » (*Lui rendant le manuscrit sur un ton sec.*) Merci ! (*Elle va sortir.*)

BLOND. Madame... il y a erreur...

BERTHE. Erreur ?

BLOND. Ce feuillet a fait partie d'une première version, que j'ai annulée, et qui a été remplacée par celle-ci... (*Il tire un autre feuillet et lit :*) « Madame Tavernier avait toutes les séductions du corps et de l'esprit, et sans doute aussi celles du caractère, car il n'est pas toujours facile d'être la femme d'un grand homme. »
(*Silence.*)

BERTHE, *radoucie.* Cette remarque me paraît plus courtoise et plus juste. Mais, monsieur Blond, si je ne suis pas indiscrète... Entre les deux versions, qu'est-ce qui a pu vous amener à changer d'opinion ?

BLOND, *troublé.* J'ai appris, madame, à vous mieux connaître.

BERTHE. Ah !... voilà qui est bien... et en me connaissant mieux, vous m'avez jugée d'une manière plus favorable...

BLOND. Du tout au tout. Je vous avais pris... Oh ! quelle confusion est la mienne !... pour une femme... Vraiment, je ne sais si je peux...

BERTHE. C'est moi qui vous le demande. Une femme... ?

BLOND. Fantasque, superficielle, égoïste, frivole...

BERTHE. Vous me gâtez !

BLOND. Et puis...

BERTHE. C'était autre chose ?

BLOND. Tout le contraire : une femme pondérée, réfléchie, généreuse, dévouée...

BERTHE. Comme on peut dissimuler ses vertus, tout de même !

BLOND. Me pardonnez-vous, madame ?

BERTHE. A tout péché miséricorde ! Et confidence pour confidence, moi aussi je m'étais trompé sur votre compte. Je vous avais pris pour un garçon sournois, indiscret, perfide même, en tout cas arriviste et peut-être même aventurier.

BLOND. Aventurier !

BERTHE. Comme vous, j'étais aveugle. Parce qu'il est bien évident que vous êtes...

BLOND. Puis-je savoir ?

BERTHE, *ton de coquetterie.* Charmant.

BLOND, *troublé.* C'est trop.

BERTHE, *souriante, aimable.* Je crois, monsieur Blond, que nous sommes faits pour nous entendre. Soyons des amis, voulez-vous ?

BLOND. Avec joie, madame.

BERTHE. Puis-je vous aider dans votre travail biographique ? Il y a bien des anecdotes sur mon mari qui ont pu vous échapper.

BLOND. Assurément.

BERTHE. En rappelant mes souvenirs, je peux contribuer à enrichir votre livre.

BLOND. Que de gratitude !

BERTHE. Mais il faut que cette collaboration reste rigoureusement secrète.

BLOND. Il le faut, en effet.

BERTHE. Il siérait même, pour n'éveiller aucun soupçon de mon mari, que nous conservions l'un à l'égard de l'autre une attitude assez réservée.

BLOND. En somme, celle qui a toujours été la nôtre.

BERTHE. Voilà. Mais pour ce travail de collaboration, il sera nécessaire de nous rencontrer.

BLOND. Indispensable.

BERTHE. Où ? Ici, impossible. Le maître aurait vite fait de percer le mystère de nos conversations... Les cafés, les musées, les salons de thé... c'est encore plus dangereux. Je ne donne pas quarante-huit heures avant que tout Paris connaisse nos rendez-vous.

BLOND. Si j'osais...

BERTHE. Dites.

BLOND. Chez moi...

BERTHE. Oh ! monsieur Blond, vous n'y pensez pas ! Ce n'est point que je sois à cheval sur les principes... Mais il suffit de la moindre indiscrétion... Les gens sont à l'affût du scandale... Quant à la calomnie... Non, vraiment, ce n'est pas possible... (*A brûle pourpoint.*) Où habitez-vous ?

BLOND. Rue Meissonnier.

BERTHE. Tiens ! à deux pas d'ici.

BLOND. Un petit septième...

BERTHE, *plaisante.* Vous aimez les situations élevées.

BLOND. Et sans ascenseur.

BERTHE. C'est original !

BLOND. Mais de là-haut, on voit tout Paris.

BERTHE. Ce doit être merveilleux. Moi, j'adore les panoramas. C'est pourquoi nous allons souvent à la montagne. L'ascension me passionne, en songeant au point de vue qui m'attend là-haut. Pas vous ?

BLOND. Oh ! que si !

BERTHE, *d'un air détaché.* A quelles heures travaillez-vous à votre livre ?

BLOND. Tous les matins, et l'après-midi, en sortant d'ici...

BERTHE, *légèrement malicieuse.* De cinq à sept...

BLOND, *même ton.* L'heure du thé.

BERTHE. Et des rendez-vous galants.

BLOND. A l'occasion.

BERTHE. Recevez-vous beaucoup ?

BLOND. Des amis, de temps à autre.

BERTHE. Et amies ?

BLOND. Mon Dieu...

BERTHE. Après tout, c'est bien de votre âge, monsieur Blond. Mais qu'est-ce qui me prend de vous poser de telles questions ? Je suis folle !

BLOND. Voilà le maître.

BERTHE. Cachez le manuscrit.

(*Blond sort vivement par le fond. Entre Tavernier.*)

TAVERNIER. Eh bien, je l'aurai gagné mon fauteuil ! Que de platitudes il faut faire pour s'y asseoir ! Un

malheureux fauteuil qui fut occupé, dit-on, par un certain Bachet de Méziriac et un non moins certain Dureau de la Malle ! Du diable si j'ai lu une seule ligne de ces deux-là !

(*Revient Blond, qui a mis le manuscrit en lieu sûr.*)

Ah ! mon cher Blond, les accès du Quai Conti sont décidément, sinon inabordables, du moins bien embouteillés. Selon Buzenval, j'ai douze voix d'assurées. Selon d'autres j'en ai quatorze ou seulement dix. De toute manière, il m'en faut seize. Je dois donc séduire quatre ou cinq immortels de plus. C'est proprement immoral !

BERTHE, *sur un ton aimable, presque enjoué.* Mais si c'était moi la séductrice, cela deviendrait tout de suite plus moral.

TAVERNIER, *surpris.* Toi?

BERTHE. Livre-moi tes académiciens rebelles... et je t'en fais des alliés.

TAVERNIER. Bigre ! Quel pouvoir de séduction !

BERTHE. Il faut employer les grands moyens.

TAVERNIER. Hé là ! doucement...

BERTHE. Rassure-toi. Des moyens..., tout académiques ! (*Elle sort, légère, souriante, laissant son mari éberlué par cette brusque transformation, alors que Blond, lui, en devine la cause.*)

BLOND, *pour faire diversion.* Madame Tavernier est d'un dévouement...

TAVERNIER, *songeur.* D'autant plus admirable qu'il est imprévu. (*Se ressaisissant.*) Mais elle a vu juste. C'est en général par les femmes que les hommes arrivent le plus sûrement. Ainsi, aux visites, aux dîners, aux réceptions vont s'ajouter les grâces et les sourires de la mienne. Ah ! mon cher ami, on a beau plaisanter l'Académie, il faut tout de même bien du talent pour y parvenir ! (*Brusquement frappé par une idée.*) Oh ! par exemple !...Une idée subite... et c'est ma femme qui me la donne... Oui, une idée au sujet d'Odette...

BLOND. Odette ?

TAVERNIER. L'héroïne de mon roman.

BLOND. Ah ! oui, pardon...

TAVERNIER. Rappelez-vous... Je vous disais tout à l'heure qu'Odette Sicandel avait éclaté de rire devant l'éventuelle menace d'un jugement sévère de la postérité, et nous avions pertinemment conclu : elle va réfléchir. C'est fait. Elle a réfléchi... Et voilà qu'Odette obéit au même instinct que Berthe : séduire. Elles sont toutes les mêmes ! Les motifs de séduction peuvent changer; l'esprit qui les anime est immuable, éternel. Si Odette, en effet, ne paraît pas inquiète à la pensée d'être un jour jugée sans indulgence, ce n'est pas qu'elle soit plus courageuse ou plus indifférente qu'une autre. Elle est plus astucieuse, plus rusée, plus femme, voilà tout. La biographie du mari risque-t-elle de présenter l'épouse sous un jour défavorable ? Qu'à cela ne tienne ! L'épouse s'attachera le biographe.

BLOND, *soudain éclairé par l'attitude de Berthe.* Non !

TAVERNIER. Si. Les femmes ne s'embarrassent pas de subtilités : elles vont droit au but.

BLOND. Elles sont plus réalistes que nous.

TAVERNIER. Et plus malignes. Redoutent-elles un homme ? Elles le désarment, en se donnant des titres à sa reconnaissance.

BLOND. Autrement dit, la belle Odette...

TAVERNIER. Deviendra la maîtresse du jeune Robert.

BLOND. Sans éveiller les soupçons de son mari.

TAVERNIER. Bien entendu !

BLOND. Ainsi aura-t-elle la certitude...

TAVERNIER. ...d'avoir un portrait sympathique dans la biographie de son illustre époux.

BLOND. La coquine !

TAVERNIER. Je ne vous le fais pas dire. Mais quel chapitre à écrire ! Savoureux, piquant...

BLOND. Satirique...

TAVERNIER. Comment donc ! Julien Sicandel, ce grand psychologue, n'avait rien vu, rien compris, rien prévu.

BLOND, *amusé.* C'est pourtant vrai.

TAVERNIER. Ce prospecteur des âmes et des cœurs, si habile à manœuvrer ses personnages, a été manœuvré lui-même comme un enfant.

BLOND. Comme un enfant.

TAVERNIER. Est-ce comique ? Lui qui, dans ses romans, a créé tant de cocus...

BLOND. Cocu lui-même ! Oh ! pardon, maître... Je collabore...

TAVERNIER. J'y compte bien, mon cher ami. Vous avez commencé trop brillamment, pour vous arrêter en si bon chemin. Quelle heure est-il ? Cinq heures déjà !

BLOND. Puis-je disposer ?

TAVERNIER. Je vous en prie... Ah ! mais n'oubliez pas que nous dînons ensemble. (*Il va entr'ouvrir la porte de gauche.*) Berthe !

(*Elle reparaît, ayant repris un air maussade.*)

Je te rappelle que nous avons le plaisir d'avoir ce soir, notre ami à dîner.

BERTHE, *ton contrarié.* Ah ! c'est ce soir...

BLOND. Si cela dérange en quoi que ce soit...

TAVERNIER. Mais non, mais non...

BERTHE, *distante et sèche.* Oh ! vous savez, un de plus ou de moins... Ce sera d'ailleurs un petit dîner très simple. Nous suivons un régime, mon mari et moi. J'espère que vous pourrez vous en contenter.

BLOND. Certes, madame.

TAVERNIER. Alors, mon cher ami, à huit heures.

(*Blond s'incline et sort.*)

Décidément, tu n'es guère aimable avec lui.

BERTHE. Parce que toi, tu l'es beaucoup trop.

TAVERNIER. Tu sais pourtant qu'il écrit ce livre...

BERTHE. Justement. C'est une raison de plus pour accentuer notre réserve à son égard.

TAVERNIER. Ah !

BERTHE. Mais oui, malgré tout l'intérêt qu'on peut avoir à se montrer sous un jour favorable, il sied de conserver une dignité de bon aloi. Je t'engage à y penser sérieusement. Pas trop de complaisances ni de courbettes. Il n'est pas sot, le petit Blond, et il pourrait fort bien s'aviser qu'il y a là un calcul de ta part. De telle sorte qu'en voulant paraître trop bien, tu risquerais de ne lui présenter qu'une caricature de toi-même ? Prends garde, Hector, la postérité te regarde !

TAVERNIER, *agréablement surpris.* Hé ! mais sais-tu que ce que tu dis là est fort sensé ?

BERTHE. Ça a l'air de te surprendre.

TAVERNIER. Parce que, jusqu'à ce jour, tu ne m'avais pas appris à te voir raisonner si judicieusement.

BERTHE. Parce que, jusqu'à ce jour, tu m'avais peut-être mal entendue... Car il m'arrive de réfléchir comme tout le monde, et d'avoir une opinion, des idées, sur tel ou tel sujet, notamment aujourd'hui sur cette fameuse biographie... à propos de laquelle je viens de prendre une grave résolution.

TAVERNIER. Une grave résolution, dis-tu ?

BERTHE. Mais oui. J'ai compris que le portrait qui sera fait de toi dans ces pages ne sera vraiment bien, vraiment réussi, que si un changement profond est apporté dans ton caractère actuel...

Tavernier. Tiens!

Berthe. ...et que ce changement ne peut y être apporté que par moi.

Tavernier. Par toi ?

Berthe. Je parle peu avec Blond, mais récemment, il m'a confié qu'il te trouvait depuis quelque temps nerveux, maussade et même triste.

Tavernier. Ah !

Berthe. Triste... Cela m'a frappée, bouleversée même. J'ai fait alors un examen de conscience sévère, et, dans un éclair, j'ai compris que si tu es ainsi, c'est à cause de moi.

Tavernier. Oh !

Berthe. Si, si... A cause de moi, qui n'ai pas été jusqu'ici avec toi ce que j'aurais dû être... Oh ! je me connais... Je ne suis qu'une petite femme capricieuse, versatile, au caractère souvent difficile, et maintes fois — tout à l'heure encore — je t'ai agacé, tourmenté, au risque de nuire à ton travail et à ta réputation. Pardonne-moi; j'étais aveugle. Mais à présent, je vois clair. Je sais désormais quel est mon devoir, — ma mission. Et je vais m'appliquer à m'assouplir, à m'améliorer, de façon à t'apporter cette tranquillité du cœur et de l'esprit dont tu as tant besoin. Ainsi, sans forcer ta nature, sans chercher à jouer un rôle, tu apparaîtras, sous la plume de Blond, tel que tu es réellement, un Hector Tavernier célèbre, glorieux sans doute, mais aussi un homme détendu, heureux, aimant la vie et son travail, son foyer... et sa femme.

Tavernier, *bouleversé.* Chérie... Que c'est beau ce que tu viens de dire là !

Berthe. C'est naturel.

Tavernier. Beaucoup d'autres femmes, dans ta situation, penseraient d'abord à elles.

Berthe. Les égoïstes !

Tavernier. Toi, tu t'effaces, tu te sacrifies, pour ne penser uniquement qu'à moi !

Berthe. Parce que c'est toi seul qui compte.

Tavernier. Tu es sublime.

Berthe. Hector, tu me gênes... Comprends que je suis fière de toi et que mon orgueil exige que ta gloire présente et future soit éclatante et sans tâche.

Tavernier. Berthou... Quelle découverte ! Je savais que tu avais de la noblesse de caractère et du cœur, mais à ce point !... Je suis ébloui.

Berthe. Oh ! ne nous emballons pas. Je ferai ce que je pourrai.

Tavernier. Et ce que tu fais dès maintenant est magnifique. Te l'avouerai-je ? Je me sens déjà plus léger, plus libre, plus en forme... au point que, brusquement, tu m'inspires.

Berthe. Vrai ?

Tavernier. L'héroïne de mon roman, Odette, dont je t'ai parlé..., eh bien, je m'apprêtais à lui faire prendre une direction équivoque...

Berthe. La pauvre !

Tavernier. J'allais la jeter dans les bras d'un amant.

Berthe. Quelle idée !

Tavernier. Rassure-toi : tout est changé. Elle va s'engager dans la voie droite et claire, réservée aux honnêtes femmes.. et c'est à toi qu'elle le devra.

Berthe. Que je suis contente pour elle !

Tavernier. Et moi, par contre-coup, je ne suis pas mécontent de donner ainsi à mon livre une certaine tenue morale, qui lui aurait peut-être manqué. Il faut tout de même que je pense à l'Académie.

Berthe. Oui, tout de même...

Tavernier, *allant à sa table.* Et si tu le permets, je vais profiter de ces bonnes dispositions pour terminer mon chapitre dans ce sens.

Berthe. Et moi pour aller faire un tour.

Tavernier. Tu sors ?

(Elle est passée dans l'antichambre, tandis qu'il s'assied à sa table. Elle rentre en mettant son chapeau.)

Berthe. Oui, j'ai promis à Gisèle de passer la voir.

Tavernier. Bien... Mais sois prudente.

Berthe. Prudente ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

Tavernier, *malicieux.* Pas de folie avec les académiciens !

Berthe, *éclatant de rire.* Ingrat !

(Elle lui envoie un baiser de la main et sort. Souriant, apaisé, Tavernier reprend sa plume et se met à écrire.)

Tavernier. «... Julien observa sa femme avec ravissement : une femme soudain raisonnable, assagie, charmante... Et, pour la première fois depuis bien des années, il se sentit tranquille, heureux... *(Léger temps.)*... comblé. »

RIDEAU

ABONNEMENTS

	AVANT-SCÈNE (28 nos)	THÉATRE AUJOUR-D'HUI (6 nos)	RELIURES AV.-SC. (28 nos)
France et Communauté F. F.	36 00	9 50	17 00
Etranger F.F. (1)	41 00	11 00	19 00
Allemagne (Rép. Féd.) D.M.	35	12	17
Autriche Sch.	240	70	110
Belgique (2) F.B.	390	125	150
Brésil (3) Cr.	1.930	500	1.000
Canada (4) Doll. C.	9	3	4
Danemark (5) Cr.	55	15	26
Espagne Pes.	500	140	240
Etats-Unis (6) Doll.	9	3	4

	AVANT-SCÈNE (28 nos)	THÉATRE AUJOUR-D'HUI (6 nos)	RELIURES AV. SC. (28 nos)
Grande-Bretagne L. St.	3	1	1 1/2
Italie (7) L.	5.700	1.700	3.000
Liban (8) Liv. St.	27	8	14
Norvège (9) Cr.	60	18	30
Portugal (10) Esc.	220	80	135
Suède (11) Cr.	45	15	22
Suisse (12) F. S.	35	12	17
Venezuela (13) Bol.	35	12	17
Yougoslavie (14) Din.	2.500	600	1.200

Pour la France et Communauté : 27, rue Saint-André, PARIS (6). C. C. P. Paris 7353.00 ou chèque bancaire ou mandat-poste

REGLEMENT POUR L'ETRANGER :

(1) Pour les pays étrangers, autres que ceux indiqués ci-dessous, règlement à Paris par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.
(2) M. H. Van Schendel, 5, rue Brialmont - Bruxelles.
(3) M. R.-F. Besnard, 91, av. Almirante Barroso - Rio-de-Janeiro et 131, rua Marconi, Sao-Paulo.
(4) M. Durand, 1481 rue Mansfield - Montréal.
(5) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(6) George Sinclair, 505 Fifth Avenue - New York 17, N. Y.
(7) Dr Carlo di Pralormo, 12, via Lambruschini - Turin.
(8) Nadal, Immeuble Dandan, rue de Lyon - Beyrouth.
(9) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(10) Lib. Bertrand, 73, rua Garrett - Lisbonne.
(11) Librairie Française, Box 5046 - Stockholm 5.
(12) M. R. Haefeli, 11, avenue Jolimont - Genève.
(13) Max-Blot, Apartado 3450 - Caracas.
(14) Centre culturel français, 11, Zmaj Jovina - Belgrade.

Jean Serge raconte :

LE CAS DOBEDATT ou le dilemme du docteur

« Le Cas Dobedatt »,
comédie en 4 actes et un épilogue
de G. B. Shaw,
adaptation française de Jacques Deval,
d'après la version française
d'Augustin et Henriette Hamon,
a été créé le 18 septembre 1959
au Théâtre des Bouffes-Parisiens
dans une mise en scène de Jean Mercure,
des décors de François Ganeau,
et la distribution suivante :

Redpenny	**Olivier Lebeaut**
Emmy	**Magdelaine Berubet**
Sir Dennis Ridgeon	**Jean Mercure**
Docteur Azamian	**Clément Harari**
Sir Patrick Cullen	**Lucien Baroux**
Docteur Walpole	**Jacques Monod**
Sir Ralph Bloomfield Bonnington dit « Bobo »	**Jean Ozenne**
Docteur Blenkinsop	**François Maistre**
Jennifer Dobedatt	**Jandeline**
Harold Dobedatt	**Henri Garcin**
Minnie Tinwell	**Piella Sorano**
Le Reporter	**Roger Desmare**
Mr. Cramb	**Jean-Michel Rouzière**

Le rideau se lève sur le cabinet de travail et de consultations du docteur Ridgeon, le jour même où il devient Sir Dennis Ridgeon. Sa Gracieuse Majesté qui règne sur l'Empire Britannique, en l'an de grâce 1905, a voulu récompenser ainsi un grand serviteur de la science et celui qui a sauvé un des membres de la famille royale. Ridgeon vient de mettre au point une découverte qui va bouleverser le monde : un traitement de « choc » de la maladie la plus spectaculairement répandue à l'époque : la phitsie. Une très grande sévérité d'allure, un ascétisme presque agressif font de ce savant le prototype du héros début de siècle : il terrorise ses proches par ses exigences, mais reste leur esclave dès qu'il s'agit de les soigner. Pourtant, il a fermé sa porte à tous ceux qu'attire le besoin de guérir « dangereusement » En effet, en ce temps privé de la multiplication des vaccins et des antibiotiques, c'est sur des « cobayes humains » que se livrent les grandes batailles de la médecine révolutionnaire. La querelle des anciens et des modernes offre au spectateur une auto-critique étonnante des médecins, car Ridgeon reçoit les félicitations de ses confrères comme des manifestations d'une grave affection. Mais Ridgeon ne reçoit absolument plus aucun véritable malade. En effet, son expérience ne peut réussir que s'il limite à dix les « cas ».

C'est évidemment là le point de contact entre le drame et l'humour impitoyable de Bernard Shaw. La confrontation des théories avec les égoïsmes de ceux qui doivent les appliquer et les heurts de l'hypocrisie sociale avec les instincts immédiats.

Malgré les consignes qu'il essaye de s'imposer à lui-même, le docteur Ridgeon doit admettre le choix d'un cas supplémentaire : ou un de ses amis, médecin des pauvres, modèle de conscience honnête, conformiste, ou un peintre de génie mais complètement amoral. Il ne peut en sauver qu'un sur les deux. Le docteur Blenkinsop, l'homme d'honneur, est le type même du médiocre attendrissant ; le peintre Harold Dobedatt, au contraire, a pour lui toutes les dangereuses séductions de l'immoraliste, plus celle de sa femme Jennifer.

Le charme exceptionnel de cette parfaite épouse agit autant que le talent menacé par la mort sur le docteur. Il cède et invite Dobedatt et sa femme à un repas donné en l'honneur de sa « distinction » dans une auberge de banlieue.

Dobedatt est aussi brillant que sa femme est séduisante. Le couple quitte l'assemblée amicale des médecins dans une étonnante atmosphère d'intérêt chaleureux. Mais, dès le départ, le véritable aspect du personnage de Dobedatt se révèle : c'est un maniaque de l'escroquerie aussi bien financière que morale. On apprend même que la serveuse de l'auberge n'est autre que sa femme légitime et abandonnée.

Malgré cette révélation — et peut-être un peu à cause des curiosités que suscite son cas — Harold Dobedatt attire chez lui, dans son atelier, l'équipe des médecins et Ridgeon

lui-même en « consultation ». Avec un cynisme éblouissant, il affirme son mépris des conventions morales et bourgeoises.

Les « morceaux de bravoure » sont très habilement réservés pour la fin de la pièce. La scène de la mort de Dobedatt est un modèle de caricature impitoyable. L'hypocrisie des conventions sociales est mise à nue en quelques formules grinçantes qui volent au-dessus d'un cadavre lui-même souriant. Un journaliste bénéficie de la chance professionnelle exceptionnelle d'assister à cette fin. Son reportage ne pourra jamais refléter la lumière cruelle de la vérité « comme si le lecteur y était ».

Mais c'est surtout l'épilogue qui marque la volonté de Shaw de ridiculiser la « respectabilité ». Le « vernissage » des œuvres d'un inconnu devenu célèbre en disparaissant a lieu dans l'atelier même où il est mort. Jennifer Dobedatt en est l'héritière reconnaissante, mais sans attendrissement. Le génie a besoin de « veuves ».

Malgré les prières de sa femme, il provoque ainsi l'abandon de son « cas ». Dobedatt pousse même l'humour macabre jusqu'à mourir heureux, entouré des quatre plus grands médecins de Londres et d'une veuve qui accepte son ordre de l'être joyeusement.

Même la gloire et la fortune posthumes auréolent Dobedatt. Au cours de l'épilogue, Sir Dennis Ridgeon va se trouver devant un nouveau dilemme : n'aurait-il pas mieux valu sauver ce génie malfaisant, mais productif, plutôt que le médiocre bienfaisant, aisément remplaçable ?

Ridgeon, qui a le visage de Jean Mercure, préfère tourner le dos aux spectateurs — et à la réalité — pour n'avoir pas à répondre.

Mais les sympathies de l'auteur, de l'adaptateur, du metteur en scène et des interprètes vont tellement vers celui qui laisse après lui les témoignages éternels de l'art que le spectateur ne se pose pas de question, lui : avec Bernard Shaw, Jacques Deval et Jean Mercure, il regrette que la morale soit sauve.

J. S.

(Voir les photos de la pièce p. 45.)

LA QUINZAINE DRAMATIQUE, PAR ANDRÉ CAMP

Deux œuvres de débutants : "TÊTE D'OR" et "LE CRAPAUD-BUFFLE"...

Jean-Louis Barrault et Jean Vilar, les deux piliers sur lesquels s'appuie la réforme des Théâtres Nationaux entreprise par André Malraux, ont présenté, la même semaine, les deux premiers spectacles montés dans le cadre de cette réforme. L'un, à l'ancien Odéon, rebaptisé « Théâtre de France » pour sa nouvelle carrière, l'autre au Théâtre Récamier qui, étant donnée la brièveté de son existence, n'a pas eu à changer de nom.

Tous deux nous ont offert deux œuvres de débutants. Le parallèle s'arrête là. Car si *Tête d'Or*, de Paul Claudel, monstre informe et génial, porte en lui tout l'univers dramatique et poétique d'un auteur inspiré, *Le Crapaud-Buffle*, d'Armand Gatti, qui n'a de monstrueux que son titre, témoigne d'une planitude et d'un manque d'intérêt certains. *Tête d'Or* irrite, parfois, et prouve, par-là même, une personnalité indiscutable. *Le Crapaud-Buffle* ennuie, ce qui est sans remède.

La ferveur claudélienne de Jean-Louis Barrault n'est plus à démontrer. Nous lui devons des soirées inoubliables, comme celles du *Soulier de Satin*, des révélations merveilleuses, comme celle du *Livre de Christophe Colomb*. De son vivant, Paul Claudel s'était toujours opposé à la réalisation scénique de *Tête d'Or*, sa première pièce écrite à vingt ans et refaite à vingt-cinq. Pourtant, il en avait admis le principe puisqu'en 1949 (à quatre-vingts ans passés !) il en recommençait une troisième version... écrite en argot et située dans un stalag allemand ! Jean-Louis Barrault nous a rapporté, avec émotion, dans le XXV[e] Cahier de sa Compagnie, ses discussions avec le vieux maître, à cette occasion.

Il ne s'agit donc pas, aujourd'hui, de reprocher à Barrault de n'avoir pas suivi les conseils de l'auteur. Si Jean-Louis Barrault s'est trompé — en admettant que la gestion d'une salle nationale doive s'avérer, commercialement, rentable — son erreur est de celles qui forcent le respect. Et l'admiration. *Tête d'Or* n'est pas le chef-d'œuvre de Claudel. C'est peut-être sa pièce la plus émouvante, parce que la plus sincère. Il se livre tout entier à travers ses

deux héros principaux : Tête d'Or l'insatiable, l'assoiffé de pouvoir et de puissance, « âme féroce » et tumultueuse et le faible Cébès, affamé de protection et d'affection.

Aussi, malgré ses longueurs et ses obscurités, ses défauts de construction et son mépris de toute logique, *Tête d'Or* nous permet de mieux comprendre, avec ses fulgurances verbales, ses illuminations mystiques et lyriques, ses roueries naïves et ses outrances comiques, le plus grand poète dramatique de notre époque. Tout Claudel est dans sa première œuvre. Malgré les scories qui le cachent, il est passionnant de l'y découvrir.

La mise en scène de Jean-Louis Barrault se ressent du manque d'unité et de cohésion de l'ensemble. A l'oratorio dépouillé que suggère le premier tableau, succède le désordre baroque des scènes du palais royal. La simplicité initiale fait place à la débauche d'imagination. Je ne crois pas qu'il faille incriminer les décors et les costumes d'André Masson. Le peintre n'a fait que suivre les intentions, non de l'auteur absent, mais de son metteur en scène. Il en est de même pour la musique d'Arthur Honegger revue, dans le même esprit, par Pierre Boulez. Alain Cuny, tragédien admirable, pour une fois, semble dépassé par son personnage de Simon. Il appesantit, plus qu'il n'est nécessaire, le rythme et le débit du héros claudélien. Catherine Sellers, la seule femme et victime expiatoire du drame, souffre et fait souffrir. Mais, pas plus qu'à Alain Cuny, qui se risquerait à lui jeter la première pierre ? Par contre, Laurent Terzieff, Cébès désemparé, Julien Bertheau, le déserteur cynique, et Jean Desailly, hérault bien disant, tirent magnifiquement leur épingle d'un jeu diablement difficile. Mais *Tête d'Or* est de ces pièces qui honorent, à la fois, interprètes et spectateurs.

Au Théâtre Récamier, Jean Vilar a reçu pour mission de faire connaître des auteurs nouveaux. Sur le plan théâtral, Armand Gatti, indiscutablement, en est un. Il est bon qu'un journaliste de talent et un romancier estimé, comme lui, tente sa chance à la scène. Marcel Aymé et Audiberti, avant lui, ont suivi la même route. Mais dès *Lucienne et le boucher* ou *Quoat-Quoat* on pouvait déceler de véritables hommes de théâtre. Pour l'instant, *Le Crapaud-Buffle* n'est pas convaincant.

L'histoire de ce dictateur d'Amérique Latine qui, sous l'influence d'une divinité andine mi-crapaud mi-buffle, se croit la réincarnation de François Pizarre et commet, à ce titre, les pires extravagances, pouvait donner lieu à une farce juteuse, une satire colorée. Hélas ! l'auteur a trahi ses propres intentions. La satire est laborieuse, la farce manque de vie. Quant aux sortilèges du « crapaud-buffle », à part les quelques pleureuses égarées sur la scène, ils n'impressionnent personne.

Une « régie » trop desséchante ne parvient pas à ranimer une soirée morne. Les acteurs déploient des efforts méritoires. Leur responsabilité est sauve. Ceci dit il serait malséant d'accabler Jean Vilar. Sa tâche était périlleuse. Et de combien d'erreurs la découverte d'un Giraudoux ou d'un Lorca a-t-elle été le prix ? Dans cette même salle Récamier, mise à sa disposition par la Ligue Française de l'Enseignement, Jean Vilar aura, prochainement, d'autres occasions de se racheter.

...et une œuvre de Jean Genêt : "LES NÈGRES"

Jean Genêt a qualifié sa pièce de « clownerie ». Or, dans *Les Nègres* il s'agit de tout, sauf d'une clownerie. Je ne connais rien de plus tragique, de plus « noir », de plus désespérant, de plus sinistre aussi, que cette longue parodie à laquelle se livre, pendant deux heures et demi d'horloge, l'admirable troupe africaine « Les Griots ».

Pendant toute une soirée, sans laisser aux spectateurs (blancs) le temps de respirer, treize acteurs noirs se jouent eux-mêmes la comédie. Ils se donnent la représentation des nègres vus par des Blancs (« Nous sommes de grands enfants, nous sentons mauvais, etc. »), des Blancs vus par des Noirs portant des masques (personnages de jeu de massacre, l'administrateur, le missionnaire, le juge, éloquents et abjects), des Noirs vus par des Noirs. Et ainsi de suite.

Jean Genêt est un grand écrivain. Indiscutablement. Mais l'auteur, de toute évidence, cherche à heurter, irriter, scandaliser. Il y parvient sans peine. Il parvient également à enthousiasmer toute une partie du public, conquise d'avance. Je lui pardonnerais volontiers, toutes ses audaces (quelle audace y a-t-il, aujourd'hui, à se poser en champion de l'antiracisme ou de l'anticolonialisme ? C'est le contraire qui choquerait bien davantage) si sa pièce témoignait d'une construction, d'une progression dramatique évidentes. Dans le tohu-bohu des images et des éclats de voix, le fil conducteur de l'action reste obscur. On a comparé *Les Nègres* à *Tête d'Or*, ce qui peut se soutenir en ce qui concerne le lyrisme... et les obscurités. On a comparé, aussi, *Les Nègres* aux *Sequestrés d'Altona*. Or, mis à part un parti pris commun de masochisme destructeur, la pièce de Sartre possède, justement, ce qui fait défaut à celle de Genêt : le sens de la construction et de la progression par lequel se révèle le véritable auteur de théâtre.

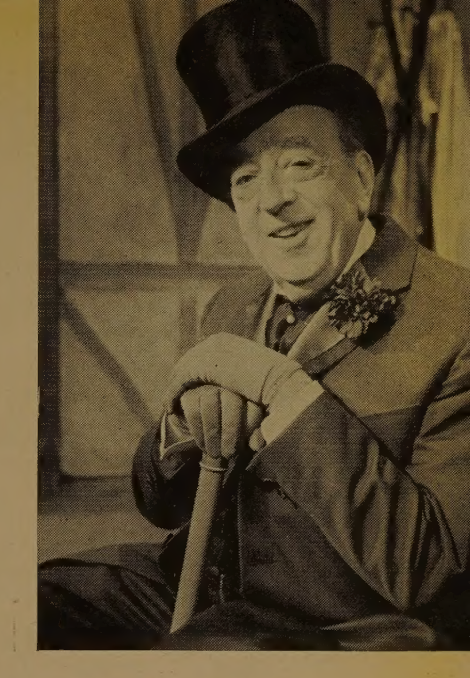
De toutes façons, la « clownerie » de Jean Genêt — qui ne pouvait être mieux mise en scène que par Roger Blin — passionnera. Pour ou contre, elle passionnera. Rien que pour cela, l'effort du Théâtre de Lutèce est justifié.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.

Jean Serge a vu LE CAS DOBEDATT



JENNIFER : SANS ELLE IL N'Y AURAIT SANS DOUTE PAS EU DE « CAS DOBEDATT » NI DE DILEMME POUR LE DOCTEUR



LUCIEN BAROUX AGREMENTE DE SON HUMOUR PERSONNEL LE PERSONNAGE DU « GRAND PATRON »



RIDGEON PORTE UN TOAST PREVENTIF A LA SANTE DE CELUI QU'IL A CHOISI DE SOIGNER : DOBEDATT



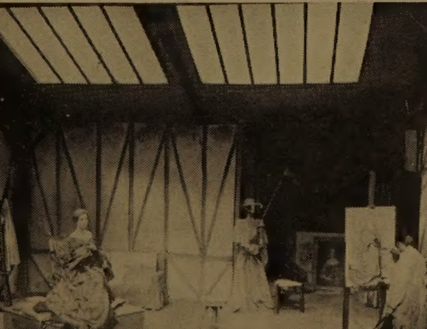
DANS L'ATELIER DE DOBEDATT UNE CONSULTATION EN FORME DE SEANCE DE POSE

Photos BERNAND.

JENNIFER DOBEDATT A OBTENU CE QU'ELLE VOULAIT DE SIR DENNIS RIDGEON : UNE ENTREVUE



JENNIFER EST UN « MODELE » A TOUS LES POINTS DE VUE POUR LE GENIAL DOBEDATT



LE DOCTEUR RIDGEON EST LE PREMIER VISITEUR DE L'EXPOSITION POSTHUME DE DOBEDATT



SPECTACLES DE PARIS

Photos BERNAND.



JEAN-MARIE AMATO, LE DICTATEUR DU « CRAPAUD-BUFFLE » (*à dr.*) ET SON INFIDELE CONSEILLER INDIEN, JEAN NEGRONI (*à g.*), EVOQUENT L'OMBRE DE FRANÇOIS PIZARRE SUR LA SCENE DU THEATRE RECAMIER. MAIS L'ESPRIT SOUFFLE OU IL VEUT ET CELUI-LA S'AVERE UN PEU COURT...

GORKI ACCAPARE LES SCENES PARISIENNES. APRES « LES PETITS BOURGEOIS », VOICI « VASSA GELEZNOVA », PIECE ADAPTÉE EGALEMENT PAR ARTHUR ADAMOV AU THEATRE DU TERTRE. CETTE ŒUVRE, NOIRE, COMPLIQUÉE — LA DERNIERE ECRITE PAR SON AUTEUR — BENEFICIE AVEC NATHALIE NERVAL, LUCIEN RAIMBOURG ET (SURTOUT) MADY BERRY (*de g. à dr.*) D'UNE REMARQUABLE INTERPRETATION

Une nouvelle bataille d'Hernani : TETE D'OR

Le lundi 26 octobre, Théâtre-Club avait convié ses adhérents au Théâtre de France. La salle était pleine et la représentation de « Tête d'Or », de Paul Claudel, allait se dérouler dans une atmosphère assez exceptionnelle. En effet, la presse avait été mitigée après la répétition générale et les adhérents de Théâtre-Club étaient fort curieux de confronter leur opinion avec celle des critiques dramatiques. L'intérêt de cette soirée s'augmenta encore lorsque Robert Chandeau, coprésident avec Christian Alers de l'Association, prit la parole avant le lever du rideau pour annoncer que des invités de marque étaient dans la salle et que le débat qui aurait lieu à la suite de la représentation, selon la tradition du Club, serait exceptionnellement télévisé et radiodiffusé par les soins de la R. T. F. La représentation eut lieu et, pendant que les camera et micro prenaient leurs positions de combat, sur le plateau s'installaient Philippe Dechartre, qui allait diriger les débats, Georges Altman, critique dramatique, Alain Cuny, Catherine Sellers et Jean-Louis Barrault qui bénéficia, à son entrée, d'une petite ovation. Dans la salle, on apercevait Maurice Clavel, Stanislas Fumet, Jean Serge, Jean Renoir. On aperçut également André Roussin qui était venu en spectateur.

Et le débat s'engagea : à vrai dire, ce fut plus un concert de louanges qu'un débat, car tout le monde fut d'accord pour exalter les mérites du spectacle et personne, dans la salle (1.200 spectateurs étaient là), ne prit la parole pour manifester la moindre réprobation. Peut-être faut-il simplement conclure que les contradicteurs en puissance furent impressionnés par la tenue exceptionnelle de cette soirée où, de toute façon, les « pour » étaient manifestement plus nombreux que les « contre ». Toujours est-il que cette manifestation de Théâtre-Club fut très appréciée et qu'elle permit un rebondissement passionnant et passionné de ce qu'on pourrait appeler une nouvelle bataille d'Hernani.



ALAIN CUNY : TÊTE D'OR

DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

Envoi franco contre 200 fr. par numéro
Etranger 240 fr.

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO
« LE CŒUR LÉGER »
DE SAMUEL TAYLOR
ADAPTATION C.-A. PUGET
(THÉATRE DE L'ATHÉNÉE)

l'Avant-Scène
DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 41
PRIX DU NUMERO : 200 FRANCS

DEC 17 19..